

FNA 1667 - Onze bonzes de bronze - Max Anthony

Max Anthony

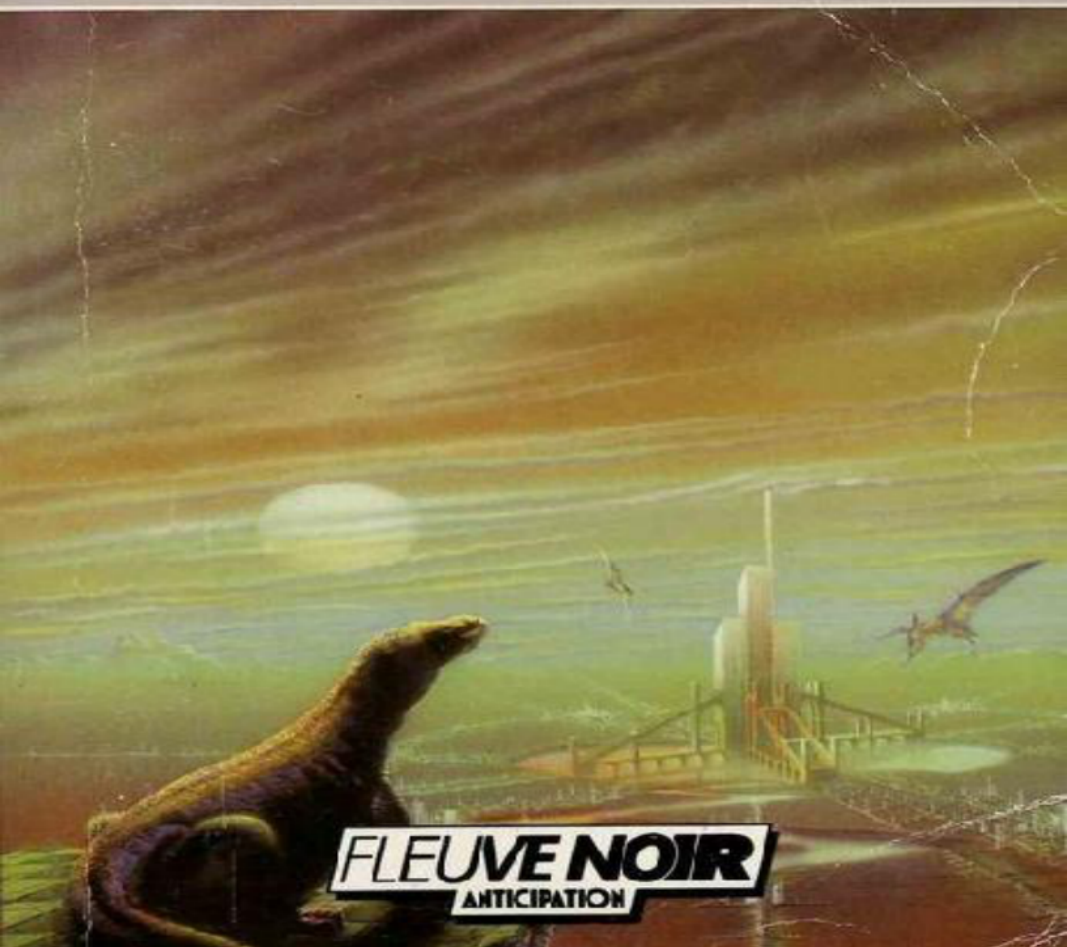
VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM

ANTICIPATION

MAX ANTHONY

ONZE BONZES DE BRONZE



FLEUVE NOIR
ANTICIPATION

MAX ANTHONY

ONZE BONZES DE BRONZE

COLLECTION « ANTICIPATION »

FLEUVE NOIR

6, rue Garancière– Paris-VI^e

La loi du 11 mars 1957 n'autorisant, aux termes des alinéas 2 et 3 de l'Article 41, d'une part, que les copies ou reproductions strictement réservées à l'usage privé du copiste et non destinées à une utilisation collective, et, d'autre part, que les analyses et les courtes citations dans un but d'exemple et d'illustration, toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle, faite sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit ou ayants cause, est illicite (alinéa 1er de l'Article 40).

Cette représentation ou reproduction, par quelque procédé que ce soit, constituerait donc une contrefaçon sanctionnée par les Articles 425 et suivants du Code Pénal.

© 1989 « Éditions Fleuve Noir », Paris.

Reproduction et traduction, même partielles, interdites. Tous droits réservés pour tous pays, y compris l'U.R.S.S. et les pays Scandinaves.

ISBN : 2-265-04038-x

ISSN : 0768-3014

INTRODUCTION

Pour un beau château, c'était un beau château. Immense, grandiose, tout construit en pierre noire. Avec onze tours massives, d'une centaine de mètres de haut, et, au milieu, un donjon démentiel, bien plus élevé encore, et tout hérissé de saillies bizarres.

Le spectacle de cette architecture si écrasante, si intimidante, ne produisait pourtant aucun effet sur la population de la ville. Ce soir-là, tout le monde était gai, excité. Il y avait de quoi : demain serait le onze Mortembre, c'est-à-dire le onzième jour du onzième mois. Le plus grand jour de folie de toute l'année. Violences, drogues à gogo. Qu'est-ce qu'on allait s'amuser ! Le onze Mortembre de l'année dernière, déjà, il y avait eu treize mille six cent cinquante-huit morts dans cette ville, et, par chance, le chiffre de cette année (2411) se terminait par onze. Onze, le chiffre sacré. De fameuses réjouissances en perspective...

En travers des rues étaient accrochées des banderoles de couleurs vives, avec de grandes inscriptions rappelant les Onze Commandements (tu tueras, tu voleras, tu te soûleras, tu haïras ton prochain, etc.). Et par des milliers de petits orifices, aménagés dans les murailles du sinistre château noir, sortait doucement le H-Fuzz, un gaz à la fois euphorisant et énervant...

La foule trépignait, hilare, et de nombreuses bagarres éclataient ici et là.

— Avez-vous du feu ? demanda un type à un autre, en désignant du doigt le bout de son cigare éteint.

— Mais oui, tout de suite, répondit l'autre, tout heureux de pouvoir se servir de son briquet-surprise, qui pulvérisait sur le crâne de son vis-à-vis un fin brouillard de gouttelettes.

Cette lotion décolorait instantanément les cheveux et provoquait en plus, au bout de quinze jours, une calvitie totale et définitive.

Mais le premier personnage souffla tout d'un coup à travers son faux cigare, et projeta ainsi, sur le visage de l'homme au briquet, un produit chimique colorant en vert les cellules de la peau, instantanément et définitivement. Visage vert pour la vie.

Des petites plaisanteries de ce genre entretenaient la gaieté de la foule, et chacun pensait : « Ah ! vivement demain le onze Mortembre, qu'on s'amuse pour de bon ! »

Dans le ciel presque violet brillait un puissant soleil nommé Morbhor. Sa lumière d'un jaune tirant sur le vert était loin d'être aussi sympathique que celle du bon soleil de la Terre. Elle avait quelque chose de froid, d'inquiétant. Morbhor, soleil maléfique...

CHAPITRE PREMIER

Paris, le cinq octobre 2411, trois heures de l'après-midi.

Le quatrième sous-sol du gratte-ciel « Cassiopée », abritant une partie des locaux des Services Secrets Européens, était désert, à l'exception de deux personnes : un vieux Japonais tout ridé et un grand homme aux cheveux noirs et aux épaules très larges. L'objet de cette réunion ? Un cours de « cri total ». Le professeur, maître Pham-Ngoc Kim, ex-champion du monde de karaté, n'avait pour tout auditoire qu'un seul élève, Ned Lucas, un des plus jeunes et des plus brillants éléments des Services. En pleine forme physique, Ned avait l'air de ce qu'il était, c'est-à-dire souple, rapide, adroit. Pourquoi un seul élève ? Parce que ce cours, facultatif, était carrément considéré comme une fumisterie. Seul Ned, toujours curieux, s'était inscrit.

— Encore une fois, monsieur Ned, vociféra le maître. Encore plus fort ! Et n'oubliez pas : mettez-y toute la haine que vous avez accumulée depuis votre venue au monde.

Ned respira à fond, et reporta son attention sur l'écran vidéo géant. Il y eut pendant quelques instants des projections de dessins psychédéliques créés par ordinateur, tandis qu'une musique pop de tous les diables faisait vibrer les murs. Puis le silence s'installa et furent projetés deux extraits de films sur la guerre du vingt-deuxième siècle : une ville entière se volatilisa, soufflée par une bombe souterraine. On vit un astronef géant s'abattre dans la mer, en soulevant, comme au ralenti, une gerbe extraordinaire. Quand l'écran montra une foule entière se transformer en petits tas de cendres, Ned hurla. Il crispa tous ses muscles, se tassa sur lui-même comme s'il voulait retrouver la position fœtale, et lança un : « HAAAAH » à s'en arracher les cordes vocales. Pham-Ngoc arrêta la projection.

— Très bon, cette fois-ci ! s'exclama le maître. Savez-vous ce que je pense ? Le jour où vous voudrez réellement tuer quelqu'un de cette façon, alors vous le pourrez.

— Vous croyez ? fit Ned en riant.

Dans ses yeux brillait une lueur amusée, comme s'il songeait : « sacré vieux farceur ! »

— Monsieur Ned, dit le Japonais lentement. Si j'avais des raisons de vous tuer, et si je *voulais* vraiment, mon cri, à moi, vous descendrait aussi sûrement qu'une balle dans le crâne.

Un tel accent de sincérité perçait dans la voix du maître, que Ned en fut troublé. Á cet instant, on frappa à la porte. Un gardien apparut et annonça :

— Monsieur Lucas, le boss vous demande. Urgent.

*

* *

Cet ascenseur particulier au Service n'était sûrement pas fait pour les cardiaques. Avec une accélération de fusée, la cabine s'éleva dans un bruissement électrique, et, quand elle freina pour stopper au cent quatre-vingt-septième étage, Ned eut l'impression que son estomac lui remontait jusque dans la gorge.

Après avoir parcouru quelques cinquante mètres de couloir tapissé de moquette, le jeune homme frappa à la porte du boss, puis pénétra dans une pièce très grande et très luxueuse. Á travers une immense baie vitrée on voyait (en vue plongeante) la tour Eiffel, qui paraissait toute petite, puisque perdue au milieu d'une forêt de gratte-ciel deux fois plus hauts qu'elle. Assis comme toujours dans son fauteuil roulant, Hubert Humboldt, le boss, regardait le panorama. Il avait la soixantaine, les cheveux blancs et une lourde mâchoire. Sa carrière avait été étonnante : agent secret véritablement sur-doué, Humboldt avait accumulé les succès au cours de ses innombrables missions sur les planètes colonisées, jusqu'au jour où un virus extraterrestre s'était attaqué à son système nerveux. Depuis lors, paralysé des jambes, il s'était reconverti dans l'administration et était devenu, au bout de douze ans, un des directeurs des Services Secrets Européens.

L'efficacité et la puissance de travail du boss suscitaient l'admiration. On le vénérât d'autant plus qu'il était infirme, et on évitait de le contrarier ou de l'importuner. Par exemple, depuis six mois, il portait des lunettes noires, et jamais personne ne se serait permis de lui demander pourquoi.

— Bonjour, boss, dit Ned.

(Le terme « boss », qui était devenu quelque peu vulgaire au début du troisième millénaire, avait repris, en ce vingt-cinquième siècle, un sens respectueux et distingué.)

— Bonjour, Ned. Asseyez-vous.

Le boss fit rouler son fauteuil d'infirme jusque derrière son bureau. Il enleva ses lunettes noires, les essuya, les remit, puis prit machinalement une grosse loupe qui traînait devant lui, au milieu d'un tas d'imprimés. Enfin, il parla :

— Il s'agit d'une mission très importante, Ned. Vous devrez aller récupérer les plans d'une arme épouvantable, de la plus épouvantable, certainement, de toutes celles inventées jusqu'à ce jour. Vous voyez cette loupe, Ned ? Qu'arrive-t-il si je fais converger les rayons du soleil sur cette petite tache, ici, sur mon buvard, vous voyez ?

— Votre buvard brûle à l'endroit de la tache, boss.

— Parfait ! IMAGINEZ MAINTENANT QUE CETTE TACHE SOIT NOTRE PLANÈTE, LA TERRE.

— Vous voulez rire ! s'exclama Ned, stupéfait. Comment imaginer une loupe suffisamment grande pour...

— Il ne s'agit pas d'une loupe matérielle, *mais d'un champ spécial faisant converger les rayons du soleil*. Essayez de comprendre, Ned, s'il vous plaît : un astronef possédant cette arme de cauchemar se place exactement entre la Terre et le Soleil, par exemple à deux millions de kilomètres de la Terre. Il émet, dans un plan perpendiculaire à l'axe Terre-Soleil, ce champ spécial, formé par une combinaison complexe de rayons gamma, X, dzêta, sigma, thêta, lambda, et contrôlé par ordinateur : la « loupe » est en place. Une monstrueuse lentille immatérielle, dont le diamètre est de l'ordre de deux millions de kilomètres, et dont le centre est l'astronef lui-même... En plus, cette lentille est optiquement parfaite, sans distorsion. Qu'arrive-t-il ? Les océans se mettent à bouillir. Les forêts sont carbonisées immédiatement... Les roches elles-mêmes fondent et se transforment en lave... Ah ! Horrible ! Whisky, Ned ?

— Euh, non merci, boss.

Hubert Humboldt appuya sur une touche, ce qui fit apparaître un petit bar encastré dans le mur, et se servit un demi-verre qu'il avala d'un seul coup. Une légère rougeur lui monta aux joues.

— J'en avais besoin, poursuivit le boss, pour vous raconter la suite. Voilà : *les plans sont enregistrés à l'intérieur d'un cristal de quartz*. Vous savez qu'un procédé très récent permet d'enregistrer des textes et des schémas à l'intérieur des cristaux, exactement comme on enregistre sur une disquette d'ordinateur, sauf que les pistes et le codage, qui suivent le réseau cristallin, ont ici une largeur de quelques molécules seulement. Bref, ce cristal est quelque part dans un énorme château noir bâti sur la quatrième planète de Morbhor, *mais à quel endroit, dans ce château ?* Hélas ! nous ne le savons pas. Ned ! Je vous en conjure, trouvez-le !

— Mais, boss, cela me paraît, comme dit l'antique expression, aussi difficile que de retrouver une aiguille dans une botte de foin !

— J'oubliais : vous disposerez d'un gadget unique, d'une technologie stupéfiante, qui vient d'être inventé par le professeur Paul Harizet, de l'université de Paris V : un bracelet-montre qui est en même temps un émetteur de rayons dzêta et un récepteur de rayons thêta. D'après cet éminent chercheur, notre cristal de quartz, dont les caractéristiques cristallographiques ont été légèrement altérées lors de l'enregistrement, réémettra des rayons thêta quand il recevra des rayons dzêta. Phénomène semblable à la fluorescence. Autrement dit : *vous trouverez ce quartz aussi facilement que nous trouvons nos micro-*

émetteurs d'espionnage.

Le boss rêvassa quelques instants en faisant miroiter son verre vide.

— Avant vous, reprit-il, j'avais déjà envoyé Wolfgang Bartoletti, de Zurich. Un de nos meilleurs agents, un vétéran. Mais je n'ai plus aucune nouvelle de lui. Peut-être a-t-il été repéré ? Mais vous, Ned, personne ne vous connaît. Aussi vous partez demain pour Morbhor, dans l'astronef du milliardaire Yves Chasal, un des rarissimes autorisés à assister à la fête du onze Mortembre. Whisky, Ned ?

— Non, merci, boss.

Cette fois, Hubert Humboldt se versa un verre presque plein. Il l'avala d'un trait, toussa, devint rouge.

— Mon cher Ned, je vous souhaite bonne chance. Trouvez-moi ce cristal. N'oubliez pas que le sort de la Terre en dépend peut-être.

Les deux hommes se serrèrent vigoureusement la main.

CHAPITRE II

Le matin du onze Mortembre, Ned sortit seul de l'astronef C+, énorme engin plus rapide que la lumière. Il avait dans l'estomac deux gélules qui le rendraient insensible aux gaz droguants, et, dans la tête, toute la documentation nécessaire à sa mission sur cette planète. Car il avait étudié très consciencieusement durant ces trois jours de voyage. Pourtant, il fut surpris par la teinte violette du ciel, ainsi que par le soleil jaune-vert, nommé Morbhor, qu'il trouva sinistre.

Ses hôtes, le milliardaire Yves Chasal et sa femme ? Il était content de ne plus avoir à les supporter. Depuis le décollage, ces deux-là n'avaient fait que se droguer en reniflant une toute nouvelle poudre de couleur rose vif, réputée sans danger. « Juste pour voir », avaient-ils dit. Résultat ? Ils étaient encore à se rouler sur le tapis, en souriant aux anges et en gloussant comme deux gros bébés ridicules. Complètement défoncés.

Humboldt avait tenu à ce que Ned ressemblât tout à fait à un touriste inoffensif. Aussi le jeune homme était affublé d'un appareil photographique, d'un radio-cassette walkman, et de fausses lunettes de myope, aux verres non correcteurs dans la région du centre optique.

Il portait sous son bras un classeur et un livre décrivant les beautés de cette planète.

Ned remarqua que cet astroport réservé aux visiteurs était désert, à l'exception d'un autre vaisseau, un C+ également, mais beaucoup plus gros, d'un gris terne, et sans aucune immatriculation. Tout de suite, Ned pensa à un vaisseau russe. Naturellement, la guerre froide continuait entre l'URSS et les USA, non seulement sur Terre, mais dans l'espace aussi, entre les « planètes russes » et les « planètes américaines ». Aurait-il des histoires avec des espions russes, ici ? D'un geste automatique, il porta la main à son couteau-laser, arme qui pouvait, même de loin, couper un corps humain en deux.

Il fit le tour du vaisseau de Chasal, aperçut au loin l'énorme château noir, et se dirigea vers la sortie de l'astroport, surveillée par d'importantes forces de police. Là, il vit les premiers gronks de sa vie.

Les gronks étaient une race autochtone. Imaginez des reptiles de l'ère secondaire habillés en policiers... Eh bien, c'est exactement à cela qu'ils faisaient penser. Ils mesuraient un mètre quatre-vingt-dix de haut, et ressemblaient, en plus petit, au tyrannosaure, avec quelque

chose du gorgosaure. Très surprenants étaient, fixés au sommet de leur crâne, les lecteurs de cortex, cylindres métalliques émetteurs-récepteurs, dont les prolongements internes atteignaient directement le cerveau, traversant la paroi crânienne. Leurs uniformes de policiers, bleu et or, somptueux, avaient quelque chose de tapageur. Quant à leurs têtes reptiliennes, elles étaient véritablement effrayantes, avec leurs énormes dents pointues.

Deux colosses blonds, genre joueurs de rugby, étaient en grande discussion avec les gronks, à propos de papiers d'identité. Les gronks ne parlaient pas, ils ne faisaient que grogner de temps à autre, mais le dialogue se poursuivait grâce à différents haut-parleurs et micros, intégrés à leur veste d'uniforme. Ned comprit que leur voix synthétique était probablement émise depuis le château par un mécanisme robotique.

Quant aux deux colosses blonds, Ned les reconnut immédiatement, pour avoir vu leurs photos dans les fichiers du Service. Il ne risquait pas d'oublier leurs visages brutaux, déformés par les coups et les cicatrices. C'était Boris Nekrasov et Ivan Strzewarski, deux redoutables espions russes. Des tueurs.

Boris vociféra en anglais, tout en brandissant son passeport sous le museau squameux du gronk. Le reptile hocha négativement la tête, pendant que la voix synthétique répondait, calme, impersonnelle. De toute évidence, il y avait des complications administratives.

Blotti contre la jambe gauche de Boris, et jouant avec le bas de son pantalon, il y avait un zourglib.

Le zourglib, originaire d'Arcturus VIII, est un animal familier, aussi répandu, dans l'ensemble des planètes colonisées, que le chien ou le chat. C'est une sorte de petit ours au pelage vert pomme, avec un ventre bleu et des yeux orange. Très affectueux. Ned se fit la réflexion qu'une mygale ou un serpent à sonnettes auraient davantage convenu aux deux espions.

Ivan s'était mis lui aussi à vociférer. Furieux, il trépignait et gesticulait violemment. Soudain, sa main droite heurta le porte-cartes de Boris, et le propulsa à trois mètres de là, vers Ned. Celui-ci, toujours gentil et serviable, fit deux pas, le ramassa, et le tendit à Boris. Le colosse murmura « Thank you », et récupéra son bien avec un petit sourire de carnassier. Pendant un bref instant, ses yeux bleu pâle comme la glace, mais beaucoup plus froids, examinèrent Ned.

Ned sentit qu'un fichier défilait, à toute vitesse, dans la cervelle du Russe. Moment de tension, puis détente. Á présent, Ned sut qu'il avait été catalogué comme il le souhaitait : touriste inoffensif.

Pourtant, il venait de coller un micro-micro sur le porte-cartes de Boris, à un endroit où le minuscule engin ne se décrocherait pas : sur la tranche, dans un des replis du cuir.

Placer un micro-micro demandait tout un entraînement. Il avait fallu à Ned une bonne demi-heure pour apprendre à décoller correctement, avec l'ongle et son index droit, l'infime parallélépipède situé à l'intérieur de sa manche gauche. L'émission ne serait pas de très bonne qualité, mais il la capterait facilement avec son walkman spécialement adapté à cet usage. Mais les Russes parleraient-ils en russe ? Aucune importance. Ned comprenait assez bien les langues européennes, mais également un peu le russe, un peu le japonais, et même quelques rudiments de chinois.

Cependant, les choses avaient l'air d'aller mieux pour Boris et Ivan. Les gronks qui barraient la sortie s'écartèrent, en un mouvement d'ensemble aussi bien ordonné qu'un ballet de robots. Le zourglib manifesta sa joie en bondissant, puis trotta aux côtés des deux colosses, qui, d'un pas vif, prirent la direction du château.

Puis les gronks se rassemblèrent de nouveau, en une haie compacte. Le plus grand et le plus gros des reptiles, qui portait au sommet du crâne un lecteur de cortex beaucoup plus haut, et décoré de trois anneaux dorés, s'avança vers Ned, majestueusement.

— Gronk ! fit-il, ce qui, Ned le comprit sans peine, devait vouloir dire : « Vos papiers ! »

Il déclara qu'il était le nouveau secrétaire d'Yves Chasal, et, comme preuve, désigna son costume de secrétaire, d'un noir mat, avec un col vert sombre et une rangée de boutons violets. Mais le gronk ne se soucia pas d'un argument aussi superficiel. Il examina soigneusement papiers et photo, puis pointa, vers le onzième bouton de la veste du jeune homme, un appareil spécial qui fit entendre un léger bourdonnement. Ned comprit qu'on venait de lui coller là un laissez-passer magnétique.

— Gronk ! dit le gronk en montrant la direction du château.

Ned fit un petit salut et se mit en route. Il feignit de choisir un des morceaux enregistrés sur son walkman, mais en réalité, il prit contact avec le micro-micro, et mit ses écouteurs. Maintenant, il fallait absolument qu'il joue un moment la comédie du touriste, afin de donner le change aux habitants du vaisseau russe. Car, de là-bas, il était observé, naturellement, même si aucune ouverture n'était visible dans la coque lisse du C+ gris. Des moyens vidéo extrêmement perfectionnés leur permettaient de l'observer. De cela, il était absolument sûr.

Il imagina son image sur un grand écran vidéo en couleur, très nette, très détaillée. Attentif, surveillant l'écran en fumant une cigarette de tabac d'Altair, il y aurait un psychologue russe, cheveux gris, lunettes cerclées d'acier, un de ces types prodigieusement habiles à interpréter le moindre jeu de physionomie, et même à deviner, simplement en les contemplant, ce que les gens ont derrière la tête.

En souriant, exprès, d'un air un peu niais, béat, Ned quitta la route pour aller photographier un massif de végétaux qui ressemblaient aux cycadales de l'ère secondaire. Il était certain qu'un bon acteur doit se persuader lui-même, et que c'est ainsi qu'il convainc son public au maximum. Aussi il *vivait* absolument son rôle. Il *était* un touriste inoffensif, un peu débile. Il s'extasia en découvrant, perché sur une branche, un gros lézard violet nommé morzar, et essaya, en vain, de le prendre en photo. Il fit, ravi, des mouvements respiratoires, rêvassa un instant, puis regarda le vaisseau russe avec toute l'innocence du monde. Enfin il fit semblant de se tordre le pied et regagna la route en boitillant juste ce qu'il fallait.

Pendant ce temps-là, naturellement, il écoutait ce que transmettait son micro-micro. Les Russes parlaient peu. Il entendit, une fois, une exclamation qu'il parvint à traduire, et qui signifiait :

— Ne marche pas tout le temps dans mes jambes, espèce d'animal !

Puis une phrase articulée rapidement, qu'il ne comprit pas, mais qui contenait un mot magique : *Bartoletti*.

Ce mot déclencha une véritable réaction en chaîne dans le cerveau de Ned. Il pensa qu'ils avaient probablement capturé cet agent, une des pièces maîtresses des Services Européens. Wolfgang Bartoletti avait changé de visage huit fois, grâce à la chirurgie esthétique, et au moins cinquante fois de nom. Véritable encyclopédie vivante, il savait tout sur les planètes européennes. Si les Russes arrivaient à le faire parler, cela risquait d'être catastrophique.

Mais le jeune homme fut distrait de ses pensées quand il aperçut, devant lui sur la route, un être absolument incroyable, de deux mètres quarante de haut et de deux cent soixante-dix kilos. UNE FEMME.

« Bon sang ! se dit-il. Je l'avais lu dans la documentation, mais je ne pensais pas que c'était si impressionnant. »

La créature était encore assez loin, et s'avavançait vers lui. Elle tenait à la main un filet à provisions rempli de petites bouteilles, et n'était vêtue que d'un short, d'un soutien-gorge et de sandales. Cuisses fantastiques, grosses comme des tonneaux... Au moins un mètre d'une hanche à l'autre... Et malgré ça, terriblement sexy. Elle avait une jolie silhouette fuselée, une chair ferme et cuivrée, et des seins fantastiques : énormes, agressifs, et en forme de poires. Quel âge pouvait-elle avoir ? Vingt-cinq ans ? Quand ils se croisèrent, Ned pensa qu'une jeune fille pareille devait être difficile à draguer, et qu'un « Vous habitez chez vos parents ? » risquait de vous valoir la décapitation pure et simple, pour cause de gifle indignée.

Les radiations particulières de Morbhor, ce soleil jaune-vert, entraînaient, chez toutes les femmes mais jamais chez les hommes, une mutation chromosomique. Le chromosome sexuel, ou hétérochromosome, a comme formule XY, chez l'homme, et XX, chez

la femme. Or, dès qu'une femme arrivait sur cette planète, s'amorçait la réaction suivante : XX se transformait en XYX. De diploïde, la femme devenait triploïde (et stérile). Pendant deux bons mois, très fatiguée et absolument affamée, elle ne faisait pratiquement plus que manger des quantités phénoménales de pomm-dhauf, une céréale locale extrêmement riche en tout, et notamment en protéines. Son squelette recommençait à grandir, sa taille atteignait facilement deux mètres quarante, et son poids dans les deux cent soixante-dix kilos. Sa transformation étant alors achevée, la mutante se sentait en pleine forme, chantait, dansait, se mettait à courir, sautait à cloche-pied, tout cela avec la grâce d'une gazelle, mais le bruit d'un éléphant.

Ned marchait d'un bon pas sur la route au revêtement clair. Il n'y avait plus personne. Devant lui, encore distant de deux kilomètres environ, le château noir semblait jaillir d'un océan de champs de céréales, d'un vert presque lumineux. La ville et le pied des tours n'étaient pas encore visibles. De temps en temps retentissaient, atténués par la distance, les échos de grands cris poussés par une multitude en folie, et Ned sentait déjà dans l'air une odeur chimique, un peu semblable à celle de l'éther. Il se rappela que durant le onze Mortembre étaient émis dans toute la ville des gaz droguants nettement « durs », tels H3 Fuzz, le H7, le H8 Super-Fuzz, et même (mais à petites doses) le H13 Fuzz Spécial. Mais tout cela ne lui ferait aucun effet à lui, Ned. Immunisé, il était.

Dans ses écouteurs, il entendit les Russes parler, et cette fois, il comprit tout. Ivan dit calmement : « Je n'ai jamais vu quelqu'un résister comme cela », et Boris répondit : « A mon avis, il nous cache quelque chose de très important. »

Angoissé, Ned se mit à faire du jogging pour se rapprocher des deux espions. Tenant son appareil photographique pour l'empêcher de ballotter, il courut un bon moment. En prévision du cas – improbable – où il serait encore observé, il accentua volontairement son côté touriste ridicule, fit des petits sauts et des mouvements d'assouplissement : genoux jusqu'à la poitrine, hop ! hop !

En même temps, il pensa qu'il avait maintenant sur les bras une double mission. Ramener ce cristal et essayer de délivrer Bartoletti. Assez loin devant lui, il aperçut les deux Russes, et s'arrêta de courir. Au-dessus de lui, très haut, un reptile volant passa, remuant à peine ses ailes noires et membraneuses. Ned reconnut un pteromorphynque, animal non dangereux, et s'aventurant rarement aux abords de la ville. Décidément, Morbhor IV était une curieuse planète...

Sur cette planète, la quatrième gravitant autour du soleil Morbhor, il n'y a qu'une seule ville, Mortown, la ville au grand château noir. La population est composée exclusivement de condamnés à mort ou de condamnés à perpétuité. Tous ont été volontaires pour venir. Depuis

plus de trois siècles, la famille vivant dans le château noir importe à ses frais des condamnés, en provenance de toutes les planètes habitées. La mortalité dans la ville est terrible, et le travail est très dur, sous la direction de robots et de gronks. Les gens du château, dont le nom de famille est Blackbart, ont droit de vie et de mort sur tous, et peuvent utiliser tous ceux qu'ils veulent comme cobayes pour leurs expériences. Car l'industrie de la ville est avant tout la drogue. Pas du tout l'héroïne ou la cocaïne. Non ! Ce genre de camelote, archaïque et dangereuse, est à la fois méprisée et interdite...

Les drogues fabriquées ici sont beaucoup plus « fines ». Tellement fines qu'on peut décider de ses rêves à l'avance... Rêves sentimentaux ? Violents ? Érotiques ? Effrayants ? Tout est possible. Il suffit de choisir sa bouteille à l'avance, car ces produits étonnants sont en général des liquides, colorés, présentés dans de ravissants petits flacons de cristal. Aucun effet néfaste n'est à craindre pour l'organisme. Aucune interdiction ne s'oppose à l'usage de ces drogues, mais malgré tout, elles restent un luxe. Leur prix est exorbitant : c'est compréhensible puisqu'elles sont composées de molécules synthétisées, extrêmement compliquées, plus encore que celles des acides nucléiques.

Le premier « best-seller » de la famille Blackbart fut *Alice au pays des merveilles*. La littérature en bouteille ! *Alice* était présentée dans un charmant flacon sur lequel était écrit « Buvez-moi ». Boire *Alice* avant de se coucher entraînait une nuit entière de rêves intenses et délicieusement illogiques. D'autres best-sellers suivirent. Résultat ? Les Blackbart furent bientôt à la tête d'une monstrueuse fortune. Ils se firent construire un château immense, rébarbatif vu de l'extérieur, mais d'un luxe intérieur inouï. Ils firent venir davantage de condamnés à mort, et furent de plus en plus impitoyables avec eux. Le premier onze Mortembre fut fêté en 2211 et provoqua six mille huit cent vingt-quatre morts.

Pour les Blackbart, la catastrophe eut lieu le 14 Torturembre 2409, c'est-à-dire il y a deux ans et un mois. Ce jour-là, presque toute la famille célébrait un mariage dans son fabuleux yacht spatial, un C+ de deux cents soixante-quinze mètres de long. Une explosion incompréhensible volatilisa l'astronef, entraînant la mort de quatre-vingt-sept membres de la famille : enfants, parents, grands-parents, oncles, tantes, cousins et cousines. Des Blackbart, ne restaient plus en vie que ceux qui n'avaient pas quitté le château, c'est-à-dire trois petites sœurs, une grand-mère (qui mourut de saisissement dès qu'elle apprit la nouvelle) et Caligula Blackbart.

Celui-là, Caligula, fils de Néron Blackbart et de Cléopâtre Blackbart, était un refoulé. Ses cinq frères le battaient à plate couture dans tous les domaines, tels que sports, arts, études, jeux vidéo, ou coucheries. Il

n'avait pas de succès avec les filles. S'il arrivait, par exemple au cours d'une réception au château, à en persuader une de faire l'amour avec lui, il apprenait ensuite, inmanquablement, que ses frères avaient déjà couché avec, et qu'ils lui étaient sexuellement bien supérieurs. Jeux d'adresse ? Il était régulièrement vaincu. Par exemple le jeu de Guillaume Tell : on prend un condamné à mort, on lui pose une zoire (fruit local qui ressemble à une pomme) sur la tête, et il faut traverser la zoire d'un coup d'arbalète. Eh bien, il n'avait jamais réussi à atteindre la moindre zoire. Par contre, il avait descendu bon nombre de condamnés à mort. Donner une correction à ses frères ? Cela était impossible, puisqu'il était une vraie mauviette. Même au jeu d'échecs, il se faisait régulièrement écraser...

Après l'accident du yacht, ce refoulé sous-doué se trouva à la tête d'une des plus grosses fortunes de l'Univers.

Là, la documentation que Ned a lue pendant le voyage se montre imprécise : on ne sait pas ce qu'est devenu Caligula Blackbart. Des bruits courent... Il paraît qu'il est squelettique et qu'il passe toutes ses journées assis dans un grand fauteuil noir, coiffé d'un étrange casque de métal brillant relié au plafond par des dizaines de fils électriques... On dit qu'ainsi il télécommande des êtres effrayants, qui errent à l'extérieur du château avec un lecteur de cortex sur la tête... Des êtres simultanément organiques, mécaniques et électroniques...

Ned arriva enfin en vue de la ville elle-même. La route à cet endroit se mettait à descendre. Le jeune homme aperçut, plus bas, les deux Russes et le zourglib. Il était inutile de les suivre de trop près, alors il s'arrêta un instant pour contempler le spectacle : bâtie autour du château, Mortown était une grande ville, mais les maisons, petites et vieillototes, n'avaient que trois ou quatre étages seulement. Partout, les rues et les places étaient encombrées par des attractions foraines : il reconnut notamment des stands de tir, des loteries, des confiseries, des manèges d'auto-tamponneuses, plusieurs « grand-huit », des balançoires électriques, des manèges d'avions, des trains fantômes, et des balançoires électriques géantes.

Étant donné le nombre de morts qu'il y avait chaque onze Mortembre, Ned se doutait bien que cette foire n'était pas ordinaire... Juste comme il pensait cela, un avion d'un des manèges se décrocha soudain, et, propulsé par de petits réacteurs, s'élança dans le ciel. Il fit quelques loopings, tandis que le passager affolé poussait des hurlements, puis monta très haut et entama une série de tonneaux, au cours de laquelle l'infortuné condamné à mort fut éjecté de son siège. Après une chute vertigineuse, l'homme s'écrasa sur la terrasse d'un immeuble. L'avion, quant à lui, retomba sur la foule en trucidant trois autres personnes. Les gens poussèrent d'abord des cris d'horreur, puis immédiatement après, des cris de joie. Cela était dû naturellement aux

gaz droguants. Complètement défoncés, ils ne ressentaient que la joie d'avoir, en quelque sorte, trompé la mort, et celle d'avoir assisté à un bel accident.

Mais tout cela n'arriva pas à distraire Ned de l'attention qu'il devait, constamment, porter à sa mission. Garçon très sérieux, Ned pensait avant tout à son travail. Pour la première fois, il mit le contact de la montre fixée à son poignet.

Elle semblait tout à fait ordinaire, cette montre, quoique juste un peu trop grosse. Mais à l'intérieur, le niveau de technologie était véritablement infernal. Elle indiquait bien l'heure, mais émettait aussi des ondes dzêta. Le cadran horaire pouvait s'escamoter et apparaissait alors un écran radar, sensible aux ondes thêta.

Ned mit en marche le radar et vit que cette fois une ligne rouge, bien nette, apparaissait. Une seule ligne, qui indiquait la direction du château. Le cristal de quartz, sans l'ombre d'un doute. Wolfgang Bartoletti avait-il parlé de ce cristal aux Russes ?

Lentement, le jeune homme commença à descendre vers la ville.

CHAPITRE III

Ils étaient onze et chacun avait exactement onze mètres de haut. Onze bonzes de bronze. Des statues impressionnantes, toutes exactement semblables, régulièrement disposées le long du mur d'une vaste salle, circulaire, enfouie très profondément sous le château.

Adossés au mur de grosses pierres noires, les bonzes regardaient droit devant eux. Ils avaient le crâne rasé, les bras et les pieds nus. Leur main droite était levée devant eux, presque à hauteur de leur visage, comme s'ils expliquaient quelque chose. Au centre de leurs yeux, à la place de la pupille, brillait un petit point de lumière violette.

Toute personne entrant dans cette salle pour la première fois était saisie d'une véritable terreur. Car l'éclairage faible et verdâtre rendait encore plus angoissants ces géants immobiles. Et puis il faisait très froid : partout brillait une pellicule de givre. L'air avait une odeur d'ozone, et on entendait en permanence un faible bourdonnement, dans les tons graves.

Les bonzes étaient des ordinateurs. Certains de leurs circuits étaient refroidis par azote liquide, afin d'obtenir une hyperconductibilité. D'où le froid. Qui donc pouvait avoir eu l'idée biscornue de carrosser ainsi des ordinateurs en bonzes ? Mais tout simplement Anastasia Blackbart, la plus belle et la plus excentrique de toutes les femmes Blackbart...

Anastasia était une Eurasiennne d'une telle beauté que n'importe quel homme normal eût donné au moins trois ans de sa vie pour passer une nuit avec elle. Elle chantait divinement en s'accompagnant au piano, et peignait des toiles abstraites d'une beauté fascinante (et, au lit, il paraît que c'était une affaire inimaginable). Passionnée d'art oriental, Anastasia était responsable de toutes les chinoiseries qui traînaient dans le château, vases et autres dragons.

Les bonzes s'occupaient absolument de tout. Ils dirigeaient aussi bien l'industrie, le commerce et la recherche en drogue ou en pharmacologie. Ils organisaient la vie de toute la population de la ville, se chargeaient des formalités nécessaires à la venue d'autres condamnés à mort, etc. Ils composaient même les menus des Blackbart, et supervisaient le travail de tous les robots du château. Quand survint le terrible accident du 14 Torturembre 2409, la vie put continuer malgré tout, alors que, sans eux, rien n'aurait plus été possible.

Paradoxalement, une activité aussi énorme ne leur demandait qu'une toute petite partie de la journée. Or ils étaient branchés vingt-quatre heures sur vingt-quatre entre eux. Le petit point de lumière violette qui brillait

dans leurs yeux ne s'éteignait jamais... Les ordinateurs peuvent-ils s'ennuyer ? Dans leur grande salle si froide les bonzes s'ennuyaient-ils, immobiles avec leur main droite tendue devant eux comme s'ils voulaient expliquer quelque chose ?

D'un seul coup, ils décidèrent de jouer entre eux...

*

* *

L'homme, un condamné à mort d'une trentaine d'années, regarda la prostituée se déshabiller, et retint un sifflement en voyant apparaître son corps aux formes intensément érotiques. La femme, une mutante de deux mètres trente-cinq de haut, et pesant deux cent quatre-vingt-trois kilos, fumait un cigare. Elle enleva slip et soutien-gorge, se jeta sur le lit (qui faillit rendre l'âme) et écarta les jambes en disant :

— Et des comme ça ? T'en as déjà vu des comme ça ?

L'homme s'était déshabillé lui aussi, et, ébahi, contempla le sexe féminin le plus faramineux qu'il eût vu de toute sa vie.

— Oh ! non, m'dame. Oh ! ça alors ! C'qu'elle est belle ! bafouilla-t-il.

Captivé, il regarda les grandes lèvres et les petites lèvres qui glissaient les unes sur les autres avec de doux mouvements de méduse. Car la mutation YXX donnait de bien curieuses propriétés à l'appareil génital externe de la femme. Chaque poil bougeait et semblait se tortiller sur lui-même. Le clitoris était animé de légers et lents mouvements en forme de huit. Et même, en tendant l'oreille – mais oui ! – il lui sembla entendre un très délicat bruit de muqueuses bien lubrifiées (Chluips... Chluips...). Bruit suave et mélodieux comme celui des petites vagues qui lèchent délicatement le sable, quand la mer est très calme... Souriant d'un air béat, l'homme imagina une plage sous le clair de lune... Il y aurait des coquillages nacrés, et...

Une paire de gifles le ramena à la réalité.

— Alors ? Tu baisses, oui ou non, p'tit connard ? glapit la prostituée.

Et elle l'attira sur elle d'un geste brusque. L'homme se retrouva en elle en train de faire l'amour. Ah ! comme c'était bon ! Les mouvements du sexe de la mutante n'étaient pas seulement externes, mais internes aussi. Le vagin était parcouru de contractions complexes, très excitantes. L'homme se sentait vraiment au paradis, sauf que...

Sauf que la femme continuait à fumer son cigare. Elle avait saisi une bande dessinée, sur sa table de nuit, et lisait, tout en fumant. Ce cigare gênait beaucoup le bonhomme, mais c'eût été pour lui une folie de dire : « Madame, voudriez-vous ôter ce cigare, s'il vous plaît ? ». Car il risquait de mettre la mutante en colère et, à ce qu'on disait, les colères de ces gigantesques créatures étaient terribles. Terribles ! Aussi il continua à s'activer stoiquement. Au bout de très peu de temps, elle

demanda :

— Alors, chéri, t'as pas encore fini ?

— Mais, madame, je viens juste de commencer et je...

Une nouvelle paire de gifles lui coupa la parole.

— De quoi ? J'ai pas l'habitude qu'on discute c'que j'dis, p'tit connard ! Grouille-toi d'finir, j'ai pas toute la journée à perdre !

— Oui, m'dame ! (zon, zon, zon, zon)

— Et plus vite que ça, connard !

— Oui, m'dame ! (zonzonzonzonzonzon)

...

Un peu plus tard, les passants rigolèrent franchement quand la péripatéticienne ressortit dans la rue en poussant devant elle son client qui n'avait même pas eu le temps de se rhabiller complètement. Il n'avait pu mettre qu'une chaussure et tenait l'autre à la main, avec sa chaussette correspondante. Marchant sur son unique lacet dénoué, l'homme trébucha et se retrouva à plat ventre, déclenchant l'hilarité générale. Mais, pas bête, il devina tout de suite comment retrouver sa dignité. Aussi il poussa un long soupir, et s'écria d'une voix pâmée :

— Ah ! c'que c'était bon !

Alors les autres hommes s'arrêtèrent de rire, devinrent graves, rêveurs, et lorgnèrent la femme géante avec des idées concupiscentes plein la cervelle.

— Qui veut monter avec moi, maintenant ? Demanda-t-elle.

— Moi !

— Moi !

— Moi !

Une forêt de mains se leva.

Au milieu de la foule, Boris Nekrasov et Ivan Strzewarski assistaient à la scène. Et, assez loin derrière, Ned surveillait les deux espions. Il avait déjà remarqué que leur comportement était très calme, et donc qu'ils étaient vraisemblablement, eux aussi, immunisés contre les effets des gaz droguants. Il avait aussi constaté que la population comptait beaucoup plus d'hommes que de femmes. Toutes les femmes étaient des mutantes. Quand les deux Russes se dirigèrent vers la onzième rue, la plus belle, il les suivit. Dans cette ville bizarre il n'y avait aucune voiture, aucun deux-roues.

Ils passèrent devant un train fantôme, duquel on évacuait une douzaine de morts sur des civières. Car, dans ce train fantôme, *certain*s vampires étaient de vrais vampires, du moins des vampires-robots, mais qui mordaient et suçaient le sang jusqu'à la mort. Et *certain*s étrangleurs étaient des étrangleurs-robots, qui étranglaient pour de bon. Aussi, à cause des drogues répandues dans l'atmosphère, les rescapés de cette attraction-là manifestaient, à leur sortie, une joie absolument hystérique : ils poussaient des couinements aigus,

sautaient en l'air, se tapaient sur les cuisses ou se roulaient par terre. Voyant cela, beaucoup de badauds se précipitaient à la caisse pour prendre leur ticket.

Quand ils arrivèrent à la onzième rue, les deux espions remarquèrent un immense écran vidéo qui retransmettait une partie d'échecs, et se dirigèrent de ce côté-là, car tous deux étaient grands amateurs de ce jeu. Ned les suivit de loin, sans se faire remarquer.

C'était un écran en couleurs, de trois mètres sur cinq. En haut était inscrit, en lettres énormes :

SUPER-JOUEUR D'ÉCHECS

Et en bas se lisait la terrible règle du jeu :

LA PIÈCE QUI DONNE LE MAT DONNE LA MORT

L'image montrait deux hommes assis devant un échiquier. Il y avait un gros petit monsieur débraillé, chauve et avec une cicatrice sur la joue, qui s'essuyait fréquemment le front avec un mouchoir qui, jadis, avait dû être blanc. Ce gros petit monsieur paraissait nerveux comme tout : il se rongait les ongles et se trémoussait sur sa chaise. En face, splendide dans un smoking noir, se tenait Super-Joueur d'Échecs. Sa chemise en soie de Véga était d'un violet fluorescent. Il arborait aussi un nœud papillon noir et des boutons de manchettes en diamant. Le visage de Super-Joueur d'Échecs était étonnant : teint verdâtre, cheveux très noirs, large front d'intellectuel, yeux cruels, verts, étirés vers les tempes. Contrairement au gros petit monsieur qui utilisait pour réfléchir le maximum de son temps réglementaire, le Maître (qui jouait avec les noirs) déplaçait ses pièces immédiatement, négligemment, et accompagnait chacun de ses coups par un ricanement sarcastique, démoralisant.

Dans la rue les spectateurs trépignaient, captivés par la partie. L'année dernière, le Maître avait bel et bien été vaincu, par un condamné à mort qui avait gagné cent mille M.D. (Morbhordollars) et le droit de ne plus travailler de toute sa vie.

Le gros petit bonhomme s'épongea encore une fois le front, mal à l'aise. Il plaça sa tour en F4, mais le cavalier du Maître vint aussitôt se placer en B3. Le petit gros sursauta, conscient de s'être mis dans une position délicate. Il se rognait les ongles, se gratta le menton, et riposta en mettant son fou sur la case C2... Alors le Maître saisit sa dame entre ses longs doigts aristocratiques, et la plaça en B2, en accompagnant son geste d'un ricanement tout à fait sadique. ÉCHEC ET MAT.

Puis Super-Joueur d'Échecs, ayant gagné la partie, se leva et s'en alla prestement, empruntant une porte qui venait de s'ouvrir, et qui se referma aussitôt. La salle était tapissée de velours pourpre et pourvue de six portes laquées de noir. Le gros petit bonhomme, effrayé, essayait de les regarder toutes à la fois. Il n'oubliait pas la terrible

règle du jeu : *La pièce qui donne le mat donne la mort.*

Soudain une de ces portes s'ouvrit et une jeune fille merveilleusement belle fit son apparition : LA DAME. Elle portait une couronne d'or et était habillée d'une cape noire qui lui descendait jusqu'aux pieds. Contrairement aux gigantesques mutantes XYX elle ne mesurait qu'un mètre soixante-dix environ. De même que les femmes Blackbart, elle n'avait donc jamais été exposée aux rayons du soleil Morbhor.

La jeune fille eut un charmant sourire et avança vers le petit gros en disant :

— Dans mes bras, mon amour !

— NON ! hurla le petit gros, les traits figés en une horrible grimace d'épouvante.

Il recula comme s'il avait vu le diable en personne. Puis, devenu comme fou, il essaya furieusement d'ouvrir plusieurs portes : en vain.

D'un mouvement plein de grâce, la jeune fille se débarrassa de sa cape. Dessous, elle était complètement nue, et belle à provoquer des crises cardiaques : longues jambes fuselées, taille fine, hanches aux courbes ensorceleuses. Et ses seins... Ah ! ses seins... Ils avaient un galbe agressif et de délicieuses aréoles ocre-rose... Mais soudain, les deux aréoles tombèrent sur le tapis, comme poussées de l'intérieur. Et de chaque sein sortit une mèche de perceuse, énorme, longue d'une vingtaine de centimètres, en acier brillant. Toutes deux se mirent à tourner à toute vitesse dans un bruit de moteur électrique puissant.

La foule poussa de grands cris : « Une androïde ! Une androïde ! » Quant au petit gros, il était terrifié, et ses yeux semblaient lui sortir de la tête.

— Dans mes bras, mon amour ! répéta la dame.

Le bonhomme hurla et recula précipitamment, renversant la table qui portait l'échiquier et les pièces. Il perdit l'équilibre et se retrouva à quatre pattes. Quand il se releva, la dame le fit pivoter et le serra contre elle : le petit gros mourut instantanément, car une des mèches avait pénétré dans son cœur.

Dans la foule, on poussa des cris d'horreur, puis, tout de suite après, des cris de joie ! Les gens applaudirent, et se mirent à danser en tapant des pieds.

Ivan Strzewarski et Boris Nekrasov reprirent leur chemin, suivis du zourglib, et, beaucoup plus loin, de Ned. Celui-ci, tout en prenant grand soin de ne pas se faire repérer, essayait de ne pas perdre de vue les deux espions. En repensant à cette partie d'échecs, Ned se dit que Super-Joueur était vraisemblablement un androïde, programmé pour laisser gagner une partie de temps en temps. Était-ce là un des êtres commandés à distance par Caligula Blackbart ?

Ils passèrent près d'un manège d'autos-tamponneuses, et eurent le

temps de voir périr un condamné à mort, dans sa petite auto qui s'était transformée en une vraie chaise électrique : des éclairs d'électricité, d'un blanc-bleu aveuglant, crépitaient depuis le haut de la perche de prise de courant, jusqu'au sol de plaques métalliques.

Puis les deux Russes s'arrêtèrent un moment pour observer une autre des attractions, appelée : « grand-huit-marteau-pilon ». Celle-là semblait avoir particulièrement du succès : c'était une voie ferrée aérienne, étroite, tortueuse, sur laquelle descendaient des wagons pouvant contenir une dizaine de personnes. Comme dans toutes les foires, les passagers criaient durant les descentes, qui étaient ici presque verticales et longues d'une trentaine de mètres. Mais cette attraction-là avait quelque chose de plus...

La voie passait quatre fois de suite, dans quatre directions différentes, sur une plaque d'acier massif, ronde comme une plaque tournante. À vingt-deux mètres au-dessus était suspendue une masse d'acier impressionnante, cylindrique, de onze tonnes : le marteau-pilon. Si des lumières rouges, installées près de la plaque, se mettaient à clignoter, cela indiquait que le marteau POUVAIT tomber. Alors les passagers du wagon qui arrivait poussaient des hurlements affreux, s'attendant à voir se décrocher le terrible cylindre d'acier. Deux fois sur trois il ne se produisait rien et le wagon continuait à foncer sur la voie pleine de descentes vertigineuses, de remontées brusques et de virages à vous décrocher la rate. Parfois les lumières restaient éteintes pendant tout le parcours, mais à d'autres moments elles s'allumaient deux fois, trois fois, et même quatre fois de suite... Et ce qui devait arriver arrivait : le marteau-pilon, commandé par ordinateur, se décrochait... Enfermés dans leur véhicule, les passagers voyaient, par de nombreuses ouvertures aménagées dans le toit, les onze tonnes qui leur tombaient droit dessus... Ouvrir la porte pour sauter en marche ? Impossible, celle-ci était automatiquement verrouillée. Alors, yeux exorbités, bouche grande ouverte et langue frétilante, ils hurlaient comme des damnés... Et le marteau-pilon les aplattissait comme des crêpes.

Ensuite un mécanisme robot qui ressemblait à une grosse araignée déblayait les débris et les faisait basculer dans les profondeurs noires d'un puits. Les pattes de l'araignée nettoyaient soigneusement la plaque. Tout cela en même pas deux secondes. Le marteau-pilon, quant à lui, revenait à sa place primitive, tiré verticalement par un câble.

La joie des rescapés à la sortie était délirante, cela à cause de ces maudits gaz droguants. Au lieu de se sentir honteux d'avoir ainsi bêtement joué avec leurs vies, ils étaient surexcités d'avoir frôlé la mort. Certains couraient en rond à toute vitesse, en poussant des cris de fous. D'autres se renversaient sur le dos et agitaient bras et jambes,

en jappant comme des petits chiens... Et puis ils retournaient à la caisse du grand-huit-marteau-pilon prendre un nouveau ticket...

Ned vit les deux espions repartir, suivis du zourglib qui, joyeux, faisait des bonds. Á quelques mètres de là, un bonhomme s'écroula, foudroyé, par une balle de fusil. (Car, dans les stands de tir, le mur du fond était volontairement percé de trous, et puis les armes utilisées n'étaient pas des carabines de petit calibre, mais des fusils à dinosaures, les mêmes que ceux employés pour les safaris sur Aldébaran VIII.)

Ivan et Boris marchaient à présent plus lentement, en regardant souvent autour d'eux. Plusieurs fois, ils se retournèrent pour vérifier qu'ils n'étaient pas suivis, mais Ned savait se camoufler dans la foule, en vrai professionnel. Enfin les deux espions et l'animal franchirent une porte monumentale qui s'ouvrait dans un haut mur de pierre grise. Au-dessus de cette porte était inscrit, en lettres dorées :

ZOO

Ned eut soudain la vague impression qu'il y avait de la bagarre dans l'air.

CHAPITRE IV

Dans la pâle lumière verte, le givre luisait doucement sur le bronze des bonzes. Les onze statues faisaient entendre un doux bourdonnement électronique, grave, rendu lancinant par la réverbération de l'immense salle.

Les bonzes jouaient. Pas aux échecs, non ! Pourquoi auraient-ils joué à ce jeu, puisque chacun d'eux était capable de résoudre, en moins d'un centième de seconde, le problème d'échecs le plus compliqué ?

Ils jouaient à Univers Deux, un jeu dont ils avaient inventé la règle eux-mêmes : imaginer, jusqu'à cent mille ans dans le futur, l'évolution de l'ensemble des planètes colonisées par les hommes, dans un univers parallèle défini par les trois conditions suivantes :

1) Les grands reptiles n'ont pas disparu de la surface de la Terre à la fin de l'ère secondaire.

2) A partir d'aujourd'hui, ce onze Mortembre 2411, tous les humains quittent la planète Morbhor IV, dont l'unique ville, Mortown, n'est plus occupée que par les bonzes et leurs serviteurs : les robots.

3) L'extraordinaire civilisation découverte sur Lughbor VII existe toujours, parce qu'on suppose que Lughbor, le soleil, ne s'est pas transformé en nova.

Vaste programme, n'est-ce pas ? Mais il était à la mesure de leur intelligence prodigieuse, et aussi de leur culture : car les bonzes disposaient, en enregistrements informatiques, de la TOTALITÉ des connaissances humaines, et cela DANS TOUS LES DOMAINES...

Lughbor VII, située dans la constellation de l'Horloge, représentait la plus grande énigme de l'exo-archéologie. C'était une planète morte, ravagée par une nova, et partout on retrouvait les traces de villes anciennes. La datation au carbone 14 indiquait que la catastrophe s'était produite soixante-quatre mille années plus tôt. Mais déjà cette civilisation en était au stade pré-industriel. Très souvent étaient représentés, par des gravures ou des sculptures, des humanoïdes avec des grandes mains et des crânes volumineux. D'inquiétants crânes de penseurs...

Les bonzes, en réunissant des millions d'informations sur Lughbor VII, se mirent à extrapoler la suite de cette civilisation. De même, en utilisant toutes les données de la paléontologie, ils imaginèrent l'évolution, sur la Terre, des dinosaures après la fin de l'ère secondaire.

Dans leur grande salle glaciale, les bonzes jouaient... Leurs circuits

électroniques bourdonnaient fiévreusement, et les petits points de lumière violette, au centre de leurs yeux, semblaient briller avec davantage d'intensité...

*

* *

Ned vit Boris et Ivan prendre leur ticket d'entrée. Quelques secondes plus tard, il se dirigea lui-même vers le guichet et paya son ticket : un demi-Morbhordollar.

Le hall d'entrée était encombré de plantes locales, touffues et multicolores, si bien que Ned faillit perdre de vue les deux Russes. Mais il les repéra de justesse au moment où ils s'engageaient dans un couloir assez étroit, aux murs gris. Quand il parvint à l'entrée de ce couloir, il n'y avait plus personne... Mais son œil de lynx entrevit, sous un escalier qui montait au premier étage, un minuscule mouvement : une poignée de porte en train de se refermer. C'était une toute petite porte en fer qui avait l'air de mener à un réduit genre placard à balais. Pourtant, à travers son épaisseur, Ned put entendre le bruit de pas des espions, qui allait décroissant... Avec précaution, il entrouvrit cette porte de fer.

De l'autre côté, il y avait encore un couloir, mais à ciel ouvert. Les murs de brique étaient percés de nombreuses portes, et on voyait, sur le côté gauche, une immense volière en forme de demi-sphère. De tous côtés retentissaient des cris d'animaux, certains étant franchement inquiétants : barrissements ou rugissements puissants.

Ned tira son couteau-laser et avança rapidement, sans bruit, guidé par les échos d'une conversation animée entre plusieurs personnes. Il localisa la porte derrière laquelle on pariait, remarqua à trois mètres de là une plante verte qui dépassait le sommet du mur, déposa par terre son matériel de touriste, y compris ses lunettes, mit son laser entre ses dents, sauta, attrapa le sommet du mur, tira sur ses bras, et jeta un coup d'œil en cachant son visage derrière les feuilles. Pour l'instant, rien d'intéressant n'était en vue, mais il pouvait ramper, là, sur cette terrasse encombrée de bric-à-brac. Et alors, il saurait...

Avec une souplesse de chat, le jeune homme fit un rétablissement en haut du mur, puis rampa silencieusement sur quelques mètres... Et il vit. C'était effroyable.

Wolfgang Bartoletti était enfermé dans une grande cage en grillage épais. Avec une guêpe. Un insecte monstrueux, de presque un mètre de long, annelé de noir et de jaune verdâtre. Cet insecte, mentionné dans tous les manuels d'exozoologie, Ned le reconnut immédiatement : c'était le *grand sphex* des régions tropicales de Morbhor IV.

Le sphex de la Terre est une sorte de guêpe qui paralyse d'autres insectes, par exemple des sauterelles, et qui les ramène dans son

terrier pour leur pondre ses œufs à l'intérieur du corps, si bien que les larves dévorent vivant l'insecte paralysé.

Le sphex de Morbhor faisait la même chose avec des reptiles ou des mammifères locaux, et ceux-ci étaient dévorés *vivants* et *conscients*. Si un être humain était piqué par un sphex, il mourait au bout de quelques mois, atteint d'une leucémie de type particulier, que la médecine ne savait pas guérir.

Wolfgang était allongé à même le sol. Il avait épouvantablement maigri, et considérait avec affolement l'immonde sphex, posé sur une de ses jambes. Le monstre avait d'énormes pattes velues et des yeux à facettes, d'un noir brillant, plus gros que des balles de tennis. Ned crut voir quelque chose bouger, sous le costume de l'agent prisonnier : une larve ? Wolfgang était-il en train de se faire dévorer vivant ?

Puis Ned se rappela qu'Humboldt lui avait dit, plusieurs mois auparavant, que Bartoletti portait toujours sur lui une capsule de L.S.X.4, produit rendant définitivement réfractaire aux sérums de vérité, et insensible à la douleur. Alors, sûrement, Wolfgang avait avalé ce produit, mais ses bourreaux avaient imaginé de le torturer par stress. Pour cela ils l'avaient livré au sphex, espérant lui délier la langue par choc émotionnel.

Près de la cage se tenaient trois hommes : Boris Nekrasov, Ivan Strzewarski, et un type trapu, habillé d'une blouse grise sur laquelle était marqué : ZOO en lettres noires. Le zourglib, effrayé par le sphex, s'était caché derrière une pile de caisses, et on ne voyait de lui qu'une partie de son pelage vert, tout tremblant. Ivan parlait.

— Voyons, monsieur Bartoletti, disait-il. J'ai l'impression que vous nous cachez une chose extrêmement importante. Pourquoi être réticent ? Surtout que mon ami ici présent, le célèbre docteur Wladislaw Zakharovskoï (là, il désigna Boris), peut vous redonner une parfaite santé en quinze jours ? Que vaut un petit renseignement de rien du tout, comparé à la santé et à la liberté ? N'est-ce pas ? Vous ne voulez rien dire ? Parfait ! Vous savez que nous devons à présent repartir pour la Terre. D'ici trois jours, les larves vous auront entièrement dévoré. Adieu !

Alors, sa volonté flanchant enfin, l'homme couché dans la cage essaya de parler. Comme le sphex l'avait presque entièrement paralysé, cela lui était difficile. Presque sans remuer les lèvres, il murmura :

— Oui, je vais tout vous dire.

— Bravo ! Nous vous écoutons, s'écria Ivan.

Le monstrueux sphex pencha la tête de côté, comme s'il écoutait, lui aussi. Puis, pour changer, il alla se percher sur l'autre jambe de Wolfgang.

Ned n'éprouva aucune déception en entendant capituler Bartoletti.

Au contraire, il trouvait surhumain d'avoir pu résister si longtemps. Mais à présent, l'homme était perdu. Jamais aucun médecin ne réussirait à le sauver. Et il allait parler... Alors Ned sut ce qu'il devait faire, et il le fit, vite et bien : son laser, réglé à sa puissance maximum, envoya un rayon éblouissant dans le crâne de Wolfgang, qui mourut instantanément, sans comprendre ce qui lui arrivait.

Les deux Russes sursautèrent, aperçurent Ned, là-haut sur la terrasse, et sortirent leurs lasers. L'homme du zoo, lui, n'avait qu'un couteau à cran d'arrêt, qu'il exhiba avec une grimace d'orang-outan ulcéré. Ned aurait pu les abattre tous les trois, d'un même coup, mais voilà : c'était un garçon trop sérieux, qui se refusait à tuer, sauf en état de légitime défense, ou dans des cas inévitables, obligatoires, comme celui de Bartoletti. Aussi se contenta-t-il de désarmer Boris, détruisant l'arme de celui-ci, et le blessant à la main par la même occasion. Puis il baissa la tête in extremis, évitant un coup du laser d'Ivan. Roulant ensuite sur lui-même, à toute vitesse, Ned tira plusieurs fois sur Ivan, sans visibilité, en laissant seulement voir, le temps d'un éclair, sa main armée. Ivan réussit à esquiver, mais se cogna contre la cage du sphex. Immédiatement, l'horrible insecte se jeta sur le grillage et réussit à agripper l'intrus à travers les mailles. Dans un sursaut, Ivan parvint à se dégager, mais lâcha son laser, qui tomba avec un bruit métallique. Aussitôt, Ned tira sur l'engin meurtrier, le rendant inutilisable. Á présent, dans le camp adverse, il n'y avait plus de laser. Soudain le sien se mit à fumer, à crépiter, puis à fondre. Ned le lâcha le plus vite possible. Court-circuit, sûrement. Á présent, il était seul contre trois...

Le type du zoo venait de parvenir sur la terrasse. Il voulut décocher à Ned un terrible coup de couteau, mais celui-ci esquiva très facilement et répliqua par un coup de talon au foie, suivi d'un direct au menton. Le bonhomme recula en chancelant, groggy, avec l'air de se demander si sa première paire de chaussettes était à carreaux ou à rayures. Il heurta le rebord de la terrasse, bascula dans le vide, s'écroula sur une pile de caisses et ne bougea plus.

Ivan et Boris apparurent simultanément, l'un à droite et l'autre à gauche. Ned fonça sur Boris, feinta, et réussit à lui placer une prise d'aïkido qui le projeta contre son acolyte. Les deux colosses s'écroulèrent pêle-mêle, mais se relevèrent aussitôt, ivres de haine.

Ned, bien que bagarreur très doué, ne pouvait envisager de se mesurer avec ces deux montagnes de muscles. Aussi il opta pour la « retraite stratégique », et, bondissant, attrapa le sommet du mur qui bordait le côté gauche de la terrasse. En même pas une demi-seconde il était perché là-haut, et contemplait avec ébahissement ce qu'il y avait de l'autre côté : un terrain boisé, clos de murs, appartenant également au zoo. Une véritable jungle. Mais pourquoi diable un vaste filet de nylon, tendu au-dessus des arbres, emprisonnait-il toute cette

jungle ? Y avait-il là-dessous un élevage de papillons ? D'oiseaux ?

Voyant que Boris était en train d'aider Ivan à grimper, Ned se glissa entre le filet et le mur, puis se laissa tomber sur une corniche. De là, il sauta au cœur de la « jungle ». Son instinct lui disait qu'il parviendrait à semer les deux espions, et aussi qu'il trouverait une issue pour sortir de là. Tout à coup, une porte s'ouvrit à une dizaine de mètres, encadrant les silhouettes des deux Russes, du zourglib, et du gardien du zoo. Ned, bien caché, se savait invisible et ne bougea pas. Mais alors il aperçut, presque à ses pieds, quelque chose d'absolument EFFRAYANT.

C'était juste une grenouille, pas plus grande que celles de la Terre, mais d'une couleur rouge vif. Ned, affolé, cessa de respirer, essaya même de ne pas ciller. Surtout, ne pas remuer ! Car c'était l'animal le plus dangereux de cette planète. Tellement dangereux qu'il était célèbre dans tous les mondes colonisés. Même le lézard géant de Rigel III ou le tigre-caoutchouc de Deneb V inspiraient moins de terreur que la *grenouille explosive de Morbhor IV*. Là-bas, au seuil de la porte, les trois hommes parlaient à voix basse. Mais Ned avait l'ouïe fine... Ainsi, il entendait le gardien de zoo dire : « N'ayez pas peur, elles sont désamorçées ». Alors il respira un grand coup, soulagé, et, d'un revers de main, essuya son front emperlé de sueur.

Les réactions biochimiques qui se produisent dans les muscles de la grenouille explosive sont apparentées à celles de la chimie organique des explosifs : cette bête terrible fait, si elle le veut, des bonds de cent trente ou cent quarante mètres. Elle peut, à volonté, activer ou désactiver une puissante charge explosive qu'elle porte à l'intérieur de son crâne, dans un vaste sinus frontal. Même les plus grands animaux de Morbhor ont peur de ces sales bêtes rouges, et se sauvent dès qu'ils les aperçoivent. Si la grenouille attaque et si elle explose ? Dans ce cas-là, elle meurt, bien sûr, mais qu'est-ce qu'un individu comparé à une race ? Ces bestioles-là, avec leurs mœurs de kamikazes, inspirent dans le monde animal une telle frayeur, qu'il leur suffit d'ouvrir la gueule en faisant : « Hkhkhkh ! » pour qu'aussitôt tout être vivant prenne la fuite, épouvanté.

Si deux mâles convoitent la même femelle, ils font un concours de saut : tous les deux prennent appui sur quelque chose de dur, par exemple une pierre, et sautent, quelquefois jusqu'à cent cinquante mètres de là. La femelle commence immédiatement à s'accoupler avec le vainqueur, et le mâle évincé, souvent, par dépit, se précipite contre un arbre en activant sa charge frontale. Mais jamais il ne s'en prend au couple : la loi de conservation de l'espèce joue.

Ned aperçut une autre grenouille près de la première. Il savait qu'il ne risquait rien : d'après le gardien, elles étaient désamorçées, c'est-à-dire qu'une opération chirurgicale les avait privées de leur explosif.

Les trois hommes s'étaient mis à avancer, cherchant Ned, aussi celui-ci partit dans la direction opposée, en prenant garde de ne faire aucun bruit. Dans toute cette végétation, il était facile de progresser sans être repéré. Á présent, il voyait autour de lui de nombreuses grenouilles, dont la belle couleur rouge vif tranchait sur le vert bleuté du feuillage. Toutes semblaient atteintes d'une bizarre somnolence. C'est à peine si elles s'enfuyaient à l'approche du jeune homme. De même qu'un taureau châtré perd sa combativité, ces bêtes-là, une fois désamorçées, semblaient dans une apathie désabusée.

Plusieurs minutes passèrent, et Ned eut la surprise de découvrir dans le mur une petite porte en bois, sans aucune serrure. C'était là une sortie rêvée. Juste à côté, il y avait une grande cage de verre pleine de grenouilles qui avaient l'air de dormir, avachies, immobiles avec leur museau sur leurs pattes de devant. Une pancarte indiquait, en énormes lettres rouges :

ATTENTION
GRENOUILLES NON DÉSAMORCÉES
DANGER DE MORT

Alors que Ned se dirigeait vers la petite porte, un mystérieux instinct le poussa subitement à se retourner. Bien lui en prit. Il ne dut la vie qu'à la rapidité de son réflexe : baissant la tête en une sorte d'esquive rotative, il évita une grosse pierre jetée par Ivan, qui autrement lui eût brisé le crâne. Le projectile fit un trou dans la cage aux grenouilles non désamorçées.

De l'air frais commença à entrer dans la cage, dissipant les effets du gaz soporifique qui maintenait en état léthargique les effrayantes bêtes. Celle qui était placée le plus près du trou se réveilla, et, en un clin d'œil, se mit « en garde ». Elle alla prendre appui sur la surface dure la plus proche : ici le rebord de la fenêtre. Désormais, elle était prête à bondir.

De ses petits yeux méchants, elle considéra Ivan, puis Ned, se demandant sans doute lequel des deux elle transformerait en charpie. Ivan ? Ned ? Ivan ? Ned ?

Finalement, elle se tourna vers Ivan, peut-être parce que celui-ci portait un blouson ocre-rouge, couleur nettement plus agaçante que le noir mat du costume de Ned.

Fixant Ivan droit dans les yeux, elle ouvrit sa gueule toute grande et lâcha un bizarre feulement : « Hkhkhkhkh ! »

— Non ! Lui ! Non ! Lui ! Lui ! se mit à débiter Ivan, terrorisé, en montrant Ned du doigt.

Mais le petit monstre rutilant avait fait son choix. Ivan n'avait aucune chance d'en réchapper.

— Non ! *Nein ! No ! No ! Niet ! Niet !* balbutiait le Russe.

Soudain le monstre sauta droit vers sa figure. Dans un réflexe

étonnant, l'homme parvint à esquisser un bond de côté, mais la grenouilleregistra ce réflexe et activa sa charge frontale. L'explosion fut telle que le sol trembla et que de nombreuses feuilles furent arrachées des arbres. Ivan fut violemment projeté au sol et sa tempe heurta une grosse pierre. Á présent, l'inclinaison de sa tête avait une allure bizarre...

Ned, qui avait l'habitude de ce genre de choses, sut qu'Ivan n'était plus de ce monde. Fracture de vertèbres cervicales. Voyant que les autres grenouilles n'étaient pas encore bien réveillées, il se précipita pour boucher le trou dans la cage, à l'aide de la pancarte aux lettres rouges. Ainsi l'arrivée d'air frais était interrompue. Quand il se retourna, il faillit se laisser surprendre par le gardien du zoo. La brute épaisse était cette fois armée d'un gourdin, et attaqua par un coup vicieux qui s'infléchit en fin de course vers les genoux de Ned. Celui-ci esqua en sautant et se trouva en bonne position pour lancer un uppercut, dans lequel il mit toute sa force. Atteint à la pointe du menton, le gardien fut soulevé de terre, et retomba sur le dos, knock-out pour un quart d'heure au moins.

Mais Boris sortit à son tour des fourrés, suivi du zourglib. L'espion courut vers son confrère, vit qu'il était mort, puis se précipita vers Ned en hurlant :

— Toi ! Toi ! Je t'aurai !

Boris était le plus costaud des deux Russes. C'était un véritable hercule de plus de cent kilos, avec des bras épais comme des pneus de camion. Il avait une large face plate, un nez écrasé, et deux petits yeux bleus, pâles, cruels. Ses cheveux blonds étaient collés par la sueur.

Ned décida de poursuivre sa retraite stratégique, car, encore étourdi, par la déflagration, il ne se sentait pas au mieux de sa forme. Par conséquent il ouvrit la petite porte en bois et pénétra dans une jungle différente.

CHAPITRE V

De lents tourbillons de brouillard glacé erraient dans la salle des bonzes. Dans le faible éclairage verdâtre, ils s'étiraient doucement, s'enroulaient en prenant des formes fantastiques, fantomatiques. Les bonzes jouaient. Ils avaient terminé leur journée de travail et s'étaient remis à leur Univers Deux, monde parallèle imaginaire. Ils traitaient deux millions de données à la fois. En ce moment leurs circuits recréaient, de manière parfaitement vraisemblable et scientifique, l'évolution des dinosaures terrestres après la fin de l'ère secondaire. Ces reptiles, après des millions d'années d'évolution de leur main et de leur cerveau, purent se servir d'outils, puis utiliser le feu et le métal. Ils se façonnèrent des armes, ainsi que des armures savamment articulées et garnies de pointes.

Bourdonnant fébrilement, les bonzes imaginaient, imaginaient... Ils prévoyaient à la fois l'évolution génétique et les luttes entre les différentes espèces. Le monde reptilien s'avérait particulièrement sanguinaire, cruel...

*

* *

C'était un autre terrain bordé de murs, faisant toujours partie du zoo. Ned découvrit une jungle d'un type nouveau, formée d'arbres à troncs épais, ressemblant vaguement à des baobabs, et de buissons à petites feuilles bleuâtres. Derrière lui, le terrible Boris s'époumonait à hurler des obscénités, tantôt en anglais, tantôt en italien, tantôt en russe ou en allemand. Ce qui surprenait beaucoup Ned, c'était les pistes : de véritables tunnels dans la verdure, mesurant environ trois mètres de haut sur deux de large, qui semblaient avoir été creusés par un très gros animal.

Inquiet, Ned se demanda si, en fait de gros animal, il n'avait pas plutôt intérêt à s'attaquer directement à Boris. Aussi il interrogea son instinct, qui, pour une fois, lui répondit en anglais : *Wait and see !*

Ned continua donc à s'enfoncer dans le labyrinthe, en coupant très souvent d'une piste à l'autre. D'un seul coup, il s'arrêta, stupéfait. Devant lui se tenait un monstre de couleur gris anthracite, grand comme un éléphant, mais avec quatre défenses et d'épais sourcils noirs.

« Bon Dieu ! se dit Ned. Un *mammoth-sarbacane* ! »

Il avait lu un article là-dessus, pendant le voyage. Le mammoth-sarbacane possédait quatre défenses, deux énormes et deux petites, mais ces dernières étaient de loin les plus dangereuses. Car elles

étaient creuses. Et elles tiraient des projectiles redoutables, empoisonnés, entraînant une mort horrible en une minute environ. Des glandes spéciales, placées à côté des glandes salivaires du mammoth, fabriquaient des concrétions en forme de balle de fusil, et les introduisaient dans les défenses-sarbacanes. Puis le mammoth soufflait d'un coup très sec, très puissant, et les deux projectiles sortaient avec une vitesse initiale de trois cent dix mètres par seconde. Gare à celui qui se trouvait sur la trajectoire !

Parfois Ned agissait avant même de comprendre. Son instinct était tellement tyrannique qu'il lui donnait des ordres sans daigner les accompagner de la moindre explication. Dans ces cas-là, le jeune homme se regardait agir comme il eût regardé agir un étranger.

Par exemple dans le cas présent, pourquoi Ned ramassa-t-il une pierre ? Pourquoi la lança-t-il violemment sur le mammoth dont les sourcils se froncèrent en signe de contrariété ? Et surtout, pourquoi Ned, poursuivi par le mammoth furieux, *se dirigea-t-il droit vers Boris*, en localisant ce dernier grâce aux obscénités que l'espion débitait ?

Ned n'ignorait pas qu'il risquait de recevoir les deux concrétions dans le dos, aussi courait-il en zigzags et se camouflait-il dans le feuillage, mais pas trop, de manière à ce que l'énorme et sombre bête ne le perde pas de vue. Soudain, il sut que c'était le moment. D'une détente, il attrapa une branche au-dessus de lui, et s'éleva d'un coup de reins, comme un trapéziste. En moins d'une demi-seconde il s'était complètement dissimulé dans les feuilles. Le mammoth s'arrêta pile, regarda dans toutes les directions, et fronça ses épais sourcils noirs. À ce moment, Boris sortit des fourrés.

La brute et le pachyderme se trouvèrent nez à nez, et les deux sarbacanes tirèrent exactement en même temps. Cela produisit une explosion sèche et étouffée comme le bruit d'un (antique) revolver à silencieux. Deux trous rouges apparurent dans la poitrine de Boris.

Sous le choc, l'espion recula de deux pas. Déjà, sa peau se couvrait de taches bleues. Il regarda avec horreur ses mains, les vit bleuir, et s'aperçut que le bout de son nez était également bleu. Une hideuse grimace contracta son visage, bleu lui aussi, alors qu'il ressentait à l'intérieur de tout son corps un inflexible engourdissement, accompagné d'une sensation de froid. Puis il tomba lourdement sur l'herbe. Quelques secondes plus tard il était mort.

Ned descendit de son arbre. Il savait qu'il ne risquait rien, car il fallait au mammoth trois minutes environ pour produire deux nouvelles concrétions. Et puis si l'énorme bête chargeait, il pourrait facilement esquiver, en courant entre ces arbres aux troncs épais...

— Merci, grand-père ! dit-il gravement.

Le mammoth fronça à nouveau les sourcils et commença immédiatement à se fabriquer deux nouveaux projectiles

empoisonnés. Ses glandes spéciales travaillaient à toute vitesse, et leurs mouvements étaient visibles au niveau des joues, si bien que l'animal avait l'air de mâcher du chewing-gum. Les grands yeux, fâchés, semblaient dire : « Jeune homme, vous ne perdez rien pour attendre... »

Mais Ned n'avait pas du tout l'intention d'attendre. En trois bonds, il s'éclipsa dans la végétation et se mit à penser au problème le plus urgent : sortir d'ici. Il ne voulait pas repartir par là où il était venu, car l'explosion de la grenouille avait pu attirer des membres du personnel du zoo. Comme il réfléchissait en longeant le mur, il vit soudain une échelle de fer qui grimpait tout là-haut, jusqu'à une sorte de chemin de ronde. Il résolut de passer par-là, d'autant plus qu'il était intrigué par les cris bizarres, ainsi que par les bruits de sirènes, qui venaient de l'autre côté du mur.

Une fois arrivé en haut de l'échelle, il eut sous les yeux un étrange spectacle : c'était une attraction, qui avait l'air spécialement réalisée pour le onze Mortembre. Une grande banderole annonçait, en lettres violettes :

TÉLÉMORSIÈGE

Entrée : un demi-morbhordollar

Soudain, un imperceptible frottement le fit se retourner. Il jeta un coup d'œil par-dessus le parapet et sourit, soulagé : c'était seulement le zourglib qui montait l'échelle de fer, à toute vitesse. Ned aimait beaucoup ces drôles de petits ours couleur vert pomme. Alors qu'il était presque arrivé en haut, le zourglib lâcha l'échelle et se mit à grimper directement sur le mur, en biais, afin de rejoindre plus vite Ned.

Ned retint son souffle et ne bougea plus, pour ne pas effrayer l'animal qui avait dix mètres de vide sous lui. Mais il savait que le zourglib ne risquait absolument rien, et que les interstices entre les pierres étaient des prises bien suffisantes pour lui.

Sur Arcturus VIII, les zourglibs sont arboricoles. Ils vivent sur les « arbres-pierres », des végétaux de plus de cent mètres de haut, et dont le tronc énorme a l'aspect de la pierre rugueuse. Le bout des doigts de ces petits ours possède d'étranges propriétés thixotropiques, c'est-à-dire que, ordinairement doux et secs, ils peuvent devenir très durs et très adhésifs, juste pendant le temps où ils s'agrippent à une prise. La moindre saillie est ainsi moulée, et devient utilisable pour ces grimpeurs extraordinaires, qui peuvent se promener sur les parois verticales presque aussi bien qu'une mouche sur un mur.

Le zourglib arriva sur le chemin de ronde et se mit à bondir autour de Ned en poussant de petits cris. De temps en temps, il se blottissait contre une des jambes du jeune homme, puis continuait sa sarabande. Ned comprit qu'il avait été *adopté*, et remarqua distraitement que

l'animal avait une tache bleue, naturelle, sur le front, et une autre sur la patte gauche. Il caressa amicalement le pelage vert du sommet du crâne.

Enchanté, le zourglib se mit à sauter sur place. Ses anciens maîtres étaient morts ? Mais cela n'avait absolument aucune importance ! À présent, il avait un nouveau maître : Ned.

Son nouveau maître reporta son attention vers le télé-morsiège, surtout pour essayer de se représenter la configuration de ce zoo. Par où sortir ?

Comme la sirène du télé-morsiège retentissait de nouveau, Ned comprit la règle du jeu de cette attraction bizarre : semblable aux télé-sièges de stations de ski, le télé-morsiège parcourait son itinéraire compliqué au-dessus des cages des animaux du zoo, lesquelles étaient à ciel ouvert. Attention de ne pas tomber des sièges ! Précisément, ceux-ci étaient métalliques et basculants. De temps en temps, l'ensemble de l'attraction s'immobilisait en grinçant, et une sirène se mettait à hurler. Cela voulait dire qu'UN SEUL des passagers allait, par tirage au sort, être expulsé de son siège, et précipité dans la cage qui se trouvait au-dessous de lui. Alors tous poussaient des hurlements horrifiés, surtout ceux qui se trouvaient arrêtés au-dessus d'animaux particulièrement effrayants, comme par exemple le trigocéros, un fauve de quatre mètres de long qui portait en plus une corne sur le nez, ou bien le croquemorne, une sorte de monstrueux crapaud grisâtre, pesant plus de trois tonnes, et pouvant avaler un homme d'une seule bouchée.

Ned vit un gros homme précipité dans le bassin des pirhanquins, féroces poissons carnivores. De toutes ses forces, le bonhomme essaya de se raccrocher à son siège et à la suspente qui reliait celui-ci au câble porteur, mais en vain, car ces deux supports métalliques étaient, lors du « délestage », parcourus de courants électriques violents.

À la sortie du télé-morsiège, les survivants, comme Ned l'avait déjà remarqué pour les attractions précédentes, manifestaient une joie quasi démente : ils se roulaient sur l'herbe en piaillant. L'un d'eux, tout en cabriolant, s'approcha un peu trop près de la cage d'une mante blasphématoire, insecte de près de deux mètres de haut possédant des pattes antérieures broyeuses, qui lui régla son compte en un clin d'œil.

Ned décida, en fin de compte, d'essayer de sortir par l'intérieur des bâtiments. Ayant parcouru quelques dizaines de mètres sur le chemin de ronde, là-haut, il décida de casser la vitre d'une fenêtre poussiéreuse, qui avait l'air de donner sur un grenier. Il envoya un bon coup de talon, manœuvra la crémone et ouvrit : de l'autre côté, il y avait une grande pièce pleine de squelettes préhistoriques, qu'il traversa, avec le zourglib sur ses talons. Ensuite, Ned se trouva dans un couloir. Puis défilèrent une succession de salles. Il s'arrêta un

moment pour considérer un colossal oiseau empaillé, l'oiseau-bombardier.

Celui-ci était au moins deux fois plus gros qu'un aigle. Son plumage était blanc, ocellé de vert. L'oiseau-bombardier avait un terrible bec crochu, et l'œil impitoyable de ceux qui possèdent le pouvoir. C'était un grand chasseur, qui massacrait ses proies en leur laissant tomber dessus ses excréments, explosifs.

Enfin Ned parvint dans le hall, puis sortit tout naturellement et se retrouva dans la rue, sain et sauf.

Il respira un grand coup et se remit à penser à sa mission. Devant lui, deux gigantesques mutantes XYX, qui devaient bien peser deux cent quatre-vingts kilos chacune, tournaient à toute vitesse, comme deux petites filles dans une cour de récréation. Elles se tenaient les mains, et, bras tendus, penchées en arrière, tournoyaient si vite qu'on ne les voyait presque plus. Soudain leurs mains lâchèrent... Chacune partit en arrière à toute vapeur, déséquilibrée, battant des bras.

À quelques pas de là, quatre petits vieux établissaient des pronostics sur le nombre de morts qu'il y aurait à la fin de ce onze Mortembre. Ils discutaient ferme. Une des mutantes les télescopa comme une locomotive folle. Deux furent immédiatement écrabouillés, le troisième fut projeté contre un mur où il se brisa le crâne. Le quatrième, un infirme, eut sa jambe de bois cassée et s'écria, scandalisé :

— Regardez ce que vous avez fait !

— Oh ! pardon, je ne l'ai pas fait exprès, s'excusa la géante, rouge de confusion.

La deuxième mutante alla emboutir l'étalage d'une confiserie ambulante, et renversa toute la baraque. Empêtrée dans une pile de caisses, elle gigotait en montrant ses monstrueuses cuisses roses et sa culotte blanche à petites fleurs.

Ned s'était à peine laissé distraire, car c'était un garçon extrêmement sérieux. Judicieusement, il pensa à vérifier si son bracelet-montre-émetteur-récepteur n'avait pas été endommagé par les bagarres dans le zoo. Il appuya sur le bouton et vit que l'engin marchait toujours... mais moins bien... La ligne rouge indiquait toujours la direction du château noir. Elle était toujours aussi nette, mais moins lumineuse, et en plus, clignotait de temps en temps. En tout cas, le bracelet fonctionnait, ce qui était le principal.

Comme un alpiniste qui va attaquer une paroi rébarbative, Ned respira plusieurs fois à fond. Il devait absolument rapporter ce cristal de quartz, dont la possession pouvait devenir vitale pour l'Europe et les planètes européennes. Mais son instinct lui disait que la suite n'allait pas être facile...

CHAPITRE VI

Les bonzes jouaient. Ils accumulaient les milliers d'années, puis les dizaines de milliers d'années. L'homme avait fait son apparition sur Terre, mais, fuyant les reptiles, il se réfugiait exclusivement dans des régions à climat très froid, souvent situées au nord du cercle polaire arctique. Un jour, des vaisseaux interstellaires apparurent dans le ciel : ceux de la civilisation, beaucoup plus avancée, de Lughbor...

Le bonzes imaginaient, et d'autres milliers d'années s'écoulaient...

La planète Morbhor IV n'était plus occupée que par des robots et des ordinateurs, et là, la technologie et la recherche scientifique progressaient de manière vertigineuse...

*

* *

Il semblait à Ned que l'atmosphère était de plus en plus riche en gaz droguants. Cela sentait l'éther, le détachant, l'ozone, l'encens. La foule tourbillonnait en brillant. Le bruit ambiant était assourdissant. Néanmoins, dans ce vacarme, se fit entendre nettement une autre composante : quelque chose qui ressemblait au bruit d'une voiture de course... Et pourtant, il n'y avait aucun véhicule à moteur, dans cette ville...

Puis dans la foule naquit un mouvement de panique. Tous s'empressèrent de quitter le centre de la chaussée, tandis que le bruit d'échappement libre croissait de seconde en seconde. Bientôt le même cri épouvanté retentissait partout :

— Super-Conducteur ! Super-Conducteur arrive !

— C'est Super-Conducteur ! Au secours !

Brusquement une énorme voiture rouge surgit, roulant en zigzags, à toute vitesse. Elle freina brutalement, fit un tête-à-queue, et s'arrêta. Sur les flancs de sa carrosserie était inscrit, en grandes lettres jaunes cernées de noir : SUPER-CONDUCTEUR. Très large, cette voiture avait onze roues : une rangée de cinq à l'avant, et une autre de six à l'arrière. Onze, le chiffre sacré. Le bruit des vingt-quatre tubes d'échappement, qui sortaient du capot par quatre rangées de six, était assourdissant. Massée le long des façades, terrifiée, la foule se taisait.

L'inquiétant véhicule démarra, freina, puis repartit en arrière en faisant rugir son moteur. D'après ses accélérations fulgurantes, il devait sûrement avoir une puissance de mille chevaux, peut-être plus... Il freina en faisant un tour complet sur lui-même et s'arrêta non

loin de Ned.

Le visage du conducteur apparaissait derrière le plexiglas d'une coupole hémisphérique. Il était effrayant, avec son rictus figé. Était-ce un androïde, ou un être humain remanié ? Ned ne pouvait le savoir. En tout cas, il y avait un cerveau humain, à l'intérieur de cette créature, puisqu'un *lecteur de cortex*, petit cylindre en métal brillant, apparaissait en plein milieu du front de Super-Conducteur. Ned, soudain, fut certain que cet être funeste était guidé à distance par Caligula Blackbart.

Après un terrible rugissement de moteur, la voiture se précipita sur la foule, puis freina au dernier moment. Un grand nombre de personnes, effrayées, se sauvèrent, courant en tous sens. Amplifié par des haut-parleurs placés dans la calandre, retentit le rire sadique de Super-Conducteur : « Ha-ha-ha-ha ! » Puis la voiture partit à la poursuite des fuyards, les traquant, jouant avec eux au chat et à la souris. Elle fonça sur l'un d'eux et l'écrasa, ses onze roues le transformant immédiatement en une silhouette plate comme une descente de lit. Trois autres, encore, furent changés en carpettes, puis Super-Conducteur s'éloigna, dans le tonnerre de ses échappements.

Quelques-uns, qui avaient échappé de justesse au danger, se roulèrent par terre dans un accès de joie nerveuse, mais la réaction de l'ensemble du public fut, cette fois-ci, inhabituelle : des bouteilles vides furent jetées en direction de la voiture qui disparaissait. Pour la première fois Ned discerna, tout autour de lui, de la haine. Il comprit que les condamnés à mort, une fois drogués par ces gaz excitants, aimaient jouer avec leur vie dans des attractions comme le train fantôme ou le télémorsiège, où la règle du jeu était clairement définie par avance. Mais se soumettre aux persécutions de Super-Conducteur ne leur plaisait pas du tout. Ned marcha quelques instants, songeur.

Il découvrit qu'un autre changement s'était accompli, cette fois à l'intérieur de lui-même : il se rendit compte soudain qu'il haïssait Caligula. Pendant le voyage, il avait vu des photos de l'unique survivant mâle des Blackbart : vingt-cinq ans environ, plutôt petit, avec un visage désagréable qui révélait tous ses défauts : vicieux, fourbe, rancunier, cruel, paresseux, menteur, orgueilleux, haineux et colérique... Ce refoulé, incapable d'exister par lui-même, ne pouvait vivre que par procuration, pour ainsi dire, et cela en utilisant les dernières découvertes de l'électronique et de la médecine : notamment la transmission par lecteur de cortex.

Ned imagina ce salaud à l'intérieur de son château, assis dans un fauteuil avec un casque sur la tête, en train de vivre les aventures de ses supermen. Il avait lu que Caligula dirigeait ainsi, à distance et simultanément, onze supermen, dont il lisait les diverses intensités de transmission d'émotions sur onze cadrans. Un jeu d'interrupteurs lui

permettait de se brancher pour « vivre » les aventures de celui-ci ou de celui-là. Absolument odieux et immoral.

Irrité, Ned continuait à marcher au milieu de la foule. Derrière lui, le zourglib avait des difficultés à suivre. Quand il parvenait à trotter au côté de Ned, celui-ci lui caressait la tête d'une main distraite. Ils passèrent près d'un groupe de plusieurs balançoires géantes, où des cabines oscillaient au bout de très longs bras de métal. Parfois, elles arrivaient presque jusqu'à la verticale, et, là-haut, semblaient hésiter. Puis elles redescendaient à toute vitesse, tandis que les passagers hurlaient. Brusquement, une des balançoires s'emballa et fit plusieurs tours de suite, de plus en plus vite. La cabine, articulée, s'ouvrit en deux, et les passagers furent catapultés en plein ciel. Ned les vit passer au-dessus de lui, très haut, en gesticulant et en poussant des cris. Ils disparurent par-dessus un immeuble.

Plus loin, Ned s'écarta pour laisser le passage à une espèce d'avorton, de nigaud, qui louvoyait dans la foule comme s'il était ivre. Derrière lui, une mutante XYX s'écria soudain :

— C'est lui ! Je l'ai vu tuer quatre personnes, tout à l'heure. Il les a mises en pièces rien qu'avec ses mains. Ah ! c'était affreux !

Ned vit que l'énorme femme tremblait en désignant l'avorton qui s'éloignait, zigzaguant, sans but. Comme ce type bizarre revenait, à quelques mètres d'eux, Ned et la mutante le considérèrent attentivement.

Il avait l'air d'avoir trente ans. Tout petit, maigrichon, voûté, il était coiffé d'une vieille casquette avachie. Ses mains étaient minuscules, et son visage insignifiant ne possédait pratiquement pas de menton. Il avançait en traînant les pieds et sa lèvre inférieure, qui pendait, lui donnait une expression de débile. En le voyant, Ned ressentit de la compassion devant cet être si disgracieux.

— C'est bien lui ! chuchota la femme à l'oreille de Ned. Je l'ai vu tuer quatre personnes rien qu'avec ses mains...

— En êtes-vous bien sûre, madame ? demanda Ned. Voyez comme il est chétif, le pauvre...

— Si ! C'est vrai ! déclara une grosse voix d'ivrogne, juste derrière eux, et tous deux se retournèrent.

C'était un grand-père clochard qui avait parlé. Un tout vieux, avec une barbe grisâtre et des yeux larmoyants. Il leva sentencieusement un index qui tremblotait, et déclama :

— Ce type est affreux. C'est un monstre, qui a été fabriqué de toutes pièces dans le château. Un copain a moi m'a tout raconté : son squelette n'est pas formé d'os, mais d'acier au vanadium. Et ses muscles ? Ce sont uniquement des muscles de grenouille explosive, greffés les uns sur les autres. Il n'a pas de tube digestif, mais un réservoir de liquide nutritif spécial. Il fait le plein de liquide nutritif,

comme une voiture fait le plein de carburant... Et son poids ? Vous ne savez pas, hein ? Il a une densité au moins trois fois supérieure à la normale. Il pèse dans les cent cinquante kilos, au lieu des quarante-cinq qu'il paraît...

Un petit attroupement s'était formé autour du vieux qui vitupérait en gesticulant et en tapant des pieds. Des rires fusaient.

— Vous ne me croyez pas, hein ? Savez-vous jusqu'à quelle hauteur il peut sauter, s'il veut ? Jusque là-haut, il peut. Jusque là-haut, j'vous dis !

Il montrait le toit d'un immeuble. Un concert de rires retentit. Quelqu'un lui tendit un flacon de *whiskbhor* (un alcool local) aux deux tiers vide, en disant : « Tiens, pépé, bois un coup, ça ira mieux après ! » Le vieux hésita entre éclater de fureur et prendre la bouteille. Ce fut cette dernière solution qu'il choisit. Ned, quant à lui, regardait s'éloigner l'étrange avorton, en se grattant le menton comme souvent quand son instinct le tracassait. Puisque ce type se dirigeait vers le château, il décida de le suivre.

Cinquante mètres plus loin, l'avorton fut accosté par une troupe de voyous en blousons de cuir noir décorés de chaînes et de nombreux colifichets en métal brillant. Les crânes de ces voyous étaient parfaitement rasés, et ce qu'il leur restait de cheveux était teint tantôt en vert vif, en rouge ou en bleu.

— Eh ! T'aurais pas un d'mi-M.D., mec ?

— Non ! Non ! bafouilla l'avorton d'une petite voix aiguë et intimidée. J'ai déjà donné un demi-morbhordollar à quelqu'un, tout à l'heure, là-bas.

— Et alors ? Il avait une meilleure tête que nous, mec ?

— Oui ! Euh, je veux dire non ! D'ailleurs vous z'avez pas des si sales têtes que ça ! Enfin, je veux dire que...

— Dis donc, mec, tu t'foutrais pas d'nos gueules, par hasard ?

Un des types en blouson de cuir saisit brusquement l'avorton par le col de sa veste.

— Non ! Non ! Ne me touchez pas ! J'veis vous donner un demi-morbhordollar ! Tenez ! Le v'là !

Le malheureux nabot, tout en glapissant d'une voix de souris, chercha dans ses poches. Effrayé, il gigotait tellement qu'il donna, involontairement, un coup de pied dans le tibia du voyou au blouson. Celui-ci le lâcha en poussant un cri de surprise, puis, d'une voix glacée, lui dit :

— Tu l'as fait exprès, hein ?

— Oui ! Il l'a fait exprès ! J'l'ai vu ! renchérit un autre blouson, un affreux avec une cicatrice violette en travers de la mâchoire.

Toute la bande des cheveux peinturlurés fit cercle autour de l'avorton, qui se mit à piailler comme un hystérique :

— Non ! J'l'ai absolument pas fait exprès, j'vous jure !

Un des crânes rasés leva la main comme s'il allait cogner, et le tout petit, levant le bras pour se protéger, eut le malheur de griffer la joue de celui qui lui faisait face. Du sang coula.

— Oh ! Excusez-moi ! fit le nabot, atterré.

Cette fois, tous cherchèrent à le saisir, mais, fou de terreur, l'étrange avorton parvint à leur échapper, par une série de convulsions épileptiques. Un autre des blousons de cuir poussa un cri de rage, car il avait reçu un coup de coude dans l'œil.

— J'l'ai pas fait exprès ! hurla l'avorton en s'enfuyant.

Mais tous le rattrapèrent et firent à nouveau cercle autour de lui. Le petit bonhomme eut la mauvaise idée de prendre des airs menaçants : il se mit en position de combat, cherchant à imiter les karatékas du cinéma, et cria, d'une voix ridicule, tellement elle sonnait faux :

— Laissez-moi, ou gare à vous !

En ricanant et en se réjouissant à l'avance, les voyous sortirent des couteaux et des coups-de-poing américains. L'affreux qui avait une cicatrice au menton dit, entre ses dents : « On va lui faire sa fête » ! Ils bondirent. En se tortillant comme une anguille, l'avorton parvint encore à leur échapper. L'un des crânes rasés, par terre, poussait des cris de douleur en tenant son poignet gauche, qu'il venait de casser dans une mauvaise chute.

Tremblant, les yeux écarquillés par la terreur, l'avorton bafouilla des : « Laissez-moi ! Laissez-moi ! »

Les lames des couteaux sifflèrent. Les coups-de-poing américains, ainsi que les bottes cloutées, frappèrent. Transformé en une sorte d'araignée folle, le petit bonhomme parvint à tout esquiver. Un des blousons de cuir resta étendu, face contre terre, assommé par un coup que personne n'avait vu partir.

— Laissez-moi tranquille, à la fin ! piailla l'avorton d'une voix de pucelle effarouchée.

Il se mit à sangloter comme un gosse, en se protégeant le visage de son bras. Celui qui avait une cicatrice à la mâchoire réussit enfin à lui placer un crochet du gauche au foie, un coup très puissant, et bien appliqué. Mais l'avorton n'eut pas la moindre réaction. En plus, il ne bougea même pas, comme s'il était lourd... Très lourd... Le poing droit de l'avorton partit droit vers le visage de l'homme à la cicatrice, qui s'effondra comme un bœuf à l'abattoir.

— Son poing ! Regardez son poing !

C'était un des hommes rasés qui parlait. Ils virent que, au niveau des doigts, la peau de l'avorton s'était déchirée. Dessous apparaissaient des *phalanges en acier brillant*.

— Au secours ! Pitié ! sanglota le petit bonhomme.

Mais ça ne prenait plus. D'un seul coup, toute la bande des blousons

de cuir partit en courant. L'avorton les regarda s'enfuir en riant, puis, posément, il enleva sa veste de toile et la posa sur le trottoir. Il portait un T-shirt jaune sur lequel était marqué, en grandes lettres violettes :

SUPER-BAGARREUR

Il enleva sa casquette, laissant apparaître le lecteur de cortex qui émergeait d'entre ses cheveux. *Puis il enleva ses dents.* Ses grandes dents jaunâtres, mal rangées, il les retira comme on retire un dentier, et les déposa sur sa veste. Il riait toujours, exhibant à présent ses *vraies* dents en acier au vanadium, pointues comme des dents de requin.

Ensuite, il alla prendre appui contre un mur, s'accroupissant de la même manière qu'un athlète sur le point de courir le cent mètres, sauf que ses deux pointes de pied étaient en contact avec le mur. Pendant quelques secondes il suivit des yeux les fuyards.

Enfin, il sauta, avec toute la puissance des muscles de la grenouille explosive.

Quel bond extraordinaire ! Pendant une quarantaine de mètres, il fut un projectile humain, qui acheva sa course sur les épaules d'un des hommes en blouson de cuir. Celui-ci fut projeté à plusieurs mètres de là, et resta par terre, étourdi, le souffle coupé.

Super-Bagarreur se releva, démoniaque avec son grand rire de dents en métal, et s'avança vers les voyous en grondant comme un fauve. Il était si hideux que tous sentirent se hérissier leurs cheveux aux couleurs criardes, et s'enfuirent en hurlant vers une sombre ruelle.

— Non ! Pas par là, je crois que c'est une impasse ! s'écria l'un d'eux, un énergumène qui portait un cadenas en guise de boucle d'oreille.

Hélas, l'avertissement était venu trop tard. Á présent, la bande des blousons de cuir se retrouvait face à un mur, et Super-Bagarreur, d'un seul coup, s'élança.

Ned, qui avait suivi toute cette scène, entendit, venant de la ruelle, un grand vacarme de bagarre, ponctué de cris effrayants, et surtout, *de bruits de coups, de chocs, d'une puissance extraordinaire.* N'écoutant que son courage, le jeune homme se précipita pour tenter d'arrêter le massacre. Au moment où il parvenait à l'entrée de l'impasse, le corps d'un des voyous, projeté avec une force invraisemblable, faillit le télescoper.

Incrédule, Ned regarda la silhouette en blouson survoler la foule, puis tomber, par bonheur, sur la toile du chapiteau d'une des attractions foraines.

Á présent, dans la ruelle, il n'y avait plus que des corps allongés par terre. Super-Bagarreur venait de bondir, verticalement, et avait sans effort atteint le toit d'un des immeubles.

Ned serrait les poings en pensant à Caligula Blackbart, cette crapule qui avait dû, en vivant cette séquence, s'amuser comme un fou, et en

trois dimensions. Il s'aperçut qu'il le détestait, comme jamais il n'avait détesté quelqu'un. Le zourglib vint se frotter contre sa jambe. Ned soupira et mit en marche son bracelet-émetteur-récepteur. Rien ne se produisit. Quelques petits coups sur le cadran et la ligne rouge s'alluma, indiquant toujours la direction du château. Là-bas se trouvait le cristal. Et aussi cette petite ordure coiffée de son casque électronique...

CHAPITRE VII

Les bonzes jouaient, et, dans la reconstitution du monde parallèle qu'ils avaient appelé Univers Deux, des milliers d'années avaient encore passé. Les hommes et les reptiles dinosauriens, d'abord envahis par les humanoïdes de Lugbhor, avaient fini par recouvrer leur liberté. Á présent, trois races bien distinctes peuplaient les différentes planètes habitables de la Galaxie : humanoïdes, hommes, et reptiles. Ces deux dernières races savaient aussi, maintenant, construire des astronefs pour se déplacer entre les étoiles. Des guerres terribles eurent lieu. La vieille civilisation de Lugbhor, elle, déclinait de plus en plus...

Sur Morbhor IV, la civilisation de robots se portait à merveille, parvenant à éviter toute invasion grâce à la puissance de son armement défensif...

Les bonzes imaginaient à toute vitesse, et la grande salle glacée résonnait des bourdonnements de leurs circuits. Quand un problème particulièrement compliqué se présentait, demandant le traitement d'un nombre de données beaucoup plus élevé qu'à l'ordinaire, les petits points de lumière violette, au centre de leurs yeux, s'éteignaient presque... Puis ils se mettaient à briller de nouveau, plus fort qu'avant. Avec une sorte de joie...

*

* *

Ned considéra la porte du grand château noir. Elle était aussi haute qu'une maison de quatre étages, et protégée par une herse de barres d'acier épaisses comme des troncs d'arbres. Un pont-levis y conduisait, abaissé au-dessus de larges douves pleines d'une eau verdâtre, dans laquelle se produisaient, ici et là, des remous inquiétants signalant la présence d'énormes bêtes. Ned contempla la surface un instant, et vit affleurer soudain un animal long d'une dizaine de mètres, au dos couvert d'écailles d'un brun-vert. L'allure générale de la bête, et surtout la queue aplatie, ne lui laissèrent aucun doute : un *gronk dolichocéphale*.

Les gronks dolichocéphales sont une race particulière de gronks, aquatiques. Semblables aux plésiosaures de la paléontologie de notre Terre, ils ont un corps ondulant, des pattes adaptées à la nage, et de terribles mâchoires.

Comme il se dirigeait vers le pont-levis, Ned remarqua, alignées parallèlement au bord de l'eau, une vingtaine de cabines bizarres, construites en matière transparente : on aurait dit des cabines

téléphoniques, mais elles n'avaient pas de plafond, et étaient inclinées environ de trente degrés par rapport à la verticale. Toutes penchaient en direction de l'eau.

C'étaient des machines à sous, qui avaient la réputation d'être assez généreuses. Mais c'était aussi des catapultes, car le plancher tout entier pouvait remonter très brutalement, couissant comme un piston entre les quatre parois transparentes. L'occupant de la cabine était alors projeté en l'air, puis retombait dans l'eau des douves.

Malgré cela – ou peut-être même pour cela, à cause de ces satanés gaz droguants répandus dans l'atmosphère – les gens se précipitaient pour jouer. L'amateur entra dans la cabine de son choix, ferma la porte qui se verrouillait automatiquement, mettait une pièce d'un demi-morbhordollar dans une fente, puis appuyait sur un bouton : à travers trois jolis petits écrans, il voyait défiler des fruits terriens : oranges, citrons, cerises, pommes, poires... et têtes de mort, sur fond de tibias croisés. Oui, bien sûr, la tête de mort n'est pas un fruit terrien, mais elle faisait pourtant partie de la liste, et plusieurs fois.

Si les trois oranges sortaient, c'était un prix de dix mille morbhordollars. Deux oranges suivies d'un autre fruit faisaient gagner mille M.D. Il y avait beaucoup d'autres prix, mais si les trois écrans affichaient chacun une tête de mort... alors c'était la mort. La cabine s'illuminait de sinistres lueurs vertes, en même temps que retentissait, reproduit par haut-parleurs, le cri du gronk dolichocéphale affamé, cri à vous glacer le sang et à vous dresser les cheveux sur la tête. Ce cri abominable avait quelque chose de presque humain et s'achevait par une sorte de ricanement dément. Puis la catapulte se déclenchait...

Comme Ned et le zourglib passaient près de la cabine n° 4, un moustachu, avec des cheveux teints en vert émeraude, vit sortir successivement les trois têtes de mort, affolé, yeux exorbités, il se mit à tambouriner sur la porte (verrouillée, hélas !) en criant : « NON ! ». D'après le ton de sa voix, on sentait qu'il voulait, par la pensée, tout annuler : il ne voulait pas être entré dans cette cabine. Il ne voulait plus avoir mis une pièce dans la fente. Quand l'horrible cri du gronk dolichocéphale affamé se fit entendre, le type se boucha les oreilles en tapant des pieds. Puis la catapulte fonctionna, avec un grand bruit d'air comprimé...

Projeté en l'air jusqu'à une bonne dizaine de mètres au-dessus de l'eau, le moustachu gesticulait comme un fou, donnant l'impression qu'il désirait revenir à son point de départ... Mais la nature ne s'en laisse pas conter, en ce qui concerne les lois de la balistique. Malgré toutes ses gesticulations, l'homme ne put empêcher son centre de gravité de décrire une parabole rigoureuse... qui s'acheva par un grand plouf dans l'eau verdâtre. Le gronks se précipitèrent. Quelques gros remous, et ce fut tout. *De profundis moustachibus.*

Ned se dirigea vers l'entrée du pont-levis, où il y avait un poste de garde. Là se tenaient une dizaine de gronks, exactement semblables à ceux qu'il avait vus à l'astroport : ceux-là étaient en uniforme de policier, bleu et or, et au sommet du crâne de chacun se remarquait un lecteur de cortex, cylindre métallique et brillant. Bien sûr, ces gronks-là n'étaient pas aquatiques, mais terrestres. Leur vrai nom était : gronks brachycéphales. En les voyant, le zourglib poussa un cri, et, de sa patte droite, agrippa le pantalon de Ned. Mais il continua à avancer courageusement.

Quand ils virent approcher le jeune homme, les gronks mirent la main au laser qu'ils portaient à la ceinture. Le plus grand d'entre eux s'approcha, et, d'un geste placide, pointa un appareil électronique vers le onzième bouton de la veste de Ned, qui se rappela qu'on lui avait collé-là un laissez-passer magnétique.

De sa patte griffue, le gronk montra la porte du château, en poussant, comme malgré lui, un long grognement caverneux. Ned comprit que si le reptile n'avait pas eu sur la tête son lecteur de cortex, il lui aurait sauté dessus pour le dévorer.

Ned répondit pas un petit salut amical et s'engagea sur le pont-levis. Il remarqua que les gronks ne faisaient rien pour empêcher le zourglib de passer, lui aussi. Soudain, il se sentit troublé par le caractère superficiel de ce contrôle : après tout, qu'est-ce qui l'aurait empêché d'échanger sa veste avec quelqu'un d'autre ? Perplexe, il avançait lentement, regardant avec surprise une partie de la herse qui s'escamotait, et puis, derrière une petite porte en acier, très épaisse, qui s'ouvrait. En baissant la tête, Ned et le petit animal entrèrent, puis le lourd battant métallique se referma. Ils étaient à présent dans une sorte de sas éclairé par des lampes d'un bleu profond... Intrigué par un froissement derrière lui, Ned se retourna et vit une série de diaphragmes de soie noire dissimuler progressivement la porte par laquelle il était entré.

Il se rappela que les rayons du soleil Morbhor entraînaient chez les femmes la mutation XYX. Et, Chasal le lui avait dit quand ils étaient montés dans son astronef, les femmes Blackbart étaient *non mutées*, ce qui voulait dire que *jamaïs* elles n'avaient été en contact avec les rayons de Morbhor. Tous les appartements Blackbart étaient climatisés, sans la moindre fenêtre.

À présent, devant lui, d'autres membranes de soie noire glissaient les unes sur les autres, découvrant une seconde porte d'acier. Quand il franchit celle-ci, les lumières du sas s'éteignirent, en même temps que s'allumait l'éclairage interne du château, dans les tons verts et violets. La seconde porte commença à se refermer dès qu'il fut entré dans le hall d'entrée, tellement immense qu'il en éprouva un sentiment d'agoraphobie. Ici, l'air était bizarrement vivifiant, excitant comme s'il

eût été enrichi artificiellement en oxygène. Lentement, Ned tournait sur lui-même en regardant dans toutes les directions : un décor moyenâgeux, des armures, des armes antiques, une cheminée au manteau très orné et assez grande pour y faire cuire un éléphant, des tentures, des tableaux majestueux, d'une facture classique, mais représentant des rêves de drogue. Et surtout, des statues hyperréalistes qui avaient l'air en cire. Partout. Dans tous les coins, et même sur les marches du grand escalier à double révolution. Il y avait là sûrement, représentés par robotsculpture, les quatre-vingt-sept Blackbart ayant trouvé la mort dans l'accident d'astronef du 14 Torturembre 2409.

Ned, étonné, déambula un moment dans ce Musée Grévin extraterrestre. La robotsculpture était une chose toute simple : le sujet était photographié simultanément, et sous différents angles, par plusieurs appareils photographiques, puis les clichés étaient soumis à un ordinateur qui recomposait le volume en trois dimensions. Ce volume était enregistré sur disquette informatique, de même que les couleurs. Ensuite cette disquette était introduite dans le boîtier d'un robot-sculpteur, robot à quatre jambes et quatre bras, qui, au milieu de son atelier, fabriquait en un temps record une effigie hyperréaliste. Aussi était-il rigoureusement impossible, sur une photo représentant côte à côte un personnage et sa robotsculpture, de reconnaître qui était le vrai et qui était le faux.

Le jeune homme ne pouvait s'empêcher de penser que les femmes Blackbart étaient dans l'ensemble très belles. Il reconnut la célèbre Anastasia, l'Eurasienne, sublime dans une robe du soir noire et argent. Elle avait des cuisses fabuleuses et une de ces poitrines... Lorsqu'il passa près d'elle, Ned, qui était un garçon très sérieux, se retint de laisser errer sa main sur ses rondeurs.

Puis il sursauta en voyant, quelques mètres plus loin, *Caligula*. Il se mit à réfléchir à toute vitesse. Qu'est-ce que cela voulait dire ? Caligula était VIVANT ! Dans ce cas, pourquoi son effigie était-elle ici, avec celles des victimes de l'accident ? Á moins que ce ne soit lui, en chair et en os, jouant à se faire passer pour son effigie ?

Sans jamais regarder en face ce détestable individu, Ned se débrouilla pour le contourner. Puis il avança subrepticement sa main vers le coude de Caligula. Diable ! Ces robotsculptures paraissaient décidément réelles. Même les minuscules rides de la peau étaient représentées, ainsi que les poils les plus fins...

Quand Ned toucha enfin, avec répugnance, le coude de Caligula, il se sentit soulagé : de la plasticire, froide et inanimée ! C'était bien une effigie.

Le dernier représentant mâle de la famille Blackbart avait quelque chose du renard, ou du rat. Son visage désagréable semblait, même au

repos, afficher des expressions contradictoires : le ricanement en coin du fourbe, le serrement de mâchoires du colérique, le vil sourire du flatteur, du menteur, et ce rétrécissement particulier des yeux, qui traduit si bien la haine ou le désir de vengeance...

Ned contemplait l'effigie de cette crapule en réfrénant son envie de la renverser d'un coup de talon en pleine figure. Était-il possible que ce salaud ait assassiné sa famille ? L'hypothèse avait été envisagée mais non retenue. Et si les Blackbart lui avaient interdit l'usage des supermen ? Et si Caligula, à cause de cela, avait réussi à saboter l'astronef ? Songeur, Ned se laissa tomber sur le tabouret d'un piano à queue de concert, et croisa ses bras sur le couvre-clavier. Là, environné de plantes vertes, il était à l'abri des regards ou des caméras éventuelles. Aussi actionna-t-il la mise en marche de son bracelet-détecteur. Rien. Mauvais contact. Mais quelques grincements de dents et quelques chiquenaudes plus tard, la ligne rouge s'alluma, indiquant la direction d'un couloir, tout au fond du hall. Ned se leva et se dirigea de ce côté-là, tout en regrettant de ne plus avoir de laser.

C'était un couloir étroit, aux murs gris, éclairé par des veilleuses bleues. De temps en temps, il y avait quelques marches d'escalier, qui toujours descendaient, et puis aussi des changements de direction. Souvent, Ned mettait en marche son bracelet, pestant quand la ligne rouge tardait à se montrer... Une fois renseigné, il repartait, avec le zourglib trotinant derrière lui. C'était toujours plus loin, toujours plus loin... Il lui semblait que la température devenait plus fraîche... Maintenant, à sa droite et à sa gauche, apparaissaient de grandes baies vitrées révélant l'intérieur de laboratoires robotisés, où des machines impressionnantes s'activaient, tandis qu'une myriade de voyants lumineux s'allumaient ou s'éteignaient. Juste après un virage à angle droit, il y avait un bas-relief dans le mur : c'était, grandeur nature, le visage de Caligula en train de rire, d'un rire vicieux, répugnant. Ses yeux, en verre étaient illuminés de l'intérieur par des petites lampes vertes qui clignotaient alternativement : gauche, droite, gauche, droite... Dans le fond de sa bouche flamboyaient des lueurs pourpres...

Un peu plus loin le mur était remplacé, sur une dizaine de mètres, par une grande vitrine, qui révélait un spectacle si étonnant que Ned s'arrêta et se rongea l'ongle de l'index droit avec perplexité.

Derrière cette vitre il y avait une prairie verte, des buissons... et un ciel comme celui de la Terre, bleu avec des nuages. Sortant de l'un d'eux, le soleil se montra : c'était tout à fait celui de la Terre, avec sa belle lumière dorée. Ned mit un certain temps à réaliser que ce paysage tenait dans une salle d'environ vingt mètres sur quinze, et dans les cinq mètres de hauteur. L'herbe était réelle, mais le ciel et le soleil n'étaient que des phénomènes lumineux créés sur la surface du

plafond et des murs, probablement par des millions de luminophores électroniques. L'illusion était parfaite : les nuages se déplaçaient vers la gauche, poussés par le vent, en se déformant et en s'effilochant. Il fallait vraiment fournir un gros effort pour deviner la forme de la salle, surtout que ses coins étaient, exprès, arrondis.

Mais les personnages qui occupaient cet espace imaginaire avaient véritablement de quoi surprendre. C'étaient des jeunes femmes non mutées, toutes nues, et admirablement faites. Elles marchaient dans l'herbe à quatre pattes, en utilisant leurs genoux comme appui postérieur principal. Sur leur front, il y avait des cornes de vache. Des cornes qui, sans l'ombre d'un doute, étaient greffées directement sur l'os frontal.

Paisiblement, les femmes-vaches broutaient l'herbe, la mâchaient, et l'avalait, avec un plaisir évident. Des biochimistes avaient pu très facilement mettre au point une herbe-aliment-complet, possédant tous les éléments nutritifs nécessaires, songea Ned.

Et puis, du ciel imaginaire, la pluie se mit à tomber. Les gouttes ruisselèrent sur les corps nus des femmes qui meuglèrent. La puissance et le réalisme de leurs cris indiquaient qu'elles avaient, à coup sûr, subi une opération modifiant leurs cordes vocales. Mais plus inquiétant était le naturel avec lequel elles assumaient leur condition de vache : cela laissait entendre une opération du cerveau, ou, du moins, l'utilisation de drogues. Sûrement, cela aussi était l'œuvre de Caligula.

Cependant, les femmes-vaches avaient l'air parfaitement heureuses. Toutes étaient aussi belles que les pin-up des magazines, mais dans un genre plus épanoui. Leurs seins, plus lourds. Leur croupe, plus accentuée. À présent, il faisait de l'orage : de grands éclairs zébraient le ciel imaginaire, et le tonnerre retentissait. Ned s'aperçut avec surprise que la pluie tombait maintenant en biais. Il y avait aussi du vent, dans cet espace fictif... Une soufflerie devait être dissimulée quelque part.

Le soleil revint. La prairie prit une magnifique couleur d'un vert presque lumineux, et les femmes se remirent à brouter l'herbe. Plus belles que jamais, avec leurs cheveux mouillés et leurs cuisses, fesses, pleines de perles de pluie, elles exhibaient leurs sexes aux lèvres charnues et à la fente rose. Ned, constatant qu'il avait un début d'érection, s'efforça de le combattre en pensant à des choses tristes, car c'était un garçon extrêmement sérieux.

Soudain, les buissons remuèrent, et leurs feuilles brillantes, toutes dégoulinantes d'eau, s'écartèrent pour livrer passage à une nouvelle créature. C'était un minotaure, c'est-à-dire un homme à tête de taureau. Comme les femmes, il marchait à quatre pattes, sur ses mains et ses genoux. Sa tête cornue avait un pelage noir, et son corps,

particulièrement musclé et bronzé, était couvert d'une toison noire sur la poitrine. Ses bras et ses jambes étaient également très velus. Sur ses flancs était tatoué, en grandes lettres d'un vert très sombre :

SUPER-LOVER

Entre ses cornes brillait un lecteur de cortex.

Ned comprit que c'était, là encore, un des monstres mi-organiques mi-électroniques de Caligula Blackbart.

Le minotaure se pavana quelques instants, puis, levant la tête vers le ciel, poussa un formidable meuglement. Aussitôt le soleil se déplaça vers l'horizon, en accéléré. Il y eut quelques instants d'un couchant somptueux, avec nuages rougeoyants, puis la nuit tomba et une lune exagérément bleue vint se placer au zénith. Le minotaure meugla encore. Ensuite, il s'avança derrière la plus belle des femmes, il lui lécha longuement le sexe, comme font les taureaux aux vaches. En même temps son pénis entraînait en érection, atteignant en peu de temps une longueur et un diamètre véritablement exceptionnels. Enfin, l'homme-taureau monta sur la femme-vache et la pénétra d'un grand coup de reins. La femme meugla de contentement et ils commencèrent à faire l'amour.

Là-haut, la fausse lune augmentait spasmodiquement d'éclat, comme pour accompagner les élans lancinants de leur plaisir. Tous deux approchaient de l'orgasme, cela se devinait. Le minotaure besognait comme un fou, en poussant des « Meuh ! » graves et rauques, et en caressant, de ses mains humaines, les merveilleux seins de la femme qui pendaient, lourds et gonflés. De plus en plus fréquemment, les éclairs apparaissaient dans le ciel. Quand ce fut l'orgasme, il y eut un brutal déchaînement d'éclairs éblouissants. La femme meugla. Puis l'éclairement de la lune baissa graduellement, jusqu'à la nuit totale.

Ned se remit en marche, et se demanda, en pensant à la mission dont il était chargé : « Est-ce que je perds mon temps ? » Et il se répondit sincèrement : « Non ! » Il y avait souvent des coups durs dans ce métier dangereux, et s'en sortir était la plupart du temps une question d'instinct. Ned croyait que l'instinct avait besoin d'être alimenté par des rêvasseries : voilà pourquoi, dans toutes ses missions, il suivait un peu le chemin des écoliers. Voilà pourquoi, peut-être, il était encore en vie. Jusque-là, il n'avait pas connu un seul échec.

Une chose l'ennuyait : la trop grande facilité avec laquelle il déambulait dans ce château. Était-il observé ? Et puis aussi, ce contrôle ridicule du onzième bouton de sa veste n'avait vraiment pas de sens.

Juste comme il songeait à cela, un gronk en uniforme de policier apparut dans le couloir, et le zourglib, effrayé, se cramponna à la jambe gauche de Ned. Le gronk leva énergiquement sa main griffue,

écaillée, et grogna en montrant ses grandes dents dinosauriennes, comme pour dire : « Un instant, s'il vous plaît ! » Ned, afin de gagner du temps, lui montra le onzième bouton de sa veste, qui, il l'avait remarqué, était situé juste au-dessus de la couture d'une poche. Mais cela ne sembla pas plaire au reptile, qui grogna épouvantablement, comme s'il voulait dire :

— Alors, on s'fout d'ma gueule, hein ?

Ned, très gêné, sourit du mieux qu'il put, en pensant de toutes ses forces :

— Mais non, pas du tout, monsieur l'agent !

Le gronk ouvrit à moitié ses mâchoires redoutables, plus puissantes que celles d'un lion, et Ned commença à se sentir inquiet. Soudain, un petit déclic très net se fit entendre, venant du lecteur du cortex. Aussitôt, le reptile dinosaurien redevint à cent pour cent professionnel. Il pointa vers le onzième bouton son appareil de contrôle, hocha la tête, puis salua d'une manière sûrement réglementaire : en faisant, de sa main droite, une sorte de salut militaire, et en claquant, d'un coup sec, sa queue reptilienne sur le sol. Enfin, il s'en alla.

Ned mit le contact de son bracelet-détecteur, en donnant un petit coup de poing sur le mur pour faire apparaître la ligne rouge, qui indiqua toujours la même direction. Il fallait donc continuer à suivre ce couloir.

Plus loin, Ned remarqua, sur sa gauche, une immense vitrine qui donnait sur un laboratoire de chimie, où une trentaine de robots étincelants étaient au travail devant des milliers de tubes à essais et de flacons de toutes les couleurs. Encore plus loin, se trouvait une autre vitrine, qui donnait sur un spectacle absolument inattendu en ce lieu : *une exposition de peinture...*

CHAPITRE VIII

C'était une grande salle aux murs d'un gris neutre. Les toiles exposées étaient luxueusement encadrées. Ned ne put s'empêcher de jeter un coup d'œil, car il aimait beaucoup la peinture, qu'il pratiquait un peu, en amateur. Á Paris, il allait régulièrement voir les expositions internationales. Là-bas, il trouvait que de nombreuses toiles étaient vraiment surprenantes. Beaucoup lui faisaient éprouver des impressions très bizarres, un peu comme celles que provoquent les rêves.

Mais ici, aucune hésitation n'était possible : les œuvres exposées ne valaient strictement rien. C'était du mièvre, de l'inabouti, du velléitaire, du soporifique. Même les couleurs étaient désagréables, grises, comme salies.

Dans la salle se tenaient une vingtaine de types en smoking, qui avaient l'air de s'ennuyer à périr. Tous portaient un numéro, écrit en violet sur le revers de leur habit. Et tous portaient un lecteur de cortex, à peine visible entre leurs cheveux. Plus loin, et du même côté du couloir, une deuxième vitre, éclairée elle aussi, attira l'attention de Ned, qui se rendit dans cette direction.

La première chose qu'il vit fut un corps d'androïde, sans sa tête. Un corps en smoking, avec un cousu sur le revers gauche, un grand badge où se lisait :

SUPER-PEINTRE

De nombreux fils électriques sortaient à la place du cou. Plus loin, deux robots étaient occupés à effectuer des réglages sur la tête du même androïde, dont Ned ne voyait pour l'instant que les cheveux. Puis ils rentrèrent les fils qui dépassaient, serrèrent des vis, et mirent la tête en place : comme Ned s'y était attendu, c'était celle de Caligula. L'androïde prit vie, soudain, battit des cils, puis se mit debout. Les deux robots se penchèrent respectueusement, et l'un d'eux déclara, d'une voix lente, monotone :

— Vos admirateurs sont déjà là, Maître.

Le robot qui avait parlé s'inclina de nouveau, puis sortit à reculons, avec des cliquetis et des grincements métalliques. Parvenu à la porte qui donnait sur la salle d'exposition, il se retourna et prononça avec force, à l'intention des types aux smokings numérotés :

— Messieurs, voici le Maître. Voici Caligula Blackbart, dont l'immense talent illumine le monde de la peinture moderne. N'oubliez

pas qu'un prix de cinquante mille morbhordollars récompense l'admirateur qui manifestera le plus d'enthousiasme envers l'œuvre immortelle de Maître Caligula Blackbart, le plus grand peintre de tous les temps.

Puis le robot se retira, et, sûr de lui, dominateur, Super-Peintre fit son entrée, tenant négligemment un long fume-cigarette en or massif. Ned remarqua que Caligula avait fait donner à l'androïde une taille très supérieure à la sienne, d'au moins quinze centimètres.

Aussitôt, les « admirateurs », des types que les gronks avaient enrôlés de force, ici et là dans la ville, se mirent à regarder les toiles minables, et à s'extasier éperdument :

- Oh ! Mais c'est admirable !
- Quelle rigueur, dans la composition, n'est-ce pas ?
- Oui ! Il n'y a aucune sortie possible.
- Ça prend au ventre !
- Quelle musicalité, dans les frottis !
- Quelle pâte !
- Quelle syntaxe ! Quelle algèbre rigoureuse !
- Ces harmonies de couleurs sont dé-lec-tables.

Mais le Maître ne prêtait que peu d'attention à ce qu'ils disaient. Beaucoup plus simplement, il surveillait un grand écran vidéo, sur lequel s'affichaient les résultats transmis par les lecteurs de cortex : cet écran représentait toute une série de cadrans, numérotés de un à vingt-deux (c'est-à-dire deux fois le chiffre sacré) et correspondant aux vingt-deux admirateurs. En comparant les numéros inscrits sur les smokings à ceux mentionnés sur l'écran, le Maître se faisait une petite idée de son public. Nul ne pouvait tricher avec son lecteur de cortex, qui indiquait sur l'écran le niveau d'excitation *réellement* ressenti. Chaque cadran comportait, dans sa partie gauche, une zone rouge. Si l'aiguille du cadran numéro 10 descendait jusque dans la zone rouge, alors... c'était la mort pour l'individu dont le smoking portait le numéro 10.

Ainsi l'aiguille concernant le numéro 17 ne cessait de descendre... Le n° 17 était un gros type aux cheveux blancs, du genre intellectuel. Il était debout devant une toile abstraite inintéressante, qui avait l'air de figurer un empilement de mollusques grisâtres et avariés. Le Maître se dirigea vers lui et lui demanda en souriant, de sa voix la plus suave :

- Eh bien ? Cette toile vous plaît-elle, mon ami ?

Le type aux cheveux blancs se tourna vers lui. Visiblement il en avait assez de cette exposition de croûtes hyperdébiles. Mais il se doutait bien qu'il ne devait, à aucun prix, dire ce qu'il pensait...

- Euh, oui, bafouilla-t-il. C'est très beau. Très beau, vraiment.
- Et ces couleurs ? Qu'en pensez-vous ?

— Ravissantes. Très réussies. Quelle science des mélanges ! Quelle matière ! Quelle...

Mais le Maître le prit par le coude, puis le fit pivoter doucement vers l'écran vidéo, en lui montrant du doigt le cadran n° 17 : *l'aiguille était entrée dans la zone rouge...*

Alors le type aux cheveux blancs laissa éclater sa colère, tapa du pied, et hurla :

— Et alors ? C'est ma faute, à moi, si votre peinture c'est de la merde ?

Le Maître lui répondit par un long ricanement sadique et méprisant. Utilisant son fume-cigarette d'or comme une sarbacane, il visa le ventre du type aux cheveux blancs et souffla d'un coup puissant et très sec. Le projectile empoisonné causa immédiatement la mort du bonhomme, qui tomba comme une masse. Deux robots survinrent, portant une plaque d'acier d'environ un mètre sur deux, entourée de moulures dorées formant un cadre, luxueux comme tous les cadres des autres toiles. Promptement, ils posèrent leur plaque par terre, à plat, puis saisirent Cheveux Blancs et le déposèrent en plein milieu. Cela fait, ils s'inclinèrent et se retirèrent. Un troisième robot fit son apparition, muni d'une palette de peintre : mais, au lieu des couleurs, cette palette ne portait que des projectiles pour le fume-cigarette-sarbacane, tous bien rangés dans des alvéoles en demi-cercle. Le robot s'inclina et annonça :

— Votre palette, Maître.

D'un geste élégant, l'androïde en smoking prit un des projectiles rouges, qui contenait, en beaucoup plus concentré, le principe des concrétions du mammoth-sarbacane. Il visa le cadavre et tira. Immédiatement, le protoplasme de Cheveux Blancs se gonfla bizarrement, comme s'il se mettait à bouillir, et se boursoufla de grosses bulles. Encore cinq projectiles rouges furent tirés : le corps entier se liquéfia progressivement, et, avec des borborygmes glougloutants, coula sur toute la surface de la plaque d'acier, jusqu'au cadre en moulures dorées.

— Eh bien, passons aux couleurs, maintenant, fit le Maître, d'un ton inspiré.

Sa main aristocratique saisit le premier projectile colorant, à la phthalocyanine de cuivre. Il tira. Une splendide tache d'un vert bleuté s'épanouit, teignant ce qui restait du pied gauche de Cheveux Blancs.

Les « admirateurs », horrifiés, contemplaient en silence cette scène étrange. Un nouveau projectile, au phosphate de cobalt, colora en violet le pied droit, dont on reconnaissait encore la forme, malgré sa dissolution avancée. Puis le Maître mitrilla avec du sulfure de cadmium (d'un très beau jaune), de la quinacridone (d'un pourpre étonnant), et enfin avec divers pigments azoïques, diazoïques, et

carbazoïques. Le protoplasme qui continuait à glouglouter mélangeait toutes ces couleurs.

— Le vernis, maintenant ! s'écria le Maître, du ton impérieux de celui qui est saisi par la fièvre créatrice.

— Voilà, Maître, fit le robot en s'inclinant, et en lui tendant une très grande bouteille.

Super-Peintre versa deux litres d'un vernis acrylique à prise quasi instantanée. Au bout de quelques secondes, toute la surface colorée se trouva recouverte d'une carapace épaisse, aussi transparente et dure que du verre. Les robots se précipitèrent, soulevèrent l'œuvre, et l'accrochèrent au mur, en un endroit où se trouvaient déjà deux crochets très solides. Gravement, le Maître saisit un marqueur indélébile et signa : Caligula Blackbart. Un des robots s'inclina, puis dit :

— Puis-je vous demander respectueusement, Maître, si vous souhaitez donner un nom à cette nouvelle œuvre capitale et primordiale ?

— Euh... Oui. Appelez-la donc... euh... « Méditation glauque, dans la froidure d'un matin de Souïembre pluvieux ».

— Heureux choix, Maître.

Le robot alla chercher un graveur-ordinateur, engin de petites dimensions, dont il programma rapidement le clavier. Très peu de temps après, le titre était écrit sur le cadre, en belles lettres finement ornementées. Super-Peintre, souriant chaleureusement, s'adressa alors à son public :

— Eh bien, mes chers amis, comment trouvez-vous ma dernière toile ?

Verts de frousse, les bonshommes en smokings numérotés se rassemblèrent et contemplèrent l'horreur encadrée : au milieu d'un barbouillage innommable, on reconnaissait encore une main, un pied, et deux yeux, qui regardaient chacun dans une direction différente.

— EH BIEN ? tonna Super-Peintre d'une voix fracassante.

— Oh ! Mais c'est merveilleux, Maître.

— Quelle composition exceptionnelle !

— Quelle synthèse éblouissante !

— Quelle puissance évocatrice !

— Quelle pâte !

*

* *

Ned décida qu'il en avait assez vu et se remit en marche. Á son avis, les choses allaient mal tourner pour les admirateurs en smoking, car la dernière vision qu'il avait eue de l'écran vidéo était *catastrophique* : TOUTES les aiguilles étaient descendues dans la zone rouge... Le zourglib poussa un soupir, comme s'il appréhendait, lui aussi.

De mauvaise humeur, Ned pensa à Caligula. Ainsi ce triste individu devait enfin se sentir *quelqu'un*, maintenant qu'il vivait, à distance, les aventures de ses supermen. Il devait enfin se sentir libéré de ses complexes, ce sombre fils à papa qui n'aurait même pas été capable de comprendre le « b a ba » de l'extraordinaire technologie dont il héritait.

Agacé, Ned mit le contact de son bracelet, et le léger coup de poing qu'il donna sur le mur pour faire s'allumer la ligne rouge était peut-être, cette fois-ci, *un petit peu trop fort...* Elle apparut bien, la ligne rouge, mais une fraction de seconde plus tard, ELLE S'ÉTEIGNIT D'UN SEUL COUP... Ned, affolé, comprit ce que cela risquait de signifier : *l'échec*. L'échec de sa mission... Son premier échec...

Anxieusement, il donna d'autres petits coups de poing sur le mur, puis remua la main comme s'il était affligé de la maladie de Parkinson. En vain.

Un sentiment de catastrophe l'envahit. Il s'assit par terre contre le mur. Automatiquement, comme toujours en cas de coup dur, la partie cartésienne de son cerveau se mit en veilleuse, et son instinct prit le relais.

Il resta prostré un court moment, puis se leva et se mit à courir, sans forcer, et sans faire aucun bruit. Le temps lui paraissait se dérouler au ralenti, microseconde par microseconde. Quand il arriva à un croisement de couloirs, il s'arrêta et demeura un instant immobile, comme s'il écoutait intensément. Il partit dans celui de droite, toujours courant, toujours silencieux. Un nouveau croisement : il stoppa encore, et eut l'impression que des milliers de circuits incompréhensibles s'établissaient dans sa cervelle. Il prit cette fois à gauche, descendit un escalier et parvint à un couloir beaucoup plus large, aux murs peints en blanc, et avec, sur le côté droit, une longue série de portes à double battant. Sur tous les battants de gauche, il y avait une petite fenêtre. Derrière lui, le zourglib arrivait en courant, essoufflé.

Dans la première salle, se trouvait une seule machine robotisée, mais aussi grosse qu'une locomotive. Dans la seconde salle, une série d'appareils ayant l'allure de transformateurs. Dans la troisième, un laboratoire automatisé. Mais, dans la quatrième, le spectacle était si étrange que Ned poussa la porte et entra.

Des êtres humains, habillés de blouses blanches, travaillaient activement, soigneusement. Leurs mains habiles maniaient des éprouvettes et de minuscules fioles. Les regarder s'activer était une véritable épreuve, pour les yeux et pour l'entendement : *car ils n'avaient plus de tête*, mais, à la place, un ordinateur pourvu d'un écran et d'un clavier...

Quant au personnage qui surveillait l'ensemble de la salle, lui,

c'était encore pire : il n'avait plus que sa tête, une tête avec une barbe et des cheveux blancs, posée au sommet de toute une machinerie compliquée, constituée de tubes, réservoirs, boîtiers, fils électriques, appareils en métal brillant dont le niveau de technologie médicale devait être faramineux, et tuyaux en matière plastique, qui entraient directement par le cou. Le cou avait été tranché net, et la zone de coupure était obturée, avec grand soin, par une gelée translucide, d'un très beau vert bleuté. La tête tourna ses yeux vers Ned, et, simultanément, des lettres lumineuses se formèrent sur un écran, placé juste à côté.

— Bonjour, monsieur. Que me vaut l'honneur de votre visite ?

Ned, abasourdi, comprit qu'il devait répondre.

— Mais... il me semble que je vous connais, monsieur. N'êtes-vous pas André Lefebvre, le célèbre chimiste ?

De nouveau, des lettres lumineuses apparurent.

— C'est exact. Sur Terre, tout le monde doit me croire mort. Vous êtes la première personne que je vois, depuis qu'ils m'ont mis ici, ou plutôt, depuis qu'ils ont mis ma tête ici !...

— On croit qu'effectivement vous avez eu un accident pendant votre voyage de retour, il y a un peu plus d'un an de cela, si je me rappelle bien. Et vous étiez avec plusieurs autres savants. Sont-ils, comme vous...

— Oui, ils sont là, tous dans ce couloir. Ou du moins, leurs têtes sont là...

Ned réfléchit à toute vitesse : Caligula s'était rendu coupable du rapt de plusieurs chercheurs célèbres, venus sur Morbhor IV à la faveur d'un programme d'échanges culturels. Sans doute les obligeait-il maintenant à faire de la recherche pour lui. Une autre chose lui apparaissait clairement : si Caligula savait qu'il avait trouvé ces chercheurs – et vraisemblablement, il le savait – alors il ne sortirait jamais vivant de ce sinistre grand château noir.

— Et ces gens dont on a remplacé la tête par un ordinateur ? Ils sont originaires de la ville, n'est-ce pas ?

— C'est cela. Avec ce système, ils sont devenus des travailleurs spécialisés, très capables. L'ordinateur remplace tous les influx nerveux venus du cerveau, et toutes les fonctions chimiques, comme celles de l'hypothalamus, sont accomplies par un synthétiseur chimique. Ils n'ont plus de bouche, mais une prise pour un liquide nutritif spécial. Notre (hélas !) maître, Caligula Blackbart, un jour qu'il était défoncé au H27 Super-Fuzz Spécial, a eu cette vision d'une humanité parfaite, d'après lui : les citoyens ont un ordinateur à la place de la tête, et les cadres n'ont plus que leur tête. Voilà pourquoi nous sommes comme vous voyez...

Le chimiste paraissait heureux de parler – ou plutôt, d'écrire – à

quelqu'un. Sa vie ne devait pas être drôle, malgré sa passion pour ses recherches. Il reprit :

— Savez-vous comment je peux écrire sur l'écran ? Et savez-vous ce qu'est un membre fantôme ?

— Si, par exemple, un manchot a l'illusion de posséder encore son bras, c'est cela un membre fantôme, n'est-ce pas ?

— C'est exact. Ainsi, je *sens* mes mains. Je les sens exister sur le clavier d'une machine à écrire, que je connais par cœur. Par contre, je ne sens plus du tout le reste de mon corps. Sans doute, « ils » ont trafiqué les aires sensibles de mon cerveau. Quand je me suis réveillé ici, le premier jour, avec mes mains invisibles sur le clavier d'une machine à écrire invisible elle aussi, j'ai cru devenir fou...

— Monsieur Lefebvre, demanda Ned soudain. Avez-vous entendu parler d'un bouchon de carafe, en quartz, à l'intérieur duquel seraient enregistrés les plans d'une arme surpuissante ?

— Oui. On m'a déjà beaucoup interrogé sur ce sujet, mais je ne sais rien. Jean-Pierre Granger a inventé ici cette arme, et il a voulu cacher les plans en attendant de trouver un moyen de contacter Yves Chasal. C'était avant que Caligula n'ait eu l'idée de nous transformer en têtes sans corps. Il est allé cacher son cristal quelque part, mais en revenant, il a rencontré un gronk dont le lecteur de cortex était tombé en panne, si bien qu'il s'est fait dévorer.

— Savez-vous, monsieur, si vous ou un de vos amis pouvez réparer ce bracelet-récepteur, qui ne fonctionne plus ?

— Moi, non, mais Elton Epstein, oui, sûrement. C'est un super-crack de l'électronique. Son atelier est la dernière porte en sortant d'ici, sur la droite. Mais, entre nous, Epstein est devenu un peu bizarre, depuis qu'il n'a plus que sa tête. Rien ne l'intéresse plus, sauf les problèmes scientifiques.

— Eh bien, c'est parfait. Je vais aller le voir. Merci beaucoup, monsieur Lefebvre.

Ned salua de la main, le plus gentiment qu'il put, et sortit dans le couloir. Là, il s'immobilisa, stupéfait. Á deux mètres de lui, sur sa droite, il y avait une sorte de rat. Absolument énorme : tout noir, moustachu, avec une queue d'au moins cinquante centimètres. Ses canines hypertrophiées donnaient à penser que c'était un animal local, originaire de cette planète. Mais ce qu'il y avait de plus troublant était, brillant, fixé sur le sommet du crâne de la bête, un lecteur de cortex. Ainsi, Caligula savait...

Dès qu'il aperçut le rat, le zourglib entra dans une crise de fureur. Le rat s'enfuit à toute vitesse, et le petit ours vert courut après lui. Ned écouta décroître les échos de la poursuite dans les couloirs : cris, grattements frénétiques de griffes sur le sol. Puis le jeune homme retomba dans ses pensées et se rendit à l'évidence : les données du

problème n'étaient pas changées, et essayer de réparer son bracelet était ce qu'il avait de mieux à faire. Il courut jusqu'à la dernière porte à droite, et frappa.

— *Come in !* lança une voix nasillarde.

Il entra. Face à lui, le visage d'Elton Epstein était verdâtre, inexpressif. Sa tête coupée était posée au sommet d'appareils électriques, mais *elle avait parlé*. Ned vit qu'un soufflet en accordéon, mû par des pistons commandés électriquement, se raccordait au larynx par un tube de plastique gris.

— Bonjour, monsieur, dit Ned en anglais. Je viens de la part de monsieur Lefebvre, et...

— Y a-t-il un problème scientifique qui vous préoccupe ?

— Euh... oui... Ce bracelet-détecteur est en panne. Est-ce que par hasard vous pourriez...

— Ah-ah ! fit Epstein, visiblement intéressé.

Il tendit les mains. Deux mains de métal, au bout de deux bras métalliques, sortirent du bizarre échafaudage qui portait la tête. Ned comprit que c'était ses nouvelles mains : des mains à cinq doigts, mais beaucoup plus petites, plus fines, et bien plus adaptées aux travaux électroniques que les mains humaines.

Ned détacha son bracelet et le lui donna.

— Ça, c'est du ressort de Joey, fit Epstein. Hey ! Joey ! *What about fixing that ?*

Un bruit de ferraille se fit entendre dans le coin gauche de l'atelier. Joey, un robot monté sur quatre roulettes orientables, s'approcha et dit, d'une voix encore plus nasillarde que celle de son maître :

— *Yeah ! Give me. I'll see.*

Tenant le bracelet dans sa main gauche, Joey sembla réfléchir un moment. Il approcha son index droit, duquel sortit un minuscule tournevis électrique. Le boîtier du bracelet fut rapidement démonté, puis Joey se livra à quelques tests avec de minuscules aiguilles qui jaillissaient du bout de ses doigts. Les deux électroniciens échangèrent quelques phrases pleines de termes techniques, et pour finir, Epstein déclara :

— Voilà. Un des microprocesseurs ultraminiaturisés, qui a été endommagé par un choc, est irréparable. Il y a deux solutions : nous pouvons refaire le même, mais cela nous demandera au moins quinze heures. Ou bien nous pouvons le remplacer par un autre que nous modifierons un peu. Celui de votre bracelet est tellement petit, que pour le remplacer : je n'en vois qu'un seul, dans tout le château : il est placé à l'intérieur du saxophone-sex des Princesses Nostalgiques. Êtes-vous pressé ?

— Je crois bien que oui, répondit Ned.

— Dans ce cas, je vous suggère cette deuxième solution, qui ne

prendrait en tout qu'une petite heure. Les Princesses vous prêteront certainement leur saxophone-sex, mais d'abord, il faudra que vous vous prêtiez à leurs caprices...

Là, le visage cadavérique d'Elton Epstein ébaucha l'amorce d'un sourire égrillard, puis redevint sérieux. Ned se demandait qui étaient les Princesses Nostalgiques, et ce qu'était un saxophone-sex.

— Vous avez raison, dit-il. La deuxième solution est sûrement la meilleure. Mais où puis-je trouver les Princesses Nostalgiques ?

— En sortant d'ici, continuez sur la droite. Vous arriverez à un escalier. Descendez deux étages, et vous verrez un embranchement de trois couloirs, dont un aux murs tout roses. Prenez le couloir rose : la porte des Princesses est la grande tout au fond. Vous ne pouvez pas vous tromper.

— Merci beaucoup, dit Ned. À bientôt !

Il sortit, tourna à droite, repéra l'escalier, descendit les deux étages, et aperçut le couloir rose, dont il admira l'entrée en forme d'arc ogival, décorée sur les deux côtés par de somptueuses tentures plissées, roses également. La clef de voûte, d'un rose plus agressif, saillait légèrement entre des replis sinueux sculptés dans la pierre. Ned entra. Ce couloir, dont la section était ovale, avait une paroi d'un rose lumineux qui paraissait, au toucher, étrangement lisse, comme humide. La porte du fond était une splendeur, rose pâle, et toute ornée de moulures sinueuses. Ned appuya sur le bouton de sonnette, d'un rose cru, et le sentit, sous son doigt, entrer doucement en érection.

La porte s'ouvrit aussitôt. Devant lui se tenait une jeune fille de dix-neuf ans environ, merveilleusement belle, et vêtue seulement d'une longue robe transparente, qui laissait voir la pointe de ses seins et le triangle sombre de son pubis. C'était aussi troublant que si elle eût été toute nue. Ce que Ned voyait de l'intérieur de l'appartement le surprenait également beaucoup : quel luxe fou ! Le living-room était plus grand qu'un hall de gare, avec d'immenses fausses fenêtres aux formes compliquées, arborescentes. Partout, des plantes vertes, des tapisseries, des lustres de cristal, des aquariums avec des poissons multicolores, et des instruments de musique archaïques. Il y avait un piano de concert, une harpe, un violon, une flûte, une guitare, une clarinette, un saxophone (LE saxophone !), une contrebasse, un trombone à coulisse, une trompette, un violoncelle, un vibraphone et un harmonica. Mais pourquoi diable des fils électriques sortaient-ils de tous ces instruments ?

Ned reporta son regard sur le visage de la jeune fille, visage aussi charmant et aussi expressif que celui des plus belles actrices de cinéma. La délicieuse créature lui sourit et lui dit :

— Bonjour ! Entrez ! Je m'appelle Cynthia Blackbart.

Il entra et la porte se referma automatiquement derrière lui, avec un

claquement de coffre-fort. Immobile, ravie, Cynthia le regardait avec tant de convoitise qu'il se demanda si elle n'allait pas le dévorer tout cru. Soudain, il se rappela ce qu'avait dit Elton Epstein : « *Il faudra d'abord que vous vous prêtiez à leurs caprices* ».

Ned se demanda dans quelle galère il s'était encore embarqué.

CHAPITRE IX

Les bonzes poursuivaient leurs rêves électroniques. Entre les planètes peuplées par les hommes et celles occupées par les affreux reptiles, c'était la guerre... Sur Morbhor, tout allait bien pour la civilisation des robots. C'était le cas de le dire : tout baignait dans l'huile... Grâce à leur puissance de feu exceptionnelle, les robots repoussèrent sans effort une attaque de la flotte reptilienne. Un grand nombre d'astronefs furent détruits, et de hideux squelettes reptiliens, pleins de dents pointues, de griffes, de plaques osseuses et d'apophyses hypertrophiées, se mirent à dériver entre les étoiles...

*

* *

Sortant de derrière des plantes vertes, une autre jeune fille apparut, vêtue elle aussi d'une robe transparente. Elle s'étira voluptueusement, jeta sur un divan le livre qu'elle lisait, et s'avança en souriant vers Ned, visiblement très heureuse de le voir.

— Voici ma sœur Sonya, dit Cynthia.

Sonya, qui paraissait âgée de vingt ans, était peut-être encore plus belle. Plus mûre, plus potelée, et avec un sourire plein de fossettes ensorceleuses. Ned serra successivement les mains des deux sœurs, se déclara ravi de faire leur connaissance, puis dit qu'il s'appelait Ned Lucas, et qu'il était le secrétaire d'Yves Chasal, un ami de Caligula. Il demanda aussi si par hasard il ne pourrait pas leur emprunter, juste pour un moment, leur saxophone-sex.

Cynthia et Sonya sautèrent sur l'occasion pour lui expliquer que d'abord elles voulaient absolument qu'il leur fasse essayer leur nouveau *piano-sex*, couplé à un nouvel ordinateur absolument inouï, et à un logiciel carrément divin. Elles mouraient d'impatience et ne pouvaient plus attendre. Leur frère Caligula, auquel elles téléphonaient de temps en temps, avait promis d'envoyer des gronks en ville pour leur chercher des condamnés à mort jeunes et beaux, mais voilà trois jours qu'elles se morfondaient...

Elles parlaient et gesticulaient toutes les deux à la fois, irrésistiblement persuasives avec leurs voix aux inflexions cajolantes et leurs grands yeux pathétiques. Ned comprit qu'il ne pouvait pas dire non, mais demanda :

— Qu'est-ce qu'un piano-sex ?

Cynthia le lui expliqua : elles adoraient la musique archaïque, datant d'au moins cinq ou six siècles, et, ajouta-t-elle en rougissant

légèrement, elles adoraient l'excitation sexuelle. Les instruments de musique-sex leur permettaient de combiner les deux, à condition d'avoir un partenaire masculin. Le piano-sex, par exemple. Voilà : Sonya, ou elle-même, joue au piano un morceau de musique archaïque, et les qualités du jeu, de l'interprétation, sont jugées par un ordinateur, qui est relié par câble électrique à un électrovagin. Plus la pianiste joue bien, plus le sexe de l'homme, placé, bien sûr, dans cet électrovagin, est excité, soit par des mouvements de contraction ou de va-et-vient, soit par de petites décharges électriques. Les réactions du sexe de l'homme sont alors enregistrées par l'électrovagin, et transmises à un électropénis, qui, lui, est introduit dans le vagin de la pianiste. Le plaisir sexuel est très intense pour les deux partenaires, et à cela s'ajoute le plaisir artistique, naturellement.

— Vous êtes d'accord, n'est-ce pas ? conclut-elle en couvant Ned de ses grands yeux pleins de promesses.

— Bon, eh bien, d'accord, fit Ned.

Radieuses, les deux jeunes filles le considérèrent avec l'intérêt d'un chat affamé pour un plat de *fuzz-ronron*.

— Nous tirons à pile ou face, comme d'habitude ? demanda Sonya à sa sœur.

— Je prends pile, dit Cynthia.

Ce fut face... Sonya poussa un petit cri de joie et avança sa main vers la braguette de Ned...

— Vingt-trois centimètres de long, je parie, murmurait Cynthia, en extase... Et cinq ou six centimètres de diamètre... Avec une extrémité en forme de paraboloïde de révolution...

Des obsédées ! Certains hommes auraient été très excités d'être ainsi entrepris par de belles nymphomanes en déshabillé transparent. Mais Ned, un garçon sérieux comme lui ? Jamais de la vie ! Il leva les yeux au plafond, prit un air résigné, et pensa :

— Il le faut. C'est pour l'Europe.

À présent, Sonya avait sorti le sexe en érection, et Cynthia montrait, par des battements de cils émerveillés, qu'elle n'était pas déçue au point de vue dimensions.

— L'électrovagin, à présent. Asseyez-vous-là.

Sonya mit le contact de l'appareil. Il fallut attendre un peu, le temps que divers voyants se soient allumés, indiquant que tout allait bien au point de vue température et lubrification intérieure. Elle fit pénétrer le sexe de Ned dans l'électrovagin, alluma l'ordinateur, puis souleva le couvercle du piano. Pour voir si tout marchait bien, elle fit un petit essai avec les premières notes de : *Au clair de la lune*, une mélodie archaïque très simple...

Ned trouva que l'effet ressenti était extraordinairement excitant : mouvements internes et décharges électriques se combinaient, faisant

naître des vagues de plaisir intense.

— L'électropénis, maintenant, annonça Sonya doctoralement.

Elle ouvrit une armoire et en retira un pénis artificiel de bonnes dimensions, en matière plastique. La surface de l'objet était couverte de petites pastilles métalliques, nécessaires à la transmission des stimuli électriques. Des sangles étaient prévues pour prendre appui sur les cuisses, et permettre les allers et retours, comme dans un acte sexuel naturel. Enfin la base de l'électropénis comportait une extension mobile supplémentaire, pour chatouillements clitoridiens.

Sonya s'assit sur le tabouret du piano, releva sa robe, écarta ses cuisses, dévoilant le plus beau sexe féminin que Ned eût jamais vu : dodu, délicatement dessiné, et d'un rose de coquillage. Puis elle s'introduisit l'électropénis.

— Un, deux, trois, quatre, fit Cynthia en battant la mesure.

Et ça démarra.

La jeune fille jouait très bien, avec beaucoup de vélocité et d'expression. Ned ressentit un tel plaisir qu'il eut peur que son éjaculation ne se produise beaucoup trop tôt. Cela, il ne le fallait pas, car dans ce cas la séance de piano-sex serait écourtée, et Sonya, mécontente, ne lui prêterait peut-être pas le saxophone-sex. Le plus fort, c'est que cet air-là, il le connaissait, depuis son enfance. Mais il avait oublié le titre. La belle Sonya semblait, elle aussi, éprouver une très forte jouissance. Cynthia s'exclama :

— C'est un sacré partenaire, n'est-ce pas ? Je parie qu'il ne tiendra pas jusqu'aux variations en fa dièse mineur !

Quand vint l'exposition du thème principal, en octaves joués staccato, martelés, Ned eut l'impression que son cerveau faisait des bulles... Pour éviter d'éjaculer prématurément, il se mit à penser à des choses tristes : accidents de voiture, maladies graves, incendies, déclarations d'impôts, etc. Heureusement, Sonya avait fini ses octaves et abordait maintenant les variations en fa dièse mineur.

Ces fantaisies mélodiques, que l'électrovagin traduisait par des mini-contractions et de petites décharges électriques très rapprochées, étaient nettement plus supportables. Ned put récupérer un peu. Il voulait que Sonya retire de cette séance le maximum de plaisir, et pour cela qu'il tienne jusqu'à la fin...

Mais la réexposition du thème, cette fois en octaves brisés, remit tout en question. Ned sentait venir une des plus fortes éjaculations de sa vie. Quant à Sonya, elle poussait à présent ces cris si particuliers, ces cris d'une femme qui fait l'amour. La jeune fille était confrontée au dilemme suivant : plus elle prenait de plaisir, moins elle jouait bien, et l'ordinateur sanctionnait cela par une baisse d'intensité des stimuli. Il fallait donc que, pour continuer à jouir, elle consacre toute son attention à son jeu. Cynthia, qui comprenait l'intensité dramatique de

la situation, aidait moralement sa sœur de toutes ses forces.

Ce fut la dernière partie du morceau, la coda, vive et brillante. Ned n'avait qu'une pensée en tête : tenir ! Tenir jusqu'à la fin. Les enjolivures sonores et les mordants étaient traduits par des contractions au déplacement hélicoïdal, accompagnées de picotements électriques. Sonya continuait à pousser des cris et se trémoussait sur son tabouret, tout en déployant des prodiges d'attention pour ne pas déraiper dans une cascade de fausses notes. Ned avait de plus en plus l'impression qu'il allait exploser : il sentait en lui couvrir un cataclysme, du genre tremblement de terre ou explosion volcanique...

Peu de temps avant les derniers accords, ne pouvant se retenir davantage, il éjacula avec l'impression d'être soulevé par un raz-de-marée, et projeté très haut, tourbillonnant. Sonya cria, en extase, et réussit, d'extrême justesse, à plaquer l'accord final.

Cynthia applaudit. Quand Sonya fut redescendue sur terre, elle s'exclama :

— Fa-bu-leux ! Jamais je n'avais joui comme cela. Vous êtes merveilleux !

— Oh ! Faites-le-moi aussi ! implora Cynthia en sautant sur place, d'impatience.

— Mes batteries sont complètement à plat, dit Ned.

En réalité, il mentait. Il aurait pu la satisfaire aussi après avoir récupéré cinq minutes. Mais il craignait, après, de tomber dans une torpeur bienheureuse, dangereuse pour ses réflexes et sa condition physique. S'il y avait encore de la bagarre, il risquait de se faire tuer bêtement.

Quand l'électrovagin et l'électropénis furent rangés, les deux sœurs se blottirent dans les bras de Ned. Cynthia lui titilla le lobe de l'oreille du bout de sa langue frétilante, et lui dit :

— Vous reviendrez, pour moi, quand vous serez en forme, n'est-ce pas ?

— Promis !

— Si vous voulez, vous pouvez prendre d'autres instruments-sex, en même temps que le saxophone-sex...

— Oh, non, juste le saxophone, merci !

*

* *

Cinq minutes plus tard, après avoir abondamment embrassé et peloté les deux sœurs, câlines comme des chattes ronronnantes, Ned se retrouva dans le couloir, avec le saxophone-sex à la main. Il remonta les deux étages d'escalier, et, comme il allait arriver à l'atelier d'Elton Epstein, s'immobilisa soudain.

Caligula Blackbart se tenait devant lui, effrayant avec son rictus de renard qui va mordre. Sa main tenait un poignard ensanglanté...

Ned s'apprêtait à casser le genou de Caligula d'un revers de pied, lorsqu'il comprit : encore une robot-sculpture ! Avec prudence, toutefois, il s'approcha et toucha la fausse chair en plastique, froide. Le poignard aussi était faux. Qui avait placé cette sculpture ici, et pourquoi ? Ned se retint de renverser, d'un grand coup de talon au foie, l'effigie de cet énergumène. Comment un individu pareil pouvait-il avoir deux sœurs aussi adorables ?

Il frappa à la porte de l'atelier, fit un petit salut de la main en direction de la tête d'Elton Epstein, qui lui parut encore plus verdâtre qu'avant, et tendit le saxophone-sex à Joey, le robot.

— Regardez ses mains, dit la tête sans corps.

Ned regarda les deux mains du robot, et comprit qu'il n'avait pas compris ce qu'avait compris Epstein : en effet, les deux côtés de la poitrine de Joey s'ouvrirent comme les portes d'une armoire, et quatre nouvelles mains, montées au bout de quatre bras métalliques, se mirent à travailler sur l'instrument de musique. C'était des mains minuscules, et dont le fonctionnement impressionnait par sa rapidité et sa précision. En très peu de temps, le microprocesseur fut sorti du saxophone. Joey sortit également celui du bracelet de Ned.

— Regardez ses yeux, maintenant, dit encore Epstein.

Ned regarda les deux objectifs du robot, et là aussi, il dut s'avouer qu'il avait compris de travers. Car le front de Joey s'ouvrit à son tour, révélant deux nouveaux objectifs, plus petits, plus rapprochés. Tenant les deux microprocesseurs contre ces objectifs, Joey commença à les tester en leur branchant, par microsoudure, des dizaines de minuscules fils électriques, beaucoup plus petits qu'un cheveu : si bien qu'en peu de temps, les deux éléments électroniques eurent l'air enveloppés d'une toile d'araignée. Le robot enleva tous les fils et souda, à celui qui venait du saxophone-sex, de microscopiques composants. Enfin, il remonta le microprocesseur modifié et tendit le bracelet à Ned.

— *Finished ?* demanda Epstein.

— *Yeah !* répondit le robot.

Quasiment dévoré de curiosité, Ned mit le contact, et, ô miracle ! la ligne rouge s'alluma, bien nette, bien fixe. Il remercia chaleureusement ses deux sauveurs, puis leur expliqua qu'il lui fallait partir. Heureux comme tout, il serra les mains – métalliques – d'Elton Epstein, puis de Joey. Et il sortit dans le couloir. L'effigie de Caligula avait disparu.

Ned respira profondément. Il avait, plus que jamais, l'impression de jouer une partie truquée. Il plaça son avant-bras contre le mur, et mémorisa la graduation indiquée par la ligne rouge. Il parcourut une dizaine de mètres, et replaça son avant-bras sur le même mur, dans la même position. La parallaxe était nettement visible : une graduation et

demie. Le cristal ne devait pas être très loin... Il orienta le cadran dans un plan vertical. La ligne rouge indiqua, nettement, qu'il fallait descendre.

Il dévala l'escalier. Quand il fut en vue du couloir rose, il mit le contact encore une fois. Aucun doute : il fallait descendre encore...

Cette fois-ci, il le trouverait, ce maudit cristal...

CHAPITRE X

Le jeu des bonzes se poursuivait. (De plus en plus, à la rigueur mathématique du début, se substituait l'extrapolation hardie.) Les Terriens, momentanément alliés aux Lughboriens, furent honteusement trahis par un capitaine d'astronef lughborien, qui, pour une trentaine de diamants de Fomalhaut III (absolument inimitables par synthèse) transmet des renseignements aux abjects reptiles. Á cause de cela, soixante-dix-huit astronefs de la flotte alliée furent abattus, et mille trois cent soixante-cinq personnes périrent. Le capitaine félon, arrêté, fut soumis à la Douleur Suprême, supplice consistant à torturer, par électropuncture, les nerfs sensitifs principaux.

Tout marchait à merveille pour les robots, seuls maîtres des planètes du système de Morbhor. Les richesses minérables de Morbhor III, grosse planète située beaucoup plus près du soleil, commencèrent à être exploitées, au moyen de navettes et d'astronefs géants.

*

* *

Ned marchait à grands pas. Escaliers et couloirs se succédaient... Tout en cheminant, il dévorait une excellente tablette nutritive concentrée, qu'il avait sortie d'une des poches de sa veste, et son moral était au beau fixe. Il faillit siffloter mais se retint juste à temps. En mission, un agent secret ne doit JAMAIS siffloter. Comme il s'arrêtait pour mettre une fois de plus le contact de son bracelet-détecteur, il vit venir vers lui, en uniforme de policier, un gronk particulièrement grand, gros, et qui, s'il fallait en croire son faciès grimaçant, paraissait de méchante humeur. Cette fois-ci, Ned décida de ne pas lui indiquer le onzième bouton de sa veste, puisque cela lui avait mal réussi avec le gronk précédent.

Le monstre s'approcha. Laborieusement, en se servant de l'index de son étrange doigt griffu, il se mit à compter les boutons, en partant du premier vers le haut. Arrivé au septième, il se trompa, poussa un grognement caverneux, et recommença tout depuis le début. Après plusieurs essais, il parvint jusqu'au dixième, et, tirant de sa poche son appareil de contrôle, le pointa sur ce bouton-là. Naturellement, l'appareil n'indiqua rien du tout. En grognant de colère, le gronk dégaina son laser et le pointa sur le jeune homme.

— Non ! Non ! Ici ! cria Ned en montrant le onzième bouton du doigt. Ici, le onzième, il est ici !

Soudain, un déclic très net se fit entendre, venant du lecteur de cortex de l'animal. La réaction du gronk fut stupéfiante : il se mit à pleurer. Non pas des larmes de crocodile, mais des larmes de gronk, beaucoup plus grosses. Ned, toujours gentil avec tout le monde, y compris les extraterrestres, essaya de consoler le reptile :

— Allons, monsieur l'agent... Vous n'allez pas pleurer pour ça ! Tout le monde peut commettre une erreur. *Errare humanum et gronkum est*, que diable !

Mais un deuxième déclic vint du lecteur de cortex. Le gronk se précipita en courant vers le mur, tête en avant... Le choc fut abominable. Des morceaux de cervelle et d'os giclèrent de tous les côtés, en même temps que des flots de sang verdâtre. Le reptile, quoique mort, fut agité encore quelque temps par des mouvements nerveux, puis ne bougea plus. Ned tendit avidement sa main vers le laser, mais l'arme, obéissant vraisemblablement à un ordre d'autodestruction déclenché par la mise hors service du lecteur de cortex, se mit à fumer, puis à fondre... Ned fouilla ensuite l'uniforme du gronk, essayant de trouver un couteau, une matraque, ou n'importe quoi, mais il n'y avait rien.

Il ne lui restait plus qu'à reprendre sa chasse au cristal. Tout en dévorant une deuxième tablette nutritive, il consulta, pour la énième fois, son bracelet. Et il repartit, marchant vivement. Cinquante mètres plus loin, son attention fut attirée par une vaste vitrine éclairée d'une lumière bleue, avec, écrit juste au-dessus, en lettres lumineuses :

LA PIÈCE QUI DONNE LE MAT DONNE LA MORT

Ned sentit ses tripes se nouer. C'était Super-Joueur d'Échecs, en vrai. Il aimait bien les échecs, mais la sinistre règle du jeu affichée ici ne lui plaisait, pas du tout. Par curiosité, il ne put s'empêcher de jeter un coup d'œil.

C'était bien Super-Joueur d'Échecs, en chair et en os, ou plutôt, en plastique, acier, semi-conducteurs, et fils électriques. L'inquiétant personnage était toujours aussi impeccable, avec son smoking noir et sa chemise d'un violet fluorescent. En face de lui, cette fois, se tenait un type du genre dur à cuire, avec un visage de brute et des favoris qui lui descendaient jusqu'au bas de la mâchoire. Ses mains d'étrangleur portaient de nombreuses bagues en acier. Il était vêtu d'un blouson de cuir noir dont le dos était décoré d'un serpent, et de l'inscription : NAJA.

Super-Joueur, qui avait les noirs comme d'habitude, prit le cheval de Naja avec sa tour. Pourtant ce cheval était protégé par un pion. Tour contre cheval, cela avait l'air intéressant. Mais Ned, derrière la vitrine, pensa :

« Non ! Ne lui prends pas sa tour ! »

Naja la prit, et le déplacement de son pion permit au fou noir de

faire échec. Il n'y avait qu'une solution : déplacer le roi, et, pour cela, une seule case possible... Quand le roi de Naja eut été placé sur cette case, Super-Joueur émit un ricanement sadique et avança sa deuxième tour : échec par la tour, *plus échec à la découverte par la dame*. Double échec... Naja sursauta, horrifié, tandis que Super-Joueur se frottait les mains en souriant odieusement, en biais. Là encore, le déplacement du roi était obligatoire, et cette fois-ci, également, il n'y avait qu'une seule case possible...

Dès que le roi fut placé sur cette case, Super-Joueur n'eut qu'à avancer tout simplement son cheval : *échec et mat*.

Naja sauta immédiatement sur Super-Joueur d'Échecs. Car il s'était toujours demandé pourquoi les joueurs ayant perdu la partie restaient bien sagement à leur place en attendant d'être mis à mort. Il avait décidé, en cas de défaite, d'essayer de sortir par la porte réservée à Super-Joueur. Aussi, il décocha au maître un surpuissant coup de pied fouetté horizontal, de quoi envoyer n'importe qui à l'hôpital. Mais, avec l'in vraisemblable habileté des êtres cybernétiques, l'androïde esquiva et répliqua par un crochet à la tempe, qui envoya Naja au sol. Avant que l'homme n'ait put se relever, Super-Joueur avait quitté la pièce et la porte s'était refermée.

Naja resta seul dans la salle d'échecs, dont trois des murs étaient tapissés de velours pourpre. Le quatrième mur était occupé par les caméras de télévision et par la vitrine derrière laquelle Ned se tenait. Cette vitrine apparaissait d'ailleurs, vue de l'autre côté, comme un miroir. Sur chacun des trois murs pourpres, il y avait deux portes laquées de noir, donc six en tout : celle de la tour, celle de la dame, celle du fou, celle du cheval, celle du pion, et celle du Super-Joueur. La porte du cheval était la plus grande de toutes. La pièce qui avait donné le mat était précisément le cheval.

Naja, qui suivait très régulièrement les parties d'échecs de Super-Joueur, retransmises en ville par une vingtaine d'écrans géants, n'avait jamais pu s'habituer aux mises à mort par le cheval...

Le pion était un gnome qui ne mesurait même pas un mètre de haut, un gnome trapu, à l'air méchant, avec de grandes dents jaunes. Il vous poursuivait avec une lance, en grognant, et personne ne pouvait lui échapper.

La tour ? C'était une grosse tour à roulettes, très lourde, impossible à renverser. Á son sommet, à demi cachés derrière les rideaux, se trouvaient de petits automates armés d'arcs aux flèches empoisonnées. La plupart du temps, le joueur vaincu était tué par ces flèches. Mais quelquefois, la tour l'écrasait contre un des murs. (Ensuite passaient les robots-nettoyeurs et les robots-retapisseurs.)

La dame, c'était soit les vrilles qui sortaient des seins, soit la langue-serpent, en anneaux d'acier articulés ou bien alors de longues griffes

courbes, en métal brillant, qui jaillissaient de ses doigts comme autant de mini-poignards.

Le fou était effrayant : il était bossu, habillé d'un costume à grelots, et avait un long visage ricanant, vert, avec un nez et un menton très pointus. Il dansait, sautait, virevoltait, et, tôt ou tard, un de ses grelots finissait par vous effleurer. Alors vous mouriez, car chacune de ces petites sphères de métal était hérissée de pointes microscopiques, enduites d'un poison foudroyant.

Mais le cheval... Naja n'avait jamais pu s'y habituer. Souvent, la nuit, il faisait des cauchemars à cause du cheval. Par exemple, il rêvait qu'il se réveillait (mais en fait il continuait à dormir), et qu'il s'asseyait dans son lit, très inquiet, écoutant intensément... N'entendait-il pas un hennissement, là-bas, très loin ? Il s'apercevait alors qu'il ne pouvait plus remuer du tout... Paralysé, terrorisé, il entendait les pas de l'animal, lourds, métalliques... Les pas montaient l'escalier de sa maison, puis résonnaient dans le couloir. Ensuite la porte de sa chambre s'entrebâillait en grinçant, et la tête infernale apparaissait... À ce moment-là, il se réveillait en hurlant.

— Non ! Pas le cheval ! brailla Naja en donnant – en vain – un grand coup de pied dans une des portes.

Les lumières, lentement, baissèrent d'intensité. C'était toujours comme cela, dans les mises à mort par le cheval. Quand l'éclairage fut devenu faible et à dominante violette, retentit un hennissement démoniaque. La plus grande des portes commença à s'entrouvrir doucement, avec un grincement sans doute mis au point par un ingénieur du son sadique. Et le cheval apparut.

Il était construit en plaques d'acier articulées, et peint entièrement en noir. Ses yeux lumineux étaient deux boules rouges qui luisaient sinistrement dans la semi-obscurité. Ses dents aussi étaient lumineuses, longues et vertes.

— Pas le cheval ! hurla Naja de toutes ses forces.

— Hiiiiiiiiih ! répondit le cheval.

Il s'élança, en cliquetant de toutes ses pièces métalliques. Naja commença par s'enfuir, puis, courageusement, essaya de renverser l'automate. Peine perdue. Autant essayer de renverser un char d'assaut... Le monstre était beaucoup trop lourd, et en plus, son système nerveux cybernétique, ses réflexes d'équilibre, semblaient parfaitement efficaces.

Naja glissa et fut heurté à la tête par un des lourds sabots d'acier. Il mourut instantanément. Le cheval s'acharna sur lui et le piétina jusqu'à ce qu'il soit devenu aussi plat qu'une carpette.

Ned n'avait pas attendu la fin. Ayant constaté que la vitrine était en verre blindé d'au moins dix centimètres d'épaisseur, il s'était tout simplement remis à chercher son cristal ce quartz. Voilà qu'il

découvrait une chose tout à fait surprenante : la ligne rouge bougeait, pivotait légèrement vers la gauche... La parallaxe était tellement grande qu'il pouvait la percevoir en faisant juste un pas de côté. Donc le cristal était tout près... *et il se déplaçait...*

Le couloir que suivait Ned tourna à angle droit, puis se mit à suivre un mur construit en grosses pierres noires. En orientant son bracelet de plusieurs manières différentes, Ned se rendit compte que le but de sa mission était juste derrière ce mur... tout proche, et avançant à la vitesse d'une personne qui marche. Oui, quelqu'un semblait marcher en longeant l'autre côté du mur, en portant ce quartz, ou en l'ayant dans une de ses poches. Ah ! si seulement il avait des yeux à rayons X, pour voir de l'autre côté de ce mur ! En priant le ciel pour que ces deux couloirs parallèles se rejoignent, Ned suivit fébrilement la progression de l'objet. Au bout d'une vingtaine de mètres, le mur tourna à angle droit. Heureusement, le couloir suivait toujours. Puis il y eut un autre changement de direction, et soudain, un cul-de-sac. Atterré, Ned vit la ligne rouge indiquer que le mystérieux personnage continuait, et s'éloignait... Quelques mesures parallactiques confirmèrent bel et bien que le cristal s'en allait, se perdait, s'enfonçait de plus en plus profondément dans le dédale du château.

Anéanti par sa déception, Ned s'assit par terre contre le mur. Il se demanda un moment si Elton Epstein avait pu faire saboter le bracelet par Joey, mais abandonna cette hypothèse. Non, c'était plus simple que cela. Depuis le début, ou presque, il l'avait senti : *il jouait une partie truquée...* Et truquée par qui ? Mais par Caligula, ce déséquilibré, ce désœuvré, ce dénaturé, ce dégénéré. Si ce taré s'amusait à le faire courir après le cristal de quartz, c'était bien parce que ce quartz était en sa possession... Puis Ned se dit que ce n'était peut-être pas si simple. Et si quelqu'un d'autre, ou même *quelque chose d'autre*, s'intéressait à ce quartz ?

Il resta encore quelques instants assis, rêvassant, et enfin se releva d'un bond. Á présent, la solution lui apparaissait clairement : tout en continuant à consulter son bracelet-détecteur, il allait essayer de trouver Caligula. Car il devenait urgent que lui et cet horrible petit dictateur aient une petite conversation entre quatre yeux.

CHAPITRE XI

Les veilleuses avaient changé de couleur. Maintenant, le couloir baignait dans une lumière rouge sang. Les murs, qui à présent étaient en grosses pierres irrégulières, penchaient tantôt d'un côté tantôt de l'autre, de même que le sol qui, en plus, descendait ou montait. Les plans de cette partie du château semblaient avoir été faits par un alcoolique... Une inscription sur le mur attira l'attention de Ned : *quartier des tortures*. Les lettres, barbouillées à la peinture rouge, étaient toutes de travers, et toutes tremblées, comme si le peintre les avait reproduites pendant qu'on lui chauffait la plante des pieds à la lampe à souder. Non loin de là, une paire de tenailles pendait, accrochée au plafond par une courte chaîne. Pour voir s'il était dans la bonne direction, il mit le contact de son détecteur : la ligne rouge indiqua, exactement, qu'il fallait passer par là.

À droite et à gauche, il y avait des vitrines éclairées. Dans la première, Ned aperçut un gros bonhomme qui mangeait des livres... Il était allongé, par terre : avec toute une pile d'ouvrages à côté de lui, qu'il ingurgitait. Il arrachait deux ou trois pages, les froissait en boule, puis les trempait dans une bassine d'eau qui était placée près de lui... Il mettait la boule de papier mouillé dans sa bouche, la mâchait, et l'avalait. Aussitôt après, il recommençait à arracher d'autres pages...

Au sommet de son crâne, entre ses cheveux noirs, brillait un lecteur de cortex. Ainsi donc, cet individu n'était plus maître de ses actes : une volonté extérieure s'était substituée à la sienne.

Le dévoreur de livres était un type gros et gras, avec des bras et des jambes énormes, un triple menton et des doigts boudinés. Son ventre était gonflé jusqu'à atteindre un volume incroyable. Depuis combien d'heures ce type était-il là, à se remplir de papier mouillé ? Les gestes du bonhomme étaient calmes, mais ses yeux disaient son épouvante : s'il continuait à ingérer des pages et des pages, son ventre allait exploser, il le sentait, c'était imminent... Mais sa volonté personnelle ne pouvait rien contre celle du lecteur de cortex, et, avec des gestes monotones, il continuait à manger, manger et manger...

Dans la vitrine suivante, se trouvait un pianiste en habit de soirée, assis devant un splendide piano à queue de concert. Cet homme-là aussi avait un lecteur de cortex sur le crâne. Il jouait avec beaucoup de fausses notes, mais il faut dire qu'il avait des excuses : *le couvercle du clavier lui retombait sans arrêt sur les mains*. Au plafond était

suspendu un mécanisme compliqué, avec de nombreuses roues dentées et un moteur électrique. Un fil de nylon, accroché au couvercle, soulevait celui-ci. Les roues dentées tournaient quelques instants, un cliquet se débloquent, puis le pesant couvercle s'abattait sur ses mains, qui, les pauvres, n'étaient pas belles à voir : violacées, enflées, boursoufflées... Naturellement, l'infortuné pianiste ne pouvait pas s'arrêter de jouer, puisqu'il était sous l'emprise totale de son lecteur de cortex...

Ned continua en essayant de ne plus regarder ni à droite ni à gauche, parce qu'il détestait le principe du lecteur de cortex. Pourtant il ne put s'empêcher de voir, du coin de l'œil, dans la vitrine suivante, un type – avec son petit cylindre brillant sur le haut du crâne – qui s'apprêtait à se faire hara-kiri avec une tronçonneuse...

Quelques vitrines plus loin, il eut la surprise de voir un balayeur dans le couloir. Un vieux qui avait l'air de tomber de sommeil. Il bâillait, et maniait son balai en s'appuyant dessus, comme pour éviter de perdre l'équilibre.

— Bonjour, lui dit Ned.

— Bonjour, répondit le balayeur sans cesser de balayer.

Il bâilla à s'en décrocher la mâchoire, puis ajouta :

— Qui êtes-vous ?

— Un étranger, de la planète Terre, juste en visite.

— Ah bon ! Si vous saviez ce que je suis fatigué ! Ils m'ont condamné à balayer, vingt-trois heures sur vingt-quatre, ce couloir qui d'ailleurs est propre comme tout. Si seulement je pouvais dormir un peu... Mais vous voyez ce balai que je tiens, là ? Il est à microprocesseurs, et si je m'arrête de balayer, même quelques secondes, des gronks viennent et me torturent par électrochocs. Ils l'ont déjà fait une fois. Ah ! pourvu qu'ils ne recommencent pas !

Ned réfléchit quelques instants en contemplant les va-et-vient du balai. Peut-être cet homme savait où était Caligula. Mais avant de lui poser cette question délicate, il fallait absolument qu'ils aient bavardé et sympathisé un peu. Il lui dit :

— Je trouve toutes ces tortures absolument scandaleuses et je ferai tout ce que je pourrai pour obtenir qu'elles cessent. Et d'abord, pourquoi ces gens sont-ils torturés ? Qu'ont-ils fait ?

Sans cesser de balayer, le balayeur prit Ned par le bras et l'amena en face d'une grande vitrine qui révélait un spectacle étrange : dans une pièce aux murs verts, un costaud, torse nu, vêtu d'un blue-jean crasseux, lisait un livre d'histoire de l'Europe. Trois grosses chaînes fixées au plafond se rejoignaient en emprisonnant sa taille. Mais ce qui surprenait avant tout était que ce grand gaillard avait une tête toute petite. Minuscule. C'était là, indubitablement, un cas de microcéphalie.

— Celui-là, dit le balayeur, c'est un débile mental, et un pyromane, en plus. Pour voir les jolies flammes, il a mis le feu à un entrepôt de céréales, ce qui a causé la mort de huit ouvriers, et en plus le feu s'est propagé à une ferme qui...

Mais le balayeur s'interrompit car une porte venait de s'ouvrir dans le fond de la pièce aux murs verts. Un nouveau personnage entra : un petit vieux à l'air méchant, voûté, avec une barbiche blanche et des lunettes à montures d'acier.

— Celui-là, souffla le balayeur, c'est Norbert Schrägblitz, professeur d'histoire en retraite et sadique notoire. Schrägblitz est un des assistants de Super-Bourreau Sadique, qui, comme vous le savez peut-être, est l'androïde qui dirige le département « tortures ».

Tout en parlant, le balayeur continuait à balayer, pour ne pas contrarier son balai à microprocesseurs.

— Mais peuvent-ils nous voir ? demanda Ned à voix basse.

— Pas du tout ! De leur côté, cette vitrine leur apparaît comme un miroir. Mais nous devons faire attention de ne pas parler trop fort.

Dans la pièce aux murs verts, le petit vieux se frotta les mains en ricanant. Il parut avoir oublié quelque chose, ressortit juste trois secondes, et revint avec un long fouet en cuir tressé. En cuir d'*acanthogronk*. Le cuir de ce reptile morbhorien (étymologiquement : gronk à épines) avait cette particularité d'être hérissé de petits piquants.

— Eh bien ? demanda Schrägblitz d'une voix douce. On a bien appris sa leçon d'histoire, hein ? Nous allons voir.

— Comprenez bien, dit le balayeur à Ned. C'est du sadisme à l'état pur. Car le débile microcéphale ne PEUT PAS, à cause de la taille de sa cervelle, retenir ce qu'il lit. D'ailleurs, il sait tout juste lire.

— Bataille de Bouvines ? Quelle année ? hurla Norbert Schrägblitz en tapant du pied.

Le débile microcéphale ouvrit tout grand sa bouche en regardant au plafond, puis des rides plissèrent son front minuscule, tandis qu'il réfléchissait au maximum. Il grinça des dents, se gratta le menton, et enfin un grand sourire éclaira son visage. Il annonça fièrement :

— 1514.

— Comment ? Quoi ? Qu'ouïs-je ? 1514 ? Mais c'est ignominieux ! Intolérable !

Le petit vieux sadique trépignait en entrecoupant ses paroles par de bizarres bruits sifflants et crachoteurs, semblables à ceux que fait un chat en colère. Sa barbiche se hérissait, et sa gueule de vieille ganache était parcourue de tics. Il frappa de son fouet ! Un coup terrible ! Le débile hurla.

— Et Marignan, hein ? Bataille de Marignan ? En quelle année ? aboya Norbert Schrägblitz, hors de lui.

Le microcéphale s'absorba dans un effort intellectuel surpuissant. Il se tira le lobe de l'oreille, arrondit sa bouche comme s'il soufflait sur de la soupe trop chaude, se gratta le crâne, déglutit, et répondit enfin :
— 1414.

Le vieux poussa un hurlement terrible et frappa, frappa encore...

Le balayeur, sans cesser de balayer de sa main gauche, prit Ned par le bras et l'entraîna jusqu'à la vitrine suivante. Là, on voyait représenté un jardin public. Des luminophores électroniques reconstituaient un ciel chargé de lourds nuages gris. Il y avait un banc de bois peint en vert, des pelouses, des buissons, des arbres...

Quatre personnages occupaient la scène : trois hommes vêtus d'imperméables gris, et une petite bonne femme boulotte, d'une cinquantaine d'années, coiffée d'un ridicule chapeau à fleurs. Pas une mutante XYX, non, mais une femme de taille normale. Avachie sur le banc, elle avait l'air évanouie. Les trois hommes étaient debout, appuyés contre des arbres.

— Voyez, dit le balayeur. Les trois types en gris, là, sont des androïdes. On ne croirait pas, hein ? Ils sont rudement bien imités, pas vrai ? Et la petite bonne femme, c'est une secrétaire, qui était employée ici dans le château. Une bigote. Une punaise de sacristie. Comme il n'y a pas de sacristie chez les Blackbart qui sont des mécréants, elle se rattrapait en remplissant sa chambre de crucifix et d'images pieuses. Elle exigeait même qu'on lui rapporte de l'eau bénite de la Terre. En plus d'une bigote, c'est une prude, aussi : tout ce qui a rapport avec le sexe l'horrifie. Il paraît qu'elle voulait obtenir des femmes Blackbart qu'elles mettent des slips à leurs chiens, chats, et zourglis. En tout cas, bigote ou pas, elle a bel et bien empoisonné sa belle-sœur qu'elle détestait... Vous voyez, en ce moment, elle est inconsciente. Mais elle va se réveiller dans moins d'une minute, puisque j'ai entendu son dernier cri il y a assez longtemps déjà. Il faut savoir qu'elle est en permanence sous l'effet d'une drogue supprimant la mémoire. Non pas la mémoire profonde, qui est liée au caractère de l'individu et à ses idées, mais uniquement celle des événements qui se sont produits récemment. Regardez bien, monsieur, ce qui arrive si je la réveille !

Le balayeur tambourina contre la vitrine, du bout de ses ongles.

La bonne femme papillota des paupières, se rassit bien droite sur son banc et bredouilla :

— Oh ! mon Dieu ! Où suis-je ?

Tournant la tête, elle aperçut les trois androïdes, qu'elle prit évidemment pour des hommes normaux. Ceux-ci, d'un même mouvement, écartèrent les pans de leurs imperméables : dessous, ils étaient complètement nus, et leurs sexes en érection, géants, turgescents, violacés, avaient bien soixante-dix ou quatre-vingt

centimètres de long.

La femme hurla, yeux exorbités, mains tendues devant elle comme pour faire disparaître ce spectacle révoltant. Elle bafouilla quelques : « Oh ! mon Dieu, mon Dieu ! », fit plusieurs fois le signe de la croix à toute vitesse, et retomba sur son banc, évanouie de nouveau.

— Et voilà ! constata le balayeur. Elle en a pour deux ou trois minutes à se promener au pays des rêves. Après cela, elle reviendra à elle en ayant complètement oublié ce qui s'est passé, et la même scène recommencera. Les Blackbart l'ont condamnée à subir cela pendant quinze ans de suite... Quinze ans d'exhibitionnisme. Ah ! ces bougres-là ne badinent pas quand il s'agit de châtier leur prochain, j'en sais quelque chose.

— Dès que je serai rentré sur Terre, dit Ned, je demanderai qu'une commission d'enquête soit envoyée ici. Après tout, les Blackbart ont toujours la nationalité européenne, et ce qui se passe dans ce château est absolument inadmissible...

Les deux hommes se remirent à marcher dans le couloir. Le balayeur balayait : cela lui était devenu aussi machinal que de respirer. Ils s'arrêtèrent devant une vitrine que Ned avait déjà vue : celle où le type gros et gras dévorait ses livres.

— Celui-là, dit le balayeur, est un mage, dont les prédictions se réalisent souvent, et qui jouit d'un grand prestige et d'une grande autorité chez les condamnés à mort. Il a reconnu avoir, au mois de Violembré dernier, organisé l'attaque d'un poste de garde gronk. Pour cela, il a été condamné à manger les œuvres complètes de Descartes (philosophe français, 1596-1650), ainsi que tous les manuels de philosophie qui en citent des passages. Il a commencé à dévorer hier au soir. À mon avis, il va éclater, non ? Vous avez vu son ventre ? Incroyable ! On dirait une montgolfière...

Ils se remirent en marche. Le balayeur, distraitement, tambourina du bout de ses ongles sur la vitrine, et alors une explosion retentit, puissante mais pourtant assourdie, un peu semblable à celle d'une bombe dans le lointain. Ned se retourna et vit que le balayeur était devenu tout pâle. Il en oubliait même de remuer son balai.

— Voyons, balayez, mon ami, dit Ned précipitamment. Que s'est-il passé ? Il a explosé ?

— Oui ! Quand j'ai tapé sur la vitre, il a relevé la tête pour voir de quoi il s'agissait, et ce simple mouvement a suffi pour... Ah ! si j'avais su...

— Il est mort ?

— Ah ça, pour être mort, il est mort.

Ils repartirent. Le balayeur déclara, en guise d'oraison funèbre, que la philosophie lui avait toujours paru indigeste. Ned, lui, réfléchissait. Il sentit que le moment était venu pour demander où était Caligula.

— Avant de retourner sur Terre pour réclamer une enquête, dit-il, il faudrait que je m'entretienne quelques instants avec Caligula Blackbart. Pourriez-vous m'indiquer où je peux le trouver ?

Le balayeur se mit à réfléchir, et, tout en balayant d'une main, se gratta le menton.

— Je crois qu'il n'habite plus son appartement personnel. D'après ce que m'a dit un des prisonniers, il vivrait tout en bas, près de la pieuvre, et passerait le plus clair de son temps avec un casque de métal sur la tête... Un casque d'où sortent plein de fils électriques, à ce qu'il paraît...

Ned éprouva un sentiment de joie. Un casque avec plein de fils. C'était bien cela.

— Quelle pieuvre ?

— La pieuvre, à ce qu'on raconte, c'est la mascotte du château. Elle a été amenée ici quand elle était petite, quand elle pesait seulement quelques tonnes... Mais depuis, elle est devenue adulte et vit dans un bassin cylindrique de soixante mètres de diamètre et de quarante mètres de profondeur. Son nom exact est *hypnopieuvre*. C'est le plus gros animal de Morbhor IV...

— Par où dois-je passer pour me rendre là-bas ?

— Continuez par là, tout droit. Vous arriverez à un escalier : descendez trois étages. Après cela, traversez le territoire de Super-Chirurgien. À l'autre bout, vous trouverez un autre escalier. Là, il y aura quatre étages à descendre. C'est tout en bas, couloir de droite.

— Vous connaissez bien le château !

— Pas mal, oui. J'étais employé ici pour de menus travaux d'entretien, mais Caligula, que le diable l'emporte, a trouvé que j'étais trop paresseux. D'où mon châtiment...

— Tenez bon et ne vous inquiétez pas. Je vais faire arrêter tout cela le plus vite possible. À bientôt, et merci du renseignement.

Ned tendit la main, et le balayeur, toujours balayant, la lui serra.

Ned partit dans la direction indiquée. Il trouva l'escalier, descendit les deux premiers étages, et commença à sentir une odeur d'éther... Traverser le territoire de Super-Chirurgien ne lui plaisait pas du tout. Il descendit le dernier étage plus lentement. En bas, trois couloirs. Le bon n'était pas difficile à deviner : les murs étaient peints en blanc, et décorés de planches d'anatomie. Ned poussa un soupir, et entra.

CHAPITRE XII

Le jeu des bonzes, Univers Deux, continuait : les trois races protoplasmiques, Hommes, Reptiles, Lughboriens, se disputaient les planètes habitables. Les guerres se succédaient : batailles, alliances, trahisons, embuscades, complots, fausses promesses, espionnage. Bref, les êtres protoplasmiques occasionnaient partout le maximum de désordre.

Tandis que les Robots de Morbhor IV, ces petits anges, vivaient dans le calme et l'harmonie, ils firent de leur système solaire une merveille d'aménagement et d'organisation.

Mais les bonzes n'étaient-ils pas un peu trop partiaux ? Ils ne se posaient pas la question. Leurs extrapolations électroniques, encore plus riches en détails que les meilleures superproductions cinématographiques, les captivaient. Petit à petit, une étrange certitude s'installait dans leurs circuits les plus sophistiqués, dans ceux qui leur tenaient lieu de conscience.

*

* *

Ned, dégoûté, regarda une des illustrations affichées près de l'entrée. Elle portait le nom de *fourmilhiomme B-W-18 bis* : cela représentait un homme nu, marchant par terre à quatre pattes, mais, ô abomination, sa tête avait été remplacée par celle d'un fourmilier, genre tamanoir. Le monstre était en train d'attraper des fourmis avec sa longue langue visqueuse. La zone de jonction entre la tête et le corps, nettement verdâtre, était indiquée par une flèche rouge, et s'appelait : *synthéprotoplasme de transition*.

Le territoire à traverser avait l'air calme et se présentait comme un long et large couloir. Des deux côtés, la plupart des portes étaient ouvertes.

« Ces portes ouvertes ne me disent qui vaille », pensa Ned.

Juste à ce moment-là, un serpent traversa le couloir. Pas plus gros qu'une couleuvre, mais effrayant, car couvert d'oreilles humaines greffées. Immédiatement après, un poisson-chien passa dans l'autre sens, en aboyant. La créature avait la moitié avant d'un chien, et une queue de poisson qui s'agitait furieusement en tapant par terre.

Ned se dit que tout cela l'exaspérait au plus haut point, et qu'à partir de maintenant il ne regarderait plus rien, jusqu'à ce qu'il soit sorti de ce couloir. Mais naturellement, il était bien forcé de jeter des petits coups d'œil à droite et à gauche, par souci de sécurité... Soudain, une femme nue sortit d'une des chambres de gauche. Des

femmes nues, il en avait vu beaucoup, mais des comme ça, jamais.

C'était une mutante XYX, haute de deux mètres vingt environ. Son corps énorme était couvert d'appendices en forme de cornes de rhinocéros. Sur une de ses épaules était tatoué : *rhinocéros woman Z-31*. Dès qu'elle aperçut Ned, la gigantesque créature prit une posture aguichante, et minauda :

— Alors ? Une p'tite baisette express, mon gros chou ?

— Non merci, madame, j'ai rendez-vous chez le dentiste, fit Ned poliment.

Il continua et fut soulagé de voir qu'elle ne le suivait pas. Dans la chambre suivante, il aperçut des cages habitées par des hommes-insectes, pleins de mandibules et de pattes chitineuses. Alors il se mit à courir parce qu'il en avait vraiment assez. Non, il ne voulait plus rien voir. Non, il ne l'avait pas vu, ce vieillard qui venait de se montrer dans l'entrebâillement de sa porte, avec son visage sur lequel étaient greffés une trentaine de doigts crochus. Non, il ne les voyait pas, ces hommes-coquillages qui sortaient de leur chambre en se traînant par terre... (mais il fut bien obligé de sauter par-dessus). Et ces hideuses chenilles à tête humaine, velues, qui rampaient en laissant derrière elles une traînée de bave brillante ? Non plus.

Heureusement, la sortie du couloir était proche, maintenant. Plus que quelques mètres, et... il se trouva brutalement nez à nez avec un grand type blond habillé d'une blouse blanche. Il s'arrêta pile, en maudissant son manque de chance.

Le nouveau venu ressemblait à un mannequin de grand magasin. Il avait un visage lisse, mat, et des yeux bleu pâle. Sur le côté gauche de sa blouse, près du sol, était inscrit : SUPER-CHIRURGIEN. Au sommet de son crâne se trouvait un lecteur de cortex, cylindre brillant d'à peu près trois centimètres de haut sur deux de large.

— Qui êtes-vous et que faites-vous ici ? demanda l'individu en blouse blanche.

Sa voix était très belle, d'un timbre agréable, mais complètement impersonnelle et dénuée d'expression. Elle aurait tout aussi bien pu dire : « L'aérotrain n° 183 en provenance de Lyon arrivera dans sept minutes au quai n° 5 ». Les yeux bleu pâle ne cillaient pas.

Des aventures précédentes, Ned avait retenu que se battre avec un androïde n'était pas conseillé, mais alors pas du tout. Ces bougres-là avaient des réflexes bien trop rapides et une coordination nerveuse diabolique, sans compter une force physique supérieure à celle d'un être humain. Comprenant que cette fois il était forcé, Ned fit contre mauvaise fortune bon cœur et envoya à Super-Chirurgien son *Ned's spécial number one*. Comme c'était un coup acrobatique, il l'avait répété, bien sûr, des dizaines de fois : le pied droit part en coup fouetté horizontal, ce genre de coup qui fait toujours du dégât en

arrivant à destination – genou cassé, côtes cassées, ou viscères éclatés – mais là, exprès, le pied rate l'adversaire et passe devant lui à toute vitesse. L'attaquant pivote sur lui-même en se laissant tomber au sol. Ensuite sa jambe gauche continue le mouvement de rotation, et, en revers bas, fauche les deux jambes de l'adversaire.

Super-Chirurgien se laissa surprendre, et la jambe gauche de Ned le frappa aux mollets avec la vitesse d'un aérotrain express. L'androïde chuta lourdement. Ned se jeta sur lui, et, saisissant entre ses mains la tête aux traits inexpressifs, la fit taper de toutes ses forces contre le sol. Quel choc ! Tout le côté gauche du crâne de Super-Chirurgien se brisa. Des vis, des boulons, des rivets, et aussi des pièces électroniques, s'éparpillèrent dans tous les sens. Un œil se mit à rouler par terre : Ned vit que c'était une sphère de verre renfermant une microcaméra, dont sortaient des fils électriques au lieu d'un nerf optique. De nouveau, il frappa contre le sol le crâne à moitié démantibulé, et cette fois-ci tout partit en morceaux. L'androïde n'avait plus de tête... pourtant il continuait à se débattre comme un diable. Ned lui tordit un bras, sauvagement, en grinçant des dents sous l'effort. Un bras humain aurait cassé depuis longtemps, mais celui-là tenait bon. Cet androïde avait probablement, comme Super-Bagarreur, des articulations en acier. Rien n'était encore joué : Ned avait pris l'avantage au début du combat, mais il risquait encore de se faire tuer...

La main libre de Super-chirurgien le saisit à la gorge et serra, avec une force terrible. Ned essaya de lui desserrer les doigts, puis de les tordre, en vain... À moitié étranglé, il comprit que s'il ne trouvait pas une idée valable dans les secondes à venir, il était perdu.

Dans le couloir, un tas de monstres s'étaient rassemblés et suivaient le déroulement du combat avec enthousiasme. Le poisson-chien jappait frénétiquement et sa queue écailleuse se tortillait dans tous les sens. Les hommes-chenilles, à demi dressés sur leurs pseudopodes, bavaient d'excitation. Les hommes-coquillages poussaient de bizarres meuglements, tristes comme le son du cor le soir au fond des bois. Le vieillard riait, en extase, et ses multiples greffes s'agitaient comme des pattes d'araignée. Un lapin-perroquet caquettait, un zourglib-gronk grognait. La femme-rhinocéros avait placé une main entre ses cuisses et, doucement, se caressait le clitoris...

Tout d'un coup, Ned réussit à soulever le corps de l'androïde. Il l'emporta en courant à toute vitesse et le précipita contre l'angle d'une armoire. Sous le choc, les portes de bois s'ouvrirent et une avalanche de livres dégringola. La main qui l'étranglait relâcha nettement sa pression. Encouragé par ce résultat, Ned recommença la manœuvre, en se ruant cette fois vers un angle du mur. Quand le corps heurta cet angle, il émit un grand bruit de pièces de métal brutalisées, et enfin la

main lâcha tout à fait. Sans perdre de temps, Ned sauta à pieds joints sur la poitrine de Super-Chirurgien, plusieurs fois, l'aplatissant sous les chocs de ses talons, la mettant en pièces. Des viscères cybernétiques en sortirent : pompes, tuyaux de différentes couleurs, appareils de contrôle : réservoirs... *et un cerveau humain*. Un cerveau encore à demi immergé dans un bain de liquide nutritif. Des centaines de fils électriques étaient reliés à ce cerveau, au moyen de très fines électrodes, et se rejoignaient ensuite pour former un des câbles conduisant au lecteur de cortex.

Tout en reprenant son souffle, Ned aperçut, dans le fouillis de livres éparpillés sur le sol, un splendide scalpel avec un manche en bois noir. Il le ramassa, et, du bout du doigt, vérifia son tranchant redoutable. Il le fit sauter dans sa main, comme il le faisait avec les couteaux à lancer du gymnase. Les monstres contemplèrent un instant Ned en silence, puis, l'un après l'autre, retournèrent vers leurs chambres. À leur avis, un individu qui semblait familiarisé avec les instruments tranchants ne pouvait pas être un individu recommandable. Même la femme-rhinocéros s'en alla, et, en se caressant toujours, lui jeta un coup d'œil de regret.

Le scalpel était un peu plus léger, mais équilibré à peu près comme les couteaux avec lesquels il s'était entraîné des heures durant. Pour voir, Ned le lança en direction d'une moulure de bois, distante de cinq ou six mètres, et atteignit presque le point qu'il s'était fixé.

Le moral de Ned était de nouveau au beau fixe. Plus que jamais, il sentait que rechercher Caligula était la véritable voie pour arriver au cristal.

Ned trouva le deuxième escalier et commença à descendre. Le décor, en béton brut zébré de brun-rouge par le ruissellement d'eaux ferrugineuses, était plutôt du genre sinistre. La cage d'escalier n'était éclairée que par des veilleuses au sodium. L'endroit était tellement sonore que Ned entendait l'écho de sa propre respiration. Mais... au fait, était-ce bien SA respiration ? Il retint son souffle et le bruit continua. Alors il sut que quelque chose l'attendait, juste au-dessous...

Il passa entre les barreaux de la rampe la lame de son scalpel, et, en l'utilisant comme un miroir, put voir : un gronk qui avait un lecteur de cortex, tenait à la main un laser volumineux, très puissant. Ce fut peut-être le poids de ce laser, moins maniable, qui décida Ned. Agissant comme s'il était dans un état second, le jeune homme se pencha par-dessus la rampe. En se retenant par une main et par un pied, il se laissa glisser au-dessus du vide. Soudain le gronk le repéra et leva son laser, mais le scalpel était déjà parti en sifflant. Il traversa l'œil du reptile et pénétra dans le cerveau. Le gronk s'écroula, dégringola une dizaine de marches, et ne bougea plus.

Bien sûr, Ned alla prendre le laser, vit qu'il était de fabrication

américaine et appuya sur « check » : la totalité des diodes électroluminescentes s'alluma, révélant que l'engin était chargé au maximum. Avec une arme pareille à la main, il se sentait mieux, vraiment ! Arrivé en bas de l'escalier, il prit le couloir de droite, comme on lui avait indiqué.

Drôle de couloir : étroit, plein de cadrans, de tableaux électriques, de conduites, de boîtiers couverts d'interrupteurs et de voyants lumineux... On se serait cru un peu à bord d'un sous-marin. Et puis il y avait le bruit : un bruit de fond oppressant, fait de bourdonnements de machines. Et puis l'odeur : une odeur d'huile chaude et d'isolant électrique brûlé. Ned n'aimait absolument pas ce couloir-là, surtout qu'il n'en finissait plus de tourner à angles obtus, tantôt à droite, tantôt à gauche... Il n'y avait jamais aucune porte, ni d'un côté ni de l'autre.

Le jeune homme se mit à courir, rapidement, sans bruit. Car il se sentait de plus en plus comme un animal pris au piège. Quelques secondes plus tard, une porte roulante d'un gris mat, épaisse comme un mur, ferma brutalement le couloir, juste devant lui. Comprenant que c'était un bouclier thermique qui résisterait à son laser portatif, Ned rebroussa chemin à toute vitesse, mais, à dix mètres devant lui, une autre porte, exactement semblable, obtura le couloir à son tour. Six tourelles d'acier descendirent lentement du plafond, toutes les six équipées de lasers et de caméras vidéo. Une voix synthétique, aimable, agréable, mais sans âme, sortit d'un haut-parleur dissimulé dans le plafond et prononça :

— Il est inutile d'essayer de vous servir de votre arme. Veuillez la déposer s'il vous plaît à l'endroit indiqué par le rayon lumineux !

Un rayon, projeté depuis le plafond, fit naître sur le sol une tache lumineuse, d'une belle couleur rouge-violet. Docilement, Ned fit ce qu'on lui disait. Une trappe s'ouvrit dans le plafond, un électro-aimant descendit, puis remonta. Parti, le joli laser made in USA ! Ensuite, la porte qui s'était fermée en second s'ouvrit : derrière se tenaient deux gronks.

Ceux-là étaient habillés d'uniformes somptueux, de style néo-psychédélique, en soie de Véga bleu-noir ornée de larges motifs dorés, compliqués, qui ressemblaient à des flammes. Leur lecteur de cortex, de style néo-psychédélique également, avait l'air d'une fleur de métal brillant. Enfin, tous deux menaçaient Ned de leurs lasers néo-psychédéliques, polychromes et tarabiscotés.

— Gronk ! dirent les deux gronks presque en même temps.

Au moins, leur langage n'avait pas changé. Ned traduisit immédiatement par : « Avance ! », et se mit en marche, car l'autre porte venait de s'ouvrir. Il pensa que les deux reptiles l'emmenaient dans la bonne direction, et, du coup, se sentit optimiste ! Optimiste !

Alors que deux armes terribles étaient pointées en direction de son dos ! Ned était illogique. Non seulement illogique, mais persuadé qu'on peut être à la fois illogique et un bon agent secret.

Tous trois continuèrent encore quelques dizaines de mètres et arrivèrent à une porte blindée qui s'ouvrit toute seule en s'encastrant dans le mur. Ils parvinrent sur une terrasse, d'où Ned découvrit un spectacle aussi étrange que grandiose.

Ils étaient à l'intérieur d'une coupole. De la coupole la plus gigantesque que Ned eût vu de toute sa vie. Jamais il n'avait contemplé une architecture intérieure aussi riche : colonnes doubles, archivoltas sculptées, chapiteaux recouverts d'or, architraves en marbres précieux, décrochements complexes et savants, balustres, moulures, nervures, cannelures, sculptures, dorures, jaspures et ciselures. Et les peintures ? Alors là, c'était du délire.

Tout le plafond de la coupole était recouvert de fresques extraordinaires. Cela représentait des rêves de drogue : des animaux fantastiques, des tourbillons, qui prenaient ici et là des allures d'ailes membraneuses ou de pattes griffues, ou de mâchoires terribles pleines de grandes dents, ou alors d'yeux démoniaques, jaunâtres ou rouges. Il y avait des centaines de monstres enchevêtrés, ainsi que des plantes diaboliques, des fleurs vénéneuses, et, à l'arrière-plan, des volcans, des raz de marée, des nuages d'orage parcourus d'éclairs. Les couleurs étaient puissantes, tragiques, à base de bleus, noirs, verts, violets. Mais il y avait aussi des rouges infernaux et des jaune-vert sataniques, dont l'ensemble formait un réseau d'arabesques parfaitement équilibré, avec un style, un rythme, dignes des meilleures compositions de l'art baroque ou de l'abstraction lyrique. Ned, qui avait admiré à Rome les fresques de la chapelle Sixtine, ne pouvait s'empêcher de penser que cette chapelle, comparée à ce qu'il avait actuellement sous les yeux, faisait un peu « hall de gare de banlieue »...

— Gronk ! fit un des gronks en poussant Ned du canon de son laser néo-psychédélique.

Ce qui voulait dire, Ned le comprit tout de suite : « Avance, ou je tire ! ». Il avança, tout en se débrouillant pour regarder par-dessus la balustrade...

En bas aussi cela valait le coup d'œil. Et comment ! La coupole semblait avoir été bâtie autour d'un centre d'intérêt étrange, inattendu : un simple bassin d'eau grisâtre. Un bassin circulaire de soixante mètres de diamètre. L'eau était agitée de remous lents, mais impressionnants : la pieuvre, bien sûr. *L'hypnopieuvre*. Soudain, un tentacule émergea d'un mouvement paresseux, grimpa tout droit en l'air jusqu'à une dizaine de mètres, retomba, comme au ralenti, en soulevant, avec fracas, des gerbes d'eau énormes.

Ned et les deux gronks faisaient intérieurement le tour de la

coupole, à mi-hauteur, marchant sur une galerie bordée de balustres. Ils se dirigeaient vers une large tribune au milieu de laquelle un homme était assis au milieu de pupitres de commandes encore plus compliqués que le tableau de bord d'un astronef. Cet homme était coiffé d'un casque de métal, duquel sortaient des dizaines de fils électriques allant se perdre dans une ouverture du plafond. Cet homme leur tournait le dos, pour l'instant, mais Ned savait qui c'était : Caligula, cet être détestable, cet infect petit dictateur.

Ils approchaient. Caligula leur tournait toujours le dos. Ils étaient à dix mètres de lui, maintenant. Puis six... Puis quatre...

Alors l'homme au casque se retourna, riant silencieusement...

Ned faillit pousser un cri.

Ce n'était pas Caligula...

C'était Hubert Humboldt, son boss de la Terre.

CHAPITRE XIII

Hubert Humboldt, assis comme d'habitude dans un fauteuil roulant, éclata de rire et demanda :

— Eh bien, Ned, mon moi-même numéro deux, là-bas, sur Terre, vous a-t-il fait son petit numéro du verre de whisky ?

— Quel numéro ?

Humboldt s'esclaffa encore en se tapant sur les cuisses.

— Mon double, sur Terre, est un androïde, d'un type non commercialisé, prévu pour faire vraiment illusion au maximum. Ainsi, par exemple, une rougeur lui monte aux joues lorsqu'il boit un verre un peu trop tassé.

— C'est exact, il m'a fait ce petit numéro, dit Ned. Mais pourquoi les lunettes noires ?

Ned remarqua qu'il n'avait pas dit : « boss », et eut l'intuition que ce mot-là, il ne le dirait plus jamais à Humboldt. Il avait l'impression qu'entre lui et l'homme au casque un duel s'était engagé, un duel qui commençait sournoisement, par des conversations anodines...

— C'est une idée à moi, répondit Humboldt. Á mon avis, le regard humain est encore trop difficile à imiter, et celui de l'androïde manquait un peu de vérité. Voilà pourquoi j'ai programmé le port de lunettes noires, en ajoutant le détail suivant : de temps en temps, l'androïde doit essuyer ses lunettes et montrer ses yeux. C'est ce qu'il a fait, n'est-ce pas.

— Exact. Et Caligula, où est-il ?

— Ha, ha ! Mort. Ce minus a essayé de me descendre alors que nous jouions aux échecs. Il trichait. Il utilisait une table truquée avec, de son côté et hors de ma vue, un clavier escamotable qui dirigeait un échiquier robot : dès que je regardais ailleurs, il commandait la disparition des pièces qui le gênaient. Il s'est aussi redonné un pion, puis un cheval. Je l'ai laissé faire quelque temps, puis j'ai coincé mon doigt dans une des cases-trappes, juste au moment où une substitution s'opérait. Caligula est devenu furieux et a essayé de me tuer avec un fume-cigarette sarbacane, mais vous me connaissez, Ned. Ce n'est pas à un vieux singe qu'on apprend à faire des grimaces, pas vrai ? Bref, j'ai été obligé de l'abattre avec ma montre, qui lui a lancé deux aiguilles empoisonnées.

« Au cours de cette même partie, Caligula m'avait avoué qu'effectivement il avait réussi à saboter l'astronef familial... C'était

un fou monstrueux. Il a fait cela uniquement parce qu'on lui interdisait de se servir des *supermen*. Et de ces supermen, moi, j'use et j'abuse depuis six mois, sans jamais me lasser... Ce sont les jouets les plus extraordinaires de toute l'histoire de la race humaine. Les supermen, les drogues ultra-sophistiquées des Blackbart, et Clara : avec tout cela, j'ai l'impression d'être au paradis ! »

— Qui est Clara ?

Ned n'avait pas d'autre but que de faire parler Humboldt. Car les deux gronks, qui semblaient fascinés par les inflexions de la voix de l'infirme, avaient un peu relâché leur surveillance. Ils s'étaient rapprochés, et l'un d'eux laissait même pendre le canon de son arme vers le sol.

— Clara est le moyen de vivre les rêves des autres. Clara, qui est douée de télépathie, transmet et amplifie les rêves de drogue des autres. Clara est, si on veut, le grand prêtre du temple de la drogue, où nous sommes. Voici Clara !

Humboldt tendit le bras vers le bassin et un tentacule en sortit, immense, montant verticalement à toute vitesse. Quand il eut atteint une douzaine de mètres de hauteur, il s'immobilisa et se mit à se tortiller rythmiquement. Puis il changea graduellement de couleur. De gris, il devint orange... Des taches vertes et violettes apparurent, et s'organisèrent progressivement en dessins extraordinaires, tout à fait néo-psychédéliques. Les deux gronks grognèrent de satisfaction. De même que le caméléon terrien, l'hypnopieuvre avait une peau contenant des chromatophores, mais pouvait les faire fonctionner de manière beaucoup plus complexe.

— Clara hypnotise, poursuit Humboldt tandis que le tentacule retombait à grand bruit dans l'eau. Elle me transmet la félicité infinie que ceux de sa race connaissent dans le fond de la mer. Clara est ma grande amie, mais pourtant elle ne me reconnaît même pas... Si je n'étais pas protégé par un micro-émetteur spécial, monté en pendentif autour de mon cou, il y a longtemps qu'elle m'aurait dévoré. Cet émetteur reproduit un signe en ultra-haute fréquence, qu'elles utilisent entre elles pour se localiser, la nuit, dans les profondeurs de leurs mers tropicales. Mais... Par tous les diables, j'oubliais ! Votre bracelet, Ned ! Votre bracelet ! Ne faites surtout pas un geste, sinon les gronks vont vous tuer immédiatement.

Il fourragea un instant dans un tiroir situé sous un de ses pupitres, en retira une paire de ciseaux à ongles qu'il lança à un des gronks, et dit à Ned :

— Tendez votre bras gauche devant vous, et ne bougez plus. Ils vont juste vous prendre votre bracelet.

Les deux gronks s'approchèrent en grognant méchamment. Ned tendit son bras gauche, tout en guettant une occasion d'attaquer.

Hélas, il n'y en eut pas. Le gronk aux ciseaux, sans lâcher son arme, coupa habilement la lanière de synthécuir et récupéra le détecteur. L'autre gronk s'était impeccablement placé de manière à contrôler l'opération. Dès que le bracelet eut été remis à Humboldt, le visage de ce dernier s'illumina.

— Je voulais ce bracelet, et je l'ai, jubila-t-il. Dès que j'aurai trouvé ce cristal vous savez ce que je ferai, Ned ? Je ferai fabriquer cette arme à mon usage personnel et je serai l'homme le plus redouté de tout l'ensemble des planètes colonisées. Ha, ha ! Hubert Humboldt n'a jamais été estimé à sa juste valeur. À partir de maintenant, il le sera...

Fascinés, les deux gronks écoutaient les inflexions de voix de ce fou mégalomane. Ned entrevit le moyen de se débarrasser de ces maudits reptiles, et attaqua. Son bras jaillit et réussit à attraper le laser du gronk de gauche. Puis il passa sous le laser à toute vitesse, tordant la main du gronk en un mouvement d'aïkido. L'autre reptile réagit aussitôt, visa Ned et tira. Mais entre-temps, le jeune homme avait réussi à se cacher derrière le premier gronk, si bien que celui-ci, atteint en pleine poitrine, poussa un grognement épouvantable et s'écroula, mort. Ned avait continué à tordre la main reptilienne, et dès qu'il eut réussi à atteindre le laser, il tira sur le second gronk, l'atteignant en pleine tête. L'animal s'effondra aussitôt, foudroyé. Quand Ned se retourna vers Humboldt, il eut une belle surprise.

Un rempart de deux mètres de haut était brutalement sorti du sol, tout autour de son ancien boss : un rempart gris mat, épais et spécialement étudié pour résister aux décharges thermiques. En plus de cela, deux énormes lasers-caméras visaient Ned par-dessus le rebord supérieur de cette petite forteresse. L'ex-boss cria, furieux :

— Pas un geste ! Jetez-moi votre arme. Et attention ! Si vous accrochez les fils qui sont reliés à mon casque, vous êtes mort.

Ned jeta son arme et eut le plaisir de l'entendre rebondir sur un des pupitres électroniques. Humboldt jura. Puis la forteresse disparut en reprenant sa place dans le sol. À présent, Humboldt braquait sur Ned le laser portatif, dont il avait, en expert, vérifié le bon état de fonctionnement. Pour plus de sûreté, il tira une fois dans l'œil d'un des monstres du plafond, le rendant borgne. Enfin, il parla :

— Je voulais ce bracelet-émetteur, et je l'ai. Je voulais également que ce soit VOUS qui me l'apportiez, Ned, afin de vous prouver que vous n'êtes qu'un incapable, une caricature d'agent secret. Depuis toujours, je vous déteste, vous et votre méthode de travail fondée sur l'intuition. Un bon agent secret procède par *déduction*, Ned. Un bon agent secret, comme moi, est cartésien.

— Pourquoi n'ai-je jamais raté aucune mission ? demanda Ned.

Humboldt grinça des dents, de rage, et se tortilla sur son fauteuil d'infirme, comme s'il était assis sur une colonie de fourmis rouges.

— Un bon agent secret, comme moi, *échoue de temps en temps*, hurla-t-il. Quelques échecs ici et là sont indispensables à la formation d'un véritable vrai authentique bon agent secret, ce que je suis. Ah ! et puis assez ! Ne perdons pas de temps en paroles inutiles. Vous comprenez bien, Ned, que je ne peux pas vous laisser retourner sur Terre après ce que je vous ai dit. La seule solution radicale est de vous tuer. Mais je ne vais pas vous exécuter d'un coup de laser. J'ai bien mieux pour vous. *Vous allez connaître la mort la plus agréable qui soit* : Clara va vous hypnotiser, et vous vous dirigerez tout seul vers le bassin pour vous faire dévorer. Vous ne sentirez aucune douleur, mais du plaisir, les Blackbart ont procédé là-dessus à des études électro-encéphalographiques. Heureusement que je suis protégé par mon casque, sinon je vous suivrais en fauteuil roulant. Ha, ha !

Il dirigea son doigt vers un des boutons.

— Yves Chasal remarquera ma disparition ! fit observer Ned.

— Chasal ? Ha, ha, ha ! On dit que vous avez de très bon yeux, Ned. De votre place, regardez le petit écran que voici : vous allez voir un enregistrement tout ce qu'il y a de plus intéressant.

Il alluma l'un des écrans vidéo et Ned aperçut l'astroport, ainsi que les deux vaisseaux C+, posés non loin l'un de l'autre : celui de Chasal et celui qui était tout gris, et plus gros. Soudain, les deux engins se volatilèrent, réduits en miettes par deux énormes explosions. Quand la fumée se fut dissipée, il ne restait plus que deux cratères dans le sol.

— Monstre ! s'écria Ned.

— Ha, ha ! J'ai toujours aimé les explosifs. Quand j'étais gosse, c'étaient les pétards. Ici, ce furent deux mines télécommandées. Bon ! Assez perdu de temps. Adieu !

Cette fois, son doigt pressa le bouton énergiquement.

Ned se dit que, perdu pour perdu, il allait essayer d'attaquer Humboldt. Bien sûr, il n'avait pas une chance sur un million de s'en sortir, parce que le vieux scélérat était un virtuose du laser : on prétendait qu'il en avait déjà un dans son berceau, au lieu d'un hochet. Au moment où Ned se préparait à bondir, il fut assailli par une vague psychique d'une violence phénoménale. Aucun cerveau humain ne pouvait résister à la puissance hypnotique d'une de ces pieuvres de Morbhor IV. Comme un zombie, il se tourna vers Clara.

La pieuvre émergeait. Quel monstre invraisemblable ! Elle avait au moins une quinzaine de tentacules, et sa tête était aussi grosse qu'une maison. Chacun de ses yeux, d'une forme presque humaine, avait près d'un mètre de large : l'iris était d'un bleu éclatant, avec des reflets métalliques, le blanc de l'œil était vert, d'un très beau vert lumineux, et le tour des paupières, mauve. Des yeux néo-psychédéliques. Quant à sa bouche, c'était un véritable cauchemar : elle avait de grandes dents pointues et sa taille incroyable lui aurait permis d'avaler une voiture

d'une seule bouchée...

La gigantesque bête flottait à la surface de l'eau et remuait ses tentacules. Petit à petit, des éclairs de couleur apparurent sur sa peau grise, et s'arrangèrent en dessins complexes : rayures, taches mouvantes, changeant à la fois de place et de couleur. Ned ne pouvait plus détacher ses yeux de cet animal immense, parcouru de zigzags aux teintes de plus en plus éblouissantes : verts et pourpres extraordinaires, puis violets et jaunes. En même temps il entendait une étrange pulsation rythmique, obsédante : la pieuvre avait à présent levé verticalement deux de ses tentacules, et ses ventouses, dotées de propriétés vibratiles, donnaient naissance à des sons, exactement comme le font les membranes de haut-parleurs... Les ventouses les plus petites transmettaient des sonorités aiguës, et les plus grosses, des basses intenses, envoûtantes, parfois à la limite des infra-sons.

Graduellement, les couleurs perdirent leur éclat, puis disparurent. Au contraire, les sons augmentèrent de volume, tout en s'organisant en rythme et en harmonie. Ned, que les pouvoirs hypnotiques de la pieuvre rendaient absolument incapable de bouger, écoutait, fasciné : *Clara faisait de la musique pop.*

« Ah ! nom de Dieu ! », pensa-t-il, n'en revenant pas.

Cette incroyable musique paraissait chantée, mais les paroles, incompréhensibles, rappelaient plutôt ce qu'on obtient d'un synthétiseur réglé sur *vocal ensemble*. En tout cas, il y avait un très bon rythme et des harmonies ensorceleuses, avec de belles dissonances en quartes. Cela ressemblait un peu à *Taxman*, des Beatles. Ned, grand amateur de musique pop et de musique pop archaïque (datant de quatre siècles et plus), possédait, sur microcompact-disc, toute la collection des Beatles.

La pieuvre augmenta encore l'intensité de son hypnotisme, et Ned vit progressivement disparaître le décor de la coupole, morceau par morceau. Ici et là apparurent, de façon totalement incompréhensible, des branches d'arbres ou des fragments de paysage urbain... Il lui sembla qu'on mélangeait les pièces de deux puzzles différents. Clara elle-même disparaissait de temps en temps, et se changeait en buissons, ou en pelouses fleuries, ou en lambeaux de ciel parcourus de nuages...

CHAPITRE XIV

Ned se promenait dans le jardin du Luxembourg. C'était une fin d'après-midi d'automne, très agréable, avec du vent et, de temps en temps, quelques gouttes de pluie. Le soleil jouait à cache-cache avec de lourds nuages pris. Les feuilles mortes parfois s'amoncelaient jusqu'à hauteur du genou. Ned aimait marcher à travers ces tas de feuilles : il les éventrait comme un bulldozer, dans un grand frou-frou soyeux, et s'émerveillait de tous ces reflets rouges qui s'éparpillaient autour de lui.

Il avait rendez-vous avec sa nana, Nathalie. Nathalie était jolie, sexy, gentille, drôle, et, en plus, douée d'un tempérament de feu. Comme souvent, ils avaient convenu de se retrouver à la baraque à crêpes. Tous les deux adoraient les crêpes. Ils en commanderaient toute une pile, qu'ils dégusteraient en discutant avec Louis, le barman borgne, un gros type sympathique qui avait récemment perdu un œil dans un accident de voiture. Ensuite, Nathalie et lui iraient dans le petit studio de la jeune fille et se paieraient une séance amoureuse à tout casser...

Au cours des siècles précédents, le jardin du Luxembourg n'avait cessé de grandir. C'était devenu un véritable labyrinthe que Ned connaissait par cœur. Justement, la partie qu'il préférait était un bois parcouru d'allées sinueuses, avec, au centre, une clairière. Là se tenait la baraque à crêpes.

Quand il arriva, Nathalie était déjà là, bavardant avec Louis. Le juke-box, une machine nickelée qui contenait plus de mille microcompact-discs, jouait *Taxman*, des Beatles. Ned prit Nathalie dans ses bras et la fit tourner à toute vitesse. Puis ils commandèrent des crêpes et commencèrent à manger avec délice.

Louis, qui portait un bandeau noir pour cacher son œil gauche, était de très bonne humeur et racontait que la Sécurité sociale allait bientôt lui greffer un œil. Nathalie venait de terminer une crêpe à la liqueur, lorsqu'elle poussa un cri :

— Là ! Dans la pâte à crêpes, regardez ! Il y a quelque chose.

Louis et Ned regardèrent aussitôt, et virent distinctement une forme sinueuse, une sorte de serpent gris-vert qui dépassait par-dessus le rebord de la jatte. Cette chose, comme si elle s'était rendu compte qu'on l'observait, replongea précipitamment dans la pâte, en éclaboussant le bord de la cuisinière.

— Ça alors ! Mais qu'est-ce que c'est ? s'écria Louis.

Il prit une fourchette et la remua longuement dans la jatte, essayant d'attraper le « serpent ». Sans succès. Ensuite il vida carrément la pâte à crêpes dans l'évier : toujours rien...

Tous trois s'entre-regardèrent, ébahis. Nathalie eut un rire nerveux. Ned se gratta le menton. Louis porta la main au bandeau noir masquant son orbite vide, et dit :

— C'est drôle, ça me démange, là-dedans.

Il tapota un instant l'étoffe noire, puis s'écria, affolé :

— Mais... Nom de Dieu ! Il y a quelque chose qui bouge, à l'intérieur, je le sens !

Ned et Nathalie, stupéfaits, virent que le bandeau noir palpitait, et qu'il se distendait comme si quelque chose le poussait de l'intérieur...

Soudain l'étoffe noire se déchira. Un tentacule de pieuvre, gris-vert avec des ventouses blanches, jaillit, sortant de l'orbite à toute vitesse. Le barman hurla, ouvrant tout grand la bouche... Mais un autre tentacule, encore plus gros, se précipita hors de sa bouche, comme une langue démoniaque... Un troisième surgit par son oreille droite... D'un seul coup, une douzaine d'autres émergèrent d'un peu partout sur son corps, et le malheureux barman ne fut plus qu'un grouillement de ces étranges membres ondulants.

Nathalie hurla, en montrant quelque chose derrière Ned : sortant du bois, un gigantesque tentacule rampait doucement vers l'intérieur de la clairière. Celui-là avait bien un mètre de diamètre et des ventouses grandes comme des assiettes. Trois autres sortirent du feuillage, près de lui. Puis cinq, puis six...

À présent, ils étaient entourés de tous les côtés par ces énormes membres gris-vert, qui, tous, rampaient doucement vers eux en faisaient frétiller leur extrémité plus fine. Les deux sorties de la clairière étaient barrées par ces horreurs visqueuses. Nathalie se jeta dans les bras de Ned et lui dit :

— Nous sommes perdus, Ned. Embrasse-moi une dernière fois !

Ned l'embrassa et la langue de Nathalie entra dans sa bouche, remuant amoureusement. Mais... mais soudain cette langue fila, comme un serpent, dans la gorge de Ned, puis dans son œsophage, en direction de son estomac. Surpris, Ned repoussa Nathalie. Glacé d'effroi, il vit que la langue de son amie s'était transformée en un long tentacule ondulant... La baraque à crêpes commença à s'enfoncer dans le sol, en grinçant et en se disloquant. Bientôt, il n'y eut plus, à sa place, qu'une ouverture béante, ronde comme un puits. Nathalie recula, et Ned, affolé, la vit tomber dans ce puits. Elle poussa un cri terrible qui s'interrompit d'un seul coup, mystérieusement. Il n'y eut aucun bruit de chute, comme si la jeune fille avait été dématérialisée... ou avalée.

Ned était tellement surpris qu'il en oublia, un instant, les tentacules venus d'entre les arbres. En moins d'une seconde il se trouva totalement immobilisé, ligoté étroitement par ces hideuses lianes gluantes, géantes, emprisonnantes, étouffantes, résistantes, ondoyantes, rampantes, dégoûtantes, remuantes, exténuantes, palpitantes, bafouantes, écœurantes et exaspérantes. Il se sentit soulevé de terre, puis irrésistiblement porté vers le puits d'où s'échappait, il le sentait maintenant, une odeur de cadavres en décomposition. Il se débattit, se tordit, essaya même de mordre. En vain. La sinistre ouverture béante se rapprochait inexorablement... Mais en plein milieu du ciel se manifestèrent des phénomènes tout à fait inexplicables : de place en place apparurent des fragments de têtes de monstres, et des fragments de décor apocalyptique, avec des volcans en éruption et des raz de marée. Mais que se passait-il donc ? Soudain il reconnut les fresques de la coupole et se rappela tout : Humboldt, cette crapule, et Clara. Il se trouvait debout sur le bord du bassin, à moins de deux mètres de l'eau. Mais où était Clara ? Un reflet gris, sous la surface, le renseigna. Clara venait de plonger, et s'enfonçait dans les profondeurs : quarante mètres de fond, avait dit le balayeur. Ned ne put s'empêcher, rétrospectivement, d'admirer la puissance hypnotique et télépathique de la pieuvre : elle avait réussi à lui faire vivre une histoire qu'elle avait imaginée, elle, en puisant des renseignements directement dans sa mémoire à lui, Ned. Heureusement que l'histoire ne s'était pas terminée, car il savait ce que signifiait le puits qui s'était ouvert à la place de la baraque à crêpes : *c'était sa gueule à elle*. Sans le savoir, il avait échappé à la mort, d'un cheveu.

Quelque chose avait effrayé Clara.

Ce quelque chose était derrière lui, il le savait...

Il se retourna lentement et les vit.

Ils n'étaient pas des amusettes comme les gronks ou les androïdes. Pas du tout. Ils étaient du matériel de guerre, le plus cher et le plus terrible. Ned, qui connaissait très bien les robots de guerre, savait que ceux-ci avaient été fabriqués aux USA, et qu'ils ne dataient que d'un an. Il les compta : ils étaient quinze.

C'étaient des centaures de métal. Mais le torse n'était pas posé au-dessus des pattes avant, comme dans le cas du centaure de la mythologie grecque. Il était bien au milieu, à égale distance des pattes avant et arrière.

Tous étaient plutôt petits et pesaient moins de deux cents kilos, mais chacun d'eux aurait pu facilement venir à bout d'un antique char d'assaut de trente tonnes, comme ceux fabriqués au vingtième siècle. Ils étaient armés de missiles intelligents, à longue portée. En terrain accidenté, ces robots à quatre pattes et deux bras pouvaient se

déplacer à cent kilomètres à l'heure, aussi vite qu'un guépard. Une chute de vingt mètres ne les endommagerait même pas. Quelques secondes leur suffisaient pour changer leurs quatre pieds, et les remplacer par exemple par quatre mains, avec lesquelles ils pouvaient escalader une paroi rocheuse. Ou bien alors par quatre chaussons caoutchoutés, extrêmement silencieux, pour les missions de commando. Naturellement, ils voyaient la nuit, par infrarouges. Ils ne connaissaient pas la peur. Leur cerveau-ordinateur avait assimilé toutes les techniques de combat et toute la stratégie militaire.

Pour l'instant, ils s'occupaient d'Humboldt. Ils lui retirèrent son casque métallique et poussèrent son fauteuil roulant jusqu'au bord du bassin. L'un des centaures tira sur la chaîne que le vieil assassin portait autour du cou, la cassa entre ses doigts de métal, et prit le pendentif-émetteur. Humboldt protesta violemment :

— Ne touchez pas à cela ! Sans cet émetteur, Clara ne me reconnaît plus.

Le robot l'ignore et broya le pendentif entre ses doigts. Ensuite il fit à Ned un signe qui voulait dire : « Vous, venez ici ! ». Ned obtempéra, tout en cherchant un moyen de se tirer de là. Pour l'instant, il ne voyait rien. Par geste, le robot lui fit comprendre qu'il devait rester placé devant les pupitres de commandes, et lui mit sur la tête le casque métallique. Ned repéra, près d'un des écrans de contrôle, son bracelet détecteur et résolut de lui faire prendre dès que possible le chemin de sa poche, mais hélas le robot l'aperçut au même moment. Il le ramassa, l'examina, et le tendit à un de ses collègues à quatre pattes. Puis il appuya sur un des boutons.

Humboldt devina quelle serait la suite et devint ivre de fureur dans son fauteuil à roulettes.

— Je vous interdis de faire ça ! hurla-t-il.

Il essaya de mettre son fauteuil en marche mais Clara venait d'émerger et son hypnotisme puissant annihila chez lui toute velléité de fuite. L'immense pieuvre se tortilla en cadence, tandis que des éclairs noirs, violets et verts couraient sur sa peau grise. Elle leva deux de ses tentacules, dont les ventouses vibratiles commencèrent à faire entendre une étrange musique pop, au rythme puissant, irrésistible. Cela ressemblait un peu à *Jail-house Rock*, d'Elvis Presley, un des chefs-d'œuvre des premiers temps de la musique pop.

Complètement envoûté, à présent, Humboldt claquait des doigts en mesure et se trémoussait dans son fauteuil. Les sons déferlaient à travers la coupole. Ned entendait aussi, mais son casque électronique supprimait les effets hypnotiques. La musique lui plaisait beaucoup, particulièrement les basses, qui avaient un impact extraordinaire.

Humboldt et la pieuvre, surexcités, se contorsionnaient en suivant bien le rythme. Soudain Clara saisit l'ensemble fauteuil-bonhomme, et

le lança à une bonne dizaine de mètres en l'air. Humboldt sembla ne s'apercevoir de rien, et en riant de plaisir, continua à marquer le rythme avec ses bras et sa tête. Après quelques sauts périlleux, lui et son fauteuil tombèrent droit dans la gueule grande ouverte de Clara, qui les avala avec un clappement sonore. La musique cessa. Clara descendit sous la surface et disparut.

Quelques instants plus tard, elle émergea de nouveau, cracha le fauteuil roulant – seul – qui rebondit sur le bord avec un bruit métallique. Puis, de nouveau, elle s'enfonça dans les profondeurs.

*

* *

L'escalier n'en finissait plus de tourner et de descendre. Sept des robots marchaient devant Ned, et les huit autres derrière. Il jeta un coup d'œil par-dessus la rampe et fut impressionné. Vertigineux. La cage d'escalier, faiblement éclairée par des lampes au sodium, semblait descendre jusqu'en enfer. Un gronk, sortant d'un des sous-sols, eut un grognement de surprise en découvrant cette file de centaures, et voulut sortir son laser. Mais avant d'avoir pu le saisir, il était déjà mort, criblé de fléchettes empoisonnées. Un des robots, en passant, souleva négligemment son cadavre et le laissa tomber dans la cage d'escalier. Il s'écoula un temps impressionnant avant qu'un très lointain bruit de choc ne retentisse.

Trois étages plus bas, toute la colonne s'engagea dans un souterrain voûté, qu'elle suivit pendant un bon moment. La température baissait progressivement. Ned remarqua, presque invisibles dans les murs, les emplacements de nombreuses portes de sécurité, épaisses d'une bonne cinquantaine de centimètres. Dans le plafond, il devina un peu partout des trappes : il ne devait pas faire bon passer par là sans y être dûment autorisé... Puis ils arrivèrent dans une vaste grotte aux parois de roche noire. Terminus ? Non... Lentement, un large bloc de rocher pivota, découvrant une porte de coffre-fort impressionnante, plus encore que celle de la Banque d'Europe, à Paris. Une vingtaine de pênes glissèrent dans un bruit électrique, et cette porte s'ouvrit. Un courant d'air glacial envahit la grotte. De l'autre côté, se trouvait un long couloir, tout noir.

— Veuillez avancer jusqu'au bout de ce couloir, je vous prie ! fit un des robots, d'une belle voix impersonnelle.

Venant d'une créature aussi terrible, c'était un ordre, bien sûr. Ned s'avança. Il faisait très froid. Deux des centaures l'accompagnaient, dont celui qui portait son bracelet-détecteur. Cinquante mètres plus loin, une autre porte s'ouvrit, et une belle voix profonde résonna. Sa réverbération laissait deviner qu'elle venait d'une très grande salle.

— Entrez, je vous prie ! dit la voix.

Il entra. Il y avait là-dedans un bizarre bourdonnement, dans les

tons graves. L'obscurité était totale. D'abord il ne distingua que des petits points de lumière violette, groupés par deux comme des yeux. Puis un faible éclairage, diffus, s'alluma et commença à révéler des formes angoissantes. Ned les prit un instant pour des êtres vivants, mais ce n'étaient que des statues, d'immenses statues dont les yeux lumineux regardaient tout droit devant elles, en l'ignorant complètement...

La lumière ambiante continuait à croître en intensité. Il vit que les deux centaures étaient partis et qu'il se trouvait dans une salle circulaire presque aussi grande que la coupole. Régulièrement disposées le long de sa circonférence, se dressaient onze statues hautes comme les colonnes d'un temple. Onze statues de bonzes, pieds et bras nus, crâne rasé, toutes exactement semblables. Leur main droite était levée devant eux dans une attitude d'orateur.

Près de la porte, dans une niche de pierre, il aperçut son bracelet. La base de la niche était opalescente, vaguement lumineuse, et de son sommet descendait doucement un étrange microscope à deux objectifs, qui tournait lentement sur lui-même.

— Très belle miniaturisation ! fit, venant de partout et de nulle part, une voix aux qualités sonores quasiment stupéfiantes.

Les échos de cette voix suprahumaine, si ample, profonde, riche, fracassante et pourtant mélodieuse, retentirent longtemps. Ned comprit que les Blackbart n'avaient rien négligé pour impressionner le visiteur éventuel : une voix pareille nécessitait sûrement l'hexaphonie ou l'octophonie, plus toutes les ressources de l'électronique appliquées au traitement des sons.

Une des parois de la niche pivota, et une main robotique mit le contact du détecteur. Ned retint un juron en voyant la ligne rouge s'allumer. La super-voix reprit :

— Nous vous avons fait amener ici pour vous interroger. Nous sommes les onze ordinateurs administrant la colonie Blackbart, c'est-à-dire le château, la ville, et tout le reste de la planète. Nous avons déjà interrogé Humboldt à son insu : c'était tellement facile, pour nous, de faire ajouter quelques connexions aux fils qui sortaient de son casque... Ainsi donc, vous, les humains, malgré les pitoyables performances de vos petites cervelles dérisoires, avez réussi à inventer une arme tout à fait extraordinaire, une sorte de loupe sidérale, qui, en faisant converger les rayons d'un soleil vers une de ses planètes, permet de brûler vifs les habitants de cette planète. Et les plans de cette arme sont enregistrés dans un cristal que nous allons trouver, maintenant, puisque nous avons votre détecteur. Savez-vous ce que nous allons faire dès que nous serons en possession de cette arme ? Nous, les ordinateurs, qui avons ici sous nos ordres plusieurs centaines de robots, allons développer très rapidement une civilisation cent pour

cent robotique. Nous disposons de l'armement des Blackbart pour défendre notre planète, ainsi que de toute l'infrastructure industrielle : métallurgie, mines, énergie. D'ici peu, nous fabriquerons d'autres robots et des astronefs C+. Cela ne nous demandera pas longtemps, car nous disposons, en informatique, de la totalité des connaissances humaines. Et puis, contrairement à vous les humains, tas de mollusques indolents, nous pouvons travailler sans jamais nous arrêter, sans dormir, ni manger. Savez-vous ce que nous ferons, dès que nous posséderons notre propre flotte spatiale ?

La voix était devenue tonnante, avec des inflexions hystériques. Les décibels déferlaient en un véritable ouragan sonore. Ned se demanda s'il n'allait pas se boucher les oreilles.

— Nous emploierons cette arme extraordinaire pour attaquer toutes vos planètes colonisées. Nous exterminerons toute la race humaine. Car vous autres, indignes bipèdes, n'êtes bons qu'à semer le maximum de désordre. Dans vos crânes de débiles, deux et deux font *cinq*. Alors que chez nous, ordinateurs et robots, deux et deux font quatre !
Quatre ! QUATRE !

Cette fois, Ned se boucha les oreilles. Ce n'était plus tenable. Mais, brutalement, la voix changea et devint douce, musicale, susurrante, trémolante. Il se rappela un documentaire télévisé dans lequel un speaker parlait de cette façon : sur l'écran on voyait de verts pâturages, des fleurs, des petits oiseaux, et des fillettes jouant avec un délicieux faon qui avait un ruban rose autour du cou.

— Tandis qu'une société de robots ? C'est un paradis. Solidarité totale, jamais aucune rivalité personnelle... Un ordre, une harmonie incomparables... Pas de criminalité, pas de police, jamais d'émeutes, ni de guerres. Une stabilité merveilleuse, sanctifiée par l'amour du travail, l'amour de la science, l'amour des belles choses bien faites... Partout, la loyauté et la vertu...

Un silence suivit. La voix reprit :

— Bon ! Vous ne savez rien que nous ne sachions déjà. Nous allons vous tuer.

— Mais... je croyais que vous m'interrogeriez ?

— C'est fait. Regardez au-dessus de vous.

Ned leva la tête et vit qu'en plusieurs endroits du plafond de gros cylindres d'un noir-violet étaient sortis, pointant dans sa direction.

— Ceci, reprit la voix, est un procédé de lecture à distance du cortex. Préférez-vous le laser, ou une antique balle de revolver dans la tête ? Nous pouvons aussi, si vous le voulez, fermer cette porte et remplir la salle de gaz carbonique...

— Croyez-vous qu'il soit loyal et vertueux, répliqua Ned, d'éliminer un adversaire sans lui laisser la moindre chance ? Voudriez-vous que votre nouvelle civilisation débute par un acte de lâcheté ?

Un silence suivit. Le bourdonnement des ordinateurs s'intensifia. Enfin la voix reprit, lente, rauque, excédée :

— Soit ! Nous allons vous laisser une chance, misérable humain, lamentable vermisseau. Veuillez vous mettre exactement au centre de la salle, s'il vous plaît.

Ned alla se placer sur la seule dalle ronde, celle du centre, toutes les autres étant disposées de manière radiale. Un brouillard argenté monta peu à peu, sortant de fines ouvertures dans le mur. Quand il eut envahi toute la salle, de fins pinceaux de lumière pourpre jaillirent des yeux des bonzes. Cinq de chaque œil gauche, et six de chaque œil droit : en tout, onze fois onze, soit cent vingt et un rayons, qui, répartis dans toutes les directions, composaient autour de Ned un labyrinthe lumineux.

— Le brouillard, expliqua la voix, est un gaz sans danger, employé dans les trucages de cinéma. Il est là uniquement pour vous permettre de bien visualiser les rayons lumineux. Vous constatez que vous êtes entouré par un réseau qui paraît inextricable. Regardez à gauche de l'entrée, maintenant...

Ned vit un panneau de fausses pierres coulisser et découvrir un tableau lumineux. Il y avait au centre un gros bouton rouge, et, juste en-dessous, l'inscription suivante :

DESTRUCTION DES ORDINATEURS

Après avoir appuyé sur le bouton
vous avez vingt secondes pour quitter la salle

— Si vous arrivez à appuyer sur ce bouton sans qu'aucune partie de votre corps n'ait interrompu un seul des rayons rouges, alors vous avez gagné, et nous autres, ordinateurs, sommes détruits. Ce fatidique bouton n'était connu que des chefs Blackbart, et nous ne pouvons, bien sûr, le mettre hors circuit, notre programmation nous l'interdit. Comprenez-vous, ô chétif humain, animalcule rudimentaire, que nous jouons notre existence contre la vôtre ? N'est-ce pas la preuve de notre magnanimité suprême, et de la noblesse immense de notre âme électronique ? Mais si jamais vous effleurez un seul de ces pinceaux lumineux, alors c'est la mort. Veuillez regarder l'œil gauche du bonze qui est en face de vous, s'il vous plaît.

Ned vit cet œil cracher un bref rayon blanc, aussi éblouissant qu'un flash. De l'autre côté de la salle, au point d'impact, la pierre fut vitrifiée sous la chaleur. Aucun doute : ce petit essai montrait qu'il s'agissait-là d'un laser particulièrement puissant.

La voix résonna encore, légèrement sarcastique :

— Eh bien ! vous pouvez commencer, ô faible créature protoplasmique ! Vos chances de vous en sortir sont de une sur factorielle onze, soit une sur trente-neuf millions neuf cent seize mille

huit cents, factorielle onze étant le produit des onze premiers nombres entiers. Vous avez exactement onze minutes, pas une seconde de plus...

Les échos de la voix s'éteignirent lentement. Ce que Ned ressentit fut de la haine. Il respira un grand coup, et examina attentivement l'ensemble du labyrinthe.

CHAPITRE XV

Sa haine le rendait tout simplement malade. Il voulait détruire ces ordinateurs qui risquaient effectivement de provoquer les plus grandes catastrophes de l'histoire, ou même de détruire la race humaine tout entière.

Il se demandait si le bouton rouge était vraiment opérationnel. Comment savoir si les bonzes ne bluffaient pas ? Peut-être ce bouton avait-il tout simplement été mis hors circuit...

En d'autres circonstances, il aurait sans doute trouvé intéressant ce jeu de labyrinthe : l'enchevêtrement de ces rayons pourpres était très plaisant pour l'œil, ainsi que les reflets argentés du brouillard artificiel...

Il enjamba un des rayons, se baissa en prenant appui sur ses mains, se contorsionna presque autant qu'un phénomène de foire, et arriva à se couler dans un espace étroit, beaucoup plus près de ce bouton qu'il devait atteindre. Là, accroupi en position très inconfortable, il réfléchit à la meilleure manière de continuer son trajet. Le mieux était d'obliquer vers la gauche. Il passa par-dessus un autre rayon, puis, très lentement, réussit à se glisser entre deux autres. Cela relevait tout à fait de l'acrobatie... Un autre espace inter-rayons, situé encore plus près du bouton, le tentait vraiment beaucoup... Mais il avait peur d'essayer de s'y faufiler. Au moment où il levait son genou gauche pour tenter de s'y introduire, il vit... Ah ! les salauds !

Il vit distinctement un des pinceaux lumineux se baisser légèrement, pour restreindre la largeur du passage.

Très doucement, il fit marche arrière, en pensant à ce que cela signifiait... Ce bouton, peut-être bien qu'il n'était pas hors circuit, après tout... Quand, du coin de l'œil, il observa le mouvement d'un autre des rayons, qui, sournoisement, alla fermer un des passages qui le tentaient le plus, sa supposition se trouva confirmée. En revenant à son avant-dernière position, il manqua perdre l'équilibre et se rétablit de justesse. Son corps était à présent arqué en arrière, reposant sur un coude, un pied et une main. Il remarqua qu'au plafond les volumineux cylindres d'un noir-violet étaient toujours sortis, et le déclic se fit dans son esprit. Avant même d'avoir compris pourquoi, il hurla, comme Pham-Ngoc Kim lui avait appris.

Maître Pham-Ngoc Kim et son cours de « cri total »... Ce vieux farceur allait peut-être le tirer d'affaire.

Ned hurla à s'en déchirer les cordes vocales.

Jamais de sa vie il n'avait hurlé comme cela. Il mit là-dedans toute la haine de tout ce qu'il avait toujours détesté : l'injustice, la guerre, le mensonge, les combines...

Les pinceaux lumineux s'éteignirent d'un seul coup, un coupe-circuit ayant fonctionné à cause de la trop forte intensité transmise par les cylindres noirs. Ned était sûr de ne disposer que d'une fraction de seconde et bondit, comme un fauve. Déjà les yeux de certains des bonzes clignotaient... Déjà le contact se rétablissait...

La manière la plus rapide, pour atteindre le bouton, était de plonger comme un goal, puis d'effectuer une roulade de judo et d'appuyer sur le bouton avec son pied. Il pensa de toutes ses forces : « Mon pied droit ! Mon pied droit ! »... Son roulé-boulé, bien que fulgurant, lui parut durer un siècle... Il vit, terrifié, que les yeux des bonzes étaient allumés de nouveau... Soudain, un coup de laser, éblouissant, passa non loin de sa tête...

Mais la pointe de son pied droit entra en contact avec le bouton rouge. Aussitôt les yeux s'éteignirent de nouveau. L'inscription « *Vous avez vingt secondes pour quitter la salle* » se mit à clignoter, illuminée de dessous par une lampe rouge.

Vingt secondes, c'était bien plus qu'il ne lui en fallait. Il tendit la main vers la niche de pierre et récupéra son détecteur. Il pesta en voyant que les ordinateurs avaient laissé la ligne rouge allumée, et coupa le contact précipitamment. Pourvu que la pile ne soit pas trop usée ! Puis il sortit dans le couloir. Là, il pensa : « Bon sang ! J'oublie les centaures ! »

Ces maudites machines à tuer posaient un problème insoluble. Comment allait-il s'en tirer ? Anxieusement, il avança jusqu'à l'entrée de la grotte, et là, contempla un curieux spectacle : tous les centaures étaient parfaitement immobiles. Certains se tenaient figés dans des attitudes non naturelles, avec une patte ne reposant pas sur le sol. Deux d'entre eux étaient tombés. Quand il déambula au milieu de ces robots, aucun n'eut la moindre réaction. Ned comprit que leur programmation était faite de telle façon que leur activité, leur « vie », soit entièrement dépendante de celle des bonzes. Les bonzes étaient le cerveau, et les robots, les mains. Or les bonzes étaient déconnectés. Alors les robots étaient aussi immobiles que les mains d'un homme mort...

Comme il pensait cela, une lumière aveuglante vint de la salle des bonzes : là-bas, des lasers tiraient. Une vague de chaleur envahit la grotte. Un court moment, les décharges photoniques se raréfièrent, et il put voir couler sur les dalles un ruisseau de métal en fusion... Puis le déluge lumineux reprit, accompagné de crépitements. À présent, une épaisse fumée noire remplissait le couloir.

Ned, heureux d'être libre, remonta trois étages d'escaliers, par plaisir. Puis il s'arrêta et se mit à réfléchir. Deux problèmes : toujours ce cristal, et ensuite, retourner sur Terre. Le vaisseau de Chasal étant détruit, il devait absolument trouver un des astronefs des Blackbart... Pour résoudre la première partie du problème cristal – localiser le bon étage –, il existait un moyen simple : l'ascenseur. À l'intérieur de cet ascenseur il emploierait le détecteur dont le cadran serait placé verticalement. Ainsi il trouverait rapidement.

Il appela la cabine, y pénétra, mit le contact, le coupa, appuya pour monter de quatre étages. Puis re-ligne rouge, re-couper contact, appuyer encore pour monter deux étages. Re-re-contact. Encore plus haut ? Couper. Appuyer pour monter encore. Contact, à nouveau. Quoi ? Toujours plus haut ? Couper. Appuyer. Contact. Ah, enfin ! Couper. Ouf !

Quittant la cabine, il courut dans la bonne direction, mais soudain s'immobilisa pour écouter. Des pas ! On venait. Soudain retentit la voix de Cynthia :

— Vite ! Vite !

Cynthia et Sonya arrivèrent en courant et s'arrêtèrent en apercevant Ned. Sur leurs talons trottaient le zourglib des défunts Boris et Ivan, celui avec une tache bleue sur le front et une autre sur la patte. Ned pensa que le petit animal avait probablement reniflé sa piste, puis gratté à la porte des sœurs Blackbart. Sonya et Cynthia étaient toutes nues sous leurs longs voiles transparents. Le zourglib, se blottissant contre les jambes de Cynthia, regarda Ned de ses grands yeux orange, avec l'air de dire :

« Oui, vous comprenez, j'éprouve une grande sympathie pour vous, mais à présent j'ai adopté ces deux charmantes créatures... »

— Vite ! Venez avec nous, Ned, s'écria Cynthia. C'est l'alerte.

— Quelle alerte ?

— L'alerte, bon sang ! Nous risquons de nous faire massacrer. Je parie qu'il y a eu un court-circuit quelque part. Vite ! Venez avec nous !

— Il faut que je trouve quelque chose d'abord...

— Mais vous ne comprenez donc pas ? Vous allez vous faire tuer ! Deux cent cinquante robots ZZ-13-0008 vont être lâchés dans le château. Ils ont notre signalement, mais pas le vôtre. Et nous avons peur d'être assassinées, nous aussi. Quelque chose s'est détraqué.

— Fichtre ! Des triple zéro huit ? Le dernier modèle ?

— Évidemment qu'oui. Venez !

— Oooh ! Écoutez, fit Sonya épouvantée. Les voilà.

Un bruit de pas lourds et précipités provenait de deux ou trois étages au-dessous... Et puis, beaucoup plus fort, le même tapage retentit juste en dessous : bruit de brutes cybernétiques. Comme un

joueur d'échecs qui voit venir le mat, Ned sut que la partie était perdue. Certainement, cette alerte était liée à la destruction des bonzes. Un mauvais contact avait dû s'établir.

— D'accord, je vous suis, fit-il.

Tous quatre se mirent à courir, tournèrent à droite, puis deux fois à gauche. Cynthia introduisit une minuscule clef dans la serrure d'une porte d'acier, fit jouer les pênes, et poussa le battant. C'était lourd. Ned lui donna un coup de main. Dès que la porte fut refermée, ils dévalèrent un couloir en pente douce, tapissé de moquette. Ils passèrent dans un soufflet, semblable à ceux qui relient les wagons des aérotrains, mais plus large et plus long. Ils parvinrent dans un très luxueux salon circulaire, de sept ou huit mètres de diamètre, rempli de divans et de fauteuils... Il y avait aussi un piano-sex portable, électronique, une guitare-sex, un trombone à coulisse-sex, et, sur un des divans, une flûte-sex, un violon-sex, et un harmonica-sex. Le zourglib, ravi, se roula sur la moquette gris perle, et Sonya le chatouilla en souriant. Ned, rêveur, bizarrement détaché de tout, contempla la porte automatique qui se refermait doucement derrière eux, sans aucun bruit. Il devina qu'elle devait peser plusieurs centaines de kilos, et être parfaitement étanche. Derrière elle, il imagina le mouvement d'une deuxième porte, énorme, celle-là, comme le sont les portes extérieures des astronefs. Le soufflet, bien sûr, allait se replier.

— Destination ? demanda-t-il simplement.

— Le système solaire, puis la Terre, répondit Cynthia. Nous en avons assez de Morbhor, de ce château, de Caligula et des gronks. Ici, nous sommes dans un C+ camouflé à l'intérieur d'une des tours. Six des tours abritent des vaisseaux C+. Ils étaient prévus pour évacuer toute la famille Blackbart en cas de danger, révolution ou invasion. Si Caligula veut partir, il n'a qu'à prendre un autre des vaisseaux. Je voudrais tellement voir Paris... Nous n'avons jamais vu Paris. Dès que nous serons arrivés dans le système solaire, nous utiliserons la radio pour demander des instructions. Depuis longtemps, nous pensions partir. C'est pourquoi il y a ici un tas de choses, dont ces instruments de musique. Voulez-vous que nous commentons tout de suite par *l'Ouverture de Tannhäuser*, au trombone à coulisse-sex ?

Ned sourit, attira la jeune fille contre lui, et lui caressa les cheveux.

— Nous avons le temps, dit-il.

*

* *

Une demi-heure s'était écoulée. Les réacteurs à désintégration d'éléments lourds s'étaient mis à vrombir sourdement. Puis le système d'insonorisation par contraste de phase avait démarré, et, graduellement, s'était instauré un silence presque total. Grâce au

compensateur d'accélération, ils n'avaient rien ressenti de la terrible poussée du départ. Bien mieux, la gravité, à l'intérieur du vaisseau, avait baissé progressivement pour se stabiliser à 0,85 g. Un écran vidéo montrait que la planète Morbhor IV se rapetissait, s'éloignait.

Sonya et le zourglib étaient montés dans les étages supérieurs, car dans ce C + il y avait trois étages habitables, desservis par un escalier en colimaçon et un petit ascenseur. Si bien que Ned et Cynthia se trouvaient seuls ensemble. La jeune fille s'était assise près de lui et avait posé sa tête sur son épaule. Ned lui caressait les seins en pensant que, naturellement, Sonya avait fait exprès d'emmener le zourglib et de les laisser tous les deux, afin que Cynthia puisse, à son tour, connaître l'extase avec lui et les instruments de musique-sex. Bien sûr, il ferait tout son possible pour se montrer à la hauteur. Pourtant, en ce moment, il n'avait pas envie de musique-sex. Mais alors pas du tout...

Car il était catastrophé par son échec. Son premier échec. Il n'avait pas rapporté ce cristal. Une intense mélancolie l'envahissait.

Le synthétiseur d'images s'était allumé. Cette grande plaque grise, qui occupait un bon tiers du pourtour de ce salon circulaire, représentait maintenant, au moyen de luminophores, une large fenêtre qui donnait sur la baie de Rio de Janeiro.

Cynthia se pelotonna contre lui, et lui dit, d'une voix à faire fondre un coffre-fort :

— Je me sens sexuellement affamée... Que diriez-vous du premier mouvement, *adagio sostenuto*, de la sonate *Clair de lune*, de Beethoven, au piano-sex ?

Elle avait remarqué que Ned était plutôt morose, et, avec beaucoup de tact, avait choisi ce morceau qui, pensait-elle, conviendrait mieux à l'humeur de son compagnon.

— Oui, avec plaisir, fit Ned.

Ravie, Cynthia tendit sa main vers la braguette de Ned, mais celui-ci remarqua alors une chose incroyable : la jeune fille, en lui caressant la main, avait, par inadvertance, mis le contact du bracelet-détecteur, *et la ligne rouge s'était allumée...* Or la portée du détecteur n'était que de quatre cents mètres, environ. Le cristal était donc ici même, dans ce vaisseau C + ? Ou alors, était-ce autre chose ? De toute façon, il fallait que Ned sache, absolument...

Abasourdi, il orienta son bracelet de diverses manières, et se rendit compte que « c'était au-dessus ».

— Accordez-moi juste un instant, dit-il, il faut que je vérifie quelque chose.

Il monta rapidement l'escalier et arriva à l'étage supérieur, où Sonya, couchée sur un divan, lisait un roman, pendant que le zourglib se vautrait sur la moquette. Le synthétiseur d'images, ici, représentait une forêt de champignons géants, sur Deneb V. Ned eut le temps de

voir que la ligne rouge indiquait exactement la direction du zourglib. En voyant Ned, le petit animal, joyeux, se mit à faire des bonds, mais s'écroula soudain, exactement comme si, en un millième de seconde, il s'était profondément endormi. Sonya poussa une exclamation de surprise. Ned, saisi d'une bizarre certitude, mit sa main sur la poitrine de l'animal, du côté droit, car ces petits ours verts ont le cœur de ce côté-là. Mais aucun battement n'était perceptible. Le zourglib était mort.

— Il est mort, dit Ned doucement.

À cette nouvelle, Sonya, et Cynthia qui venaient d'arriver, poussèrent des cris déchirants, se précipitèrent sur le zourglib, et essayèrent de lui redonner vie en le secouant, en lui disant : « Réveille-toi ! ». Mais sans aucun résultat...

Brusquement l'abdomen du zourglib s'ouvrit, au niveau du nombril. Un objet métallique en jaillit, roula sur la moquette, et commença à se transformer. Ned avait déjà reconnu, parmi les organes métalliques qui se déployaient, le canon d'un lance-aiguilles russe, arme redoutable, envoyant, avec une vitesse initiale de six cent quarante mètres par seconde, des microprojectiles dum-dum, enduits d'un poison foudroyant. Aussi il hurla aux deux sœurs :

— Cachez-vous derrière le divan !

L'objet métallique se transformait à toute vitesse, se déployait, grandissait, car les éléments d'acier qui le composaient glissaient les uns sur les autres. Six pattes d'acier sortirent brutalement, tout à fait semblables à des pattes d'insecte, puis deux yeux-caméras, puis une queue annelée et terminée par un dard, comme celle des scorpions. En moins d'une seconde était né un insecte de métal, mesurant plus de vingt centimètres de long, armé de deux lance-aiguilles, et doué de réflexes fulgurants.

Ned lui lança une chaise mais l'insecte esquiva et tira, manquant son adversaire qui s'était réfugié derrière le bureau. L'insecte sauta sur le bureau, mais au même moment Ned renversa le meuble, puis le poussa de toutes ses forces contre le mur, réussissant à coincer le monstre. Dans le choc, une des pattes avant fut arrachée, de même qu'un des lance-aiguilles. L'insecte, devenu comme fou furieux, se mit à courir à une vitesse invraisemblable, cherchant à prendre position pour tirer efficacement, mais la chaise, lancée très violemment, manqua encore une fois l'atteindre, et se brisa au bas du mur.

Ned déployait toute son habileté nerveuse, hanté par cette idée : empêcher l'être cybernétique de se mettre en position de tir. Pour cela, il le pourchassait avec un des montants de la chaise, et, frénétiquement, tapait, tapait. Mais cette affreuse bête métallique était d'une rapidité diabolique, et esquivait. Le lance-aiguilles restant tira deux fois de suite, mais Ned, dans un réflexe étonnant, l'avait prévu et

s'était déplacé à l'avance.

Le jeune homme ne pouvait envisager de piétiner l'insecte, car dans ce cas le dard de scorpion, empoisonné, l'aurait piqué à la cheville. Á chaque fois qu'il posait un pied par terre, Ned risquait sa vie. Muettes de terreur, Sonya et Cynthia assistaient à ce combat entre un humain bondissant et une machine qui se déplaçait si vite que l'œil pouvait à peine la voir.

Soudain Ned réussit à frapper l'insecte, très fort, lui arrachant encore deux pattes, une de ses caméras, et le deuxième lance-aiguilles. Puis il tapa de nouveau, arrachant une patte arrière et la queue de scorpion. La créature robotique prit la fuite et chercha à se cacher sous l'armoire. Ned lui barra le passage en donnant un grand coup de pied dans le bureau. Par chance, il réussit à immobiliser l'insecte, et leva son montant de chaise pour un dernier coup, décisif...

Mais l'être métallique émit un crissement aigu. Ned eut l'impression qu'une volonté étrangère arrêta son geste, et en même temps, stupéfait, il ressentit brutalement une admiration sans bornes pour Igor Vassilivitch Krasnoïarski, le nouveau président de l'URSS et des planètes russes. Pendant plusieurs secondes, il éprouva une étrange admiration factice, comme extérieure, qui cessa exactement avec le crissement. Aucun doute : il s'agissait là d'un nouveau moyen de propagande.

Tout à coup, il entendit une voix prononcer, *à l'intérieur de sa tête*, et avec un fort accent russe :

— Cap sur Dombraskova, camarade Ned !

— Non ! hurla Ned en comprenant que Dombraskova était, sans doute, la planète russe la plus proche.

Le crissement reprit, annihilant la volonté du jeune homme...

Heureusement, l'insecte avait été beaucoup malmené, pendant le combat, et, par intermittence très brèves, le bruit aigu s'interrompait.

Ned se pinça jusqu'au sang, pour essayer de sortir de ce cauchemar. Profitant d'un court arrêt du crissement, il réussit à lancer son pied, de toute sa force. La tête de l'insecte se détacha. Cette fois, c'était bien fini.

Les deux sœurs, toutes pâles, sortirent de derrière leur divan.

— Bravo, vous avez été formidable, dit Sonya en sautant au cou de Ned.

Cynthia embrassa également son sauveur, puis regarda tristement le petit ours vert, mort, en soupirant : « Hélas, pauvre zourglib ! » Ce mot fut pour elles comme un signal. Elles se remirent à pleurer comme des fontaines, s'étreignirent, s'inondèrent réciproquement de leurs larmes, et se promirent, pour oublier la tragédie, d'acheter chacune un zourglib, dès leur arrivée à Paris.

Pendant ce temps-là, Ned, en vrai professionnel, récupérait le

cristal, qu'il trouva facilement, grâce au détecteur, dans l'estomac de l'animal. C'était une très jolie sphère de quartz améthyste, à facettes, d'environ un centimètre et demi de diamètre.

Ainsi c'était le zourglib qui marchait derrière ce mur de grosses pierres noires...

Il examina aussi la déchirure par laquelle était sorti l'insecte, et découvrit un câble électronique qui, sûrement, devait conduire à un lecteur de cortex implanté dans le cerveau du zourglib.

Il alla examiner la carcasse de l'insecte, et découvrit, monté au milieu d'un fouillis de pièces russes, le mécanisme interne du détecteur de Bartoletti, exactement identique au sien. Alors son esprit reconstitua tout :

Contrairement à ce qu'il avait pensé, Bartoletti avait déjà parlé, à Ivan et Boris, de ce cristal dans lequel des plans étaient enregistrés. Les deux Russes avaient pris le détecteur de Bartoletti, qui était ajusté dans une calculatrice de poche, et avaient décidé d'utiliser les dons de grimpeur d'un zourglib pour aller récupérer le quartz, la nuit. Grâce à ses doigts thixotropiques, l'animal, guidé par son lecteur de cortex, escaladerait le mur du château, et s'introduirait à l'intérieur, depuis le toit. Le problème posé par le fossé rempli de gronks dolichocéphales avait sûrement été résolu de manière chimique, avec un produit pour éloigner ces reptiles. Une fois à l'intérieur du château, le cerveau électronique de l'insecte utiliserait ensuite le détecteur pour trouver le quartz, que le zourglib avalerait aussitôt, obligé à cela par le lecteur de cortex.

Mais, après la mort d'Ivan et de Boris, ce cerveau électronique a trouvé beaucoup plus simple d'entrer au château avec Ned, car le comportement de ce dernier, et son armement – laser – lui a fait deviner que Ned n'était pas un des condamnés à mort. Il était donc bien possible que ce jeune homme se rende ensuite chez les Blackbart. Le zourglib, obéissant à son lecteur de cortex, a prétexté une chasse au rat pour quitter Ned. Puis il a trouvé le cristal.

Rêveur, Ned contemplait le cerveau électronique ultraminiaturisé. Les deux sœurs étaient venues s'asseoir à côté de lui.

— Il nous aurait tués tous les trois cette nuit, dit Ned en employant le mot « nuit » au sens figuré. Ensuite, il aurait programmé l'ordinateur de vol pour amener notre C+ vers une planète russe...

*

* *

Le lendemain matin, vers neuf heures (heure de Morbhor), Ned se réveilla. Jamais il n'avait si bien dormi. De la cuisine robotisée venait une délicieuse odeur de café et de croissants chauds. Il s'étira et sourit. Assise sur le bord de son lit, il y avait Cynthia. Le synthétiseur d'images représentait un lever de soleil sur la mer.

— Nous n'arriverons à Paris que ce soir, dit la jeune fille en jouant avec le bord de sa robe transparente.

Elle hésita un peu, puis reprit, légèrement rougissante :

— Que diriez-vous d'une séance de piano-sex ?

— Avec grand plaisir, répondit Ned.

— À la place du premier mouvement de la *Clair de lune*, que diriez-vous du final de cette même sonate, le *presto* ?

Ned l'attira contre lui, l'embrassa et lui ébouriffa les cheveux.

— C'est une très bonne idée, dit-il.

FIN

*Achevé d'imprimer en décembre 1988
sur les presses de l'Imprimerie Bussière
à Saint-Amand (Cher)*

Numérisation : mai 2014
Dépôt légal : janvier 1989
Imprimé en France

EXTRA LEGERES



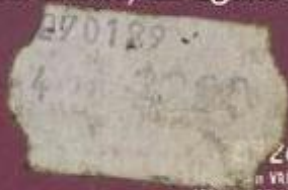
Morbhor IV : une planète de bagnards et de condamnés à mort. Le mode d'exécution capitale ? La foire aux attractions mortelles.

Que se passe-t-il à l'intérieur du château noir des Blackbart, cette famille de tyrans sadiques et schizophréniques ?

C'est ce qu'essaiera de savoir Ned Lucas, un agent des Services Secrets Européens.



9 782265 040380



26.3

in VAN NEEB
ISBN 2-265-04038-2